

Edgar Tripet

EXILS



EXILS

Edgar Tripet

EXILS



La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2022, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701473-9-8

Table des matières

Préface de Claude-Éric Hippenmeyer	9
<i>Exils</i>	11
L'autre face d' <i>Exils</i> par Pier-Angelo Vay	147
<i>Prolégomènes à une histoire</i>	151

Préface

« As-tu jamais approché
la vertigineuse douceur
de la mort ? »¹

Comment s'interroger sur le sens de sa vie, de son siècle et de son histoire sans « faire œuvre littéraire » ?

Edgar Tripet choisit la forme, classique mais oubliée, qui lui paraît la mieux adaptée à son projet : le dialogue. Mais ni celui de la maïeutique socratique, ni celui, philosophique, façon Diderot. Non, ici on est invité à un dialogue *volé*, celui d'une conversation entre deux inconnus, saisie clandestinement par un troisième individu assis à la table voisine et qui entrera dans le jeu lorsque son tour viendra.

Le lecteur est averti : il ne trouvera ici ni intrigue romanesque, ni suspense, ni même un essai philosophique se soumettant à la règle du genre. Ce qui l'attend est un exercice à la fois plus modeste et, peut-être, plus consistant : l'inventaire d'une vie, d'une génération, d'un siècle, dressé, ou plutôt confié *mezza voce*, par trois personnages que seul le hasard semble avoir réunis. L'inventaire du siècle passé, avec le mirage de ses idéologies mortifères, ses chimères universalistes, ses drames absolus, ses espoirs trompés et ses impasses radicales. Et *nous* au milieu.

« Comment en est-on arrivé là ? » se demande le narrateur. Et c'est le seul *suspense* de l'ouvrage. Au lecteur de suivre l'enquête. Celle au cœur de la grande désillusion, qui, plus souvent qu'à son tour, sous couvert de culture(s), de confort et de rentabilité, a justifié le retournement des meilleures intentions. Où sont passés les utopies et les rêves, lorsque la *représentation* – imaginaire, bien entendu ! – du bonheur remplace le bonheur lui-même ?

¹ Les passages entre guillemets sont des citations tirées du présent ouvrage.

Voilà l'enquête. Beaucoup de nostalgie. Et, même en dépit des meilleures intentions, ce pas funeste qui fait passer de la désillusion à la rancœur... Oui, « tout cela est détruit ». Et alors, de quoi les générations suivantes nous tiendront-elles responsables ? Et les précédentes, s'étaient-elles tant souciées de la nôtre ?

Voilà exposée l'illusion du progrès et de la prospérité « dans les océans d'hypocrisie ». Pas à pas, sans qu'aucun des trois protagonistes n'en soit véritablement conscient, la disparition de la liberté. Tout simplement. De règles en règles, d'interdictions en interdictions, de concessions en concessions, de compromissions en compromissions, de glissements sémantiques en pertes de repères idéologiques. Bref, l'aliénation sournoise et inéluctable : « sédimentation insignifiante de détails »... Mais comment ce chemin fleuri d'aubépines s'est-il mué en une autoroute puante et fracassante sans que personne n'ait pu infléchir le cours de l'histoire ?

Et chacun de s'interroger : victime ou coupable ? Et, surtout, qui pour juger ? Dieu, Satan, le Bien, le Mal ? Edgar Tripet ne nous épargne rien, pas même la Grande Prostituée de l'Apocalypse... Et au terme de l'enquête, il ne laissera au lecteur que sa propre image dans le miroir avec pour ultime interrogation : « Se résigner ou se battre ? ». Saurons-nous alors, dans l'urgence, trouver un sursaut, une forme d'insurrection, quelque chemin bordé d'aubépines ? Car ce qu'il nous faudra inventer « dans la béance d'un temps délaissé par les dieux depuis que le pouvoir de détruire la Création leur a été ravi », c'est bien la survie de l'humanité. Avec pour viatique, tant chez le Scribe que l'Étranger, un reste d'émerveillement devant les *Variations Goldberg*, le chant du merle au petit matin et la saveur des profiteroles.

Claude-Éric Hippenmeyer
La Chaux-de-Fonds, le 24 février 2022

EXILS

Chapitre 1

«...Vous parlez d'une époque révolue. Elle l'est encore plus pour moi. Vos cheveux gris m'apprennent que nous comptons à peu près le même nombre d'années. Votre nostalgie d'une enfance heureuse, vous l'éprouvez en regardant croître vos petits-enfants. Comme vous jadis, ils ignorent leur bonheur. Alors comment vous mettre à la place d'un étranger chassé de son enfance par l'exil ? Je vous demande pourtant de faire cet effort. Non pas pour mériter votre pitié, mais pour que vous compreniez ce que signifie être dépossédé de son passé.»

Avant que le personnage parlant derrière lui ait signalé sa condition d'étranger, le Scribe l'a reconnue à son accent. Léger : il témoignerait de la qualité de son éducation. Le français a dû être pour lui cette langue de culture qu'elle fut naguère, et l'Étranger la maîtrise avec une pointe d'archaïsme, comme s'il l'avait apprise dans des romans désuets auprès de professeurs nourris de sa grandeur surannée.

«Il est un point où mes souvenirs rejoignent les vôtres. Vous avez évoqué les chemins de campagne de votre enfance, les promenades dominicales, votre main dans celle de votre mère. Vous lui échappiez parfois pour poursuivre un papillon dans des herbes plus hautes que vous, fuite délicieuse, et retour plus délicieux encore quand, poursuivi à votre tour par quelque redoutable insecte ailé, vous reveniez en courant vers elle goûter ses réprimandes pour votre témérité. En grandissant, c'est sur ce même chemin que vous avez essayé le tricycle reçu pour votre anniversaire, puis vos premiers patins à roulettes, puis une vraie bicyclette. Tous ces souvenirs sont enveloppés d'amour maternel, où votre vie d'adulte puise ses forces. Dites-vous que je n'en ai pas d'autres. Sauf que leur fraîcheur s'est estompée derrière

ceux qui m'ont conduit ici. Si j'en déroulais le fil, c'est celui de l'Histoire que je ferais passer devant vous. Il me ligote désormais. Donnez-moi un peu de temps, vous apprendrez ce que vous avez évité. Je ne suis pas sûr que vos petits-enfants, eux, auront votre chance.

Mes parents avaient choisi comme les vôtres de vivre à la campagne, dans la maison construite par mon grand-père au bord d'un chemin bordé d'aubépines. De l'autre côté du chemin, quelques rangées d'arbres nous séparaient d'une rivière. Mon père nous en ramenait parfois des truites. J'ai appris à marcher sur ce chemin, comme vous j'y ai essayé les engins reçus à chaque anniversaire. Le dimanche, nous y croisions les gens du village voisin. Ils s'y traînaient plus qu'ils n'y marchaient. Ils s'y chamaillaient avec leur marmaille, où je retrouvais mes copains de jeu et de bagarre. Avec l'adolescence, j'y ai appris l'ennui quand les filles surveillées par leurs mères ont commencé à échapper aux petits mâles brutaux que nous étions. J'ignorais qu'un jour j'aurais la nostalgie de cet ennui rongant le frein de désirs confus. Mais assez parlé de moi. C'est du chemin que je voudrais vous entretenir depuis qu'il appartient à l'histoire de mon pays. Comme je grandissais, il a changé. Plus fréquenté chaque année, et pas seulement le dimanche. Aux habitants des villages proches étaient venus s'ajouter ceux de la ville pour moi longtemps lointaine. Elle s'était rapprochée en grignotant la campagne de banlieues anarchiques. Les citadins se sont mis à arriver par vagues, en voiture, histoire de prendre l'air. À défaut de places de parc, les voitures se sont insinuées entre les arbres, elles ont mordu sur les prés et, une fois l'herbe écrasée, elles les ont envahis sans trop de scrupules. Déversant tricycles, trottinettes, vélos de toute nature aussitôt enfourchés par des sportifs de tout âge en costumes rutilants et bigarrés, fonçant sans un regard à gauche ou à droite entre des cohortes glapissantes du troisième âge, mettant en déroute des troupeaux de mères piaillant après leurs petits eux aussi déchaînés sur des roues de toutes dimensions. Et le chemin, me direz-vous? Le soir venu, une de mes tâches – et mon père

avait décidé de me la rétribuer – consistait à ramasser dans notre jardin et sur le bout de chemin qui le longeait ce qui y avait été jeté : cannettes de bière ou de limonade, bouteilles entières ou brisées, emballages multicolores de douceurs diverses, paquets de cigarettes vides plus ou moins torchonnés, et les mégots de tout ce qui se fume. Sans parler des couches de bébé et des torche-culs accrochés aux haies. Nous avons renoncé à nous installer devant la maison, nous vivions de plus en plus à l'intérieur. Du sud, le mobilier de jardin était passé au nord, où le bruit du chemin arrivait quelque peu atténué. C'est alors que j'ai entendu pour la première fois mes parents se disputer, qu'entre voisins des conflits ont commencé. Chacun soupçonnait l'autre de se débarrasser sur son terrain des détritrus trouvés à la limite des propriétés. Des accusations partiellement fondées puisque, pour me venger d'un voisin qui m'avait accusé à tort, je lui ai donné parfois l'occasion d'avoir raison... Querelles privées, me direz-vous. Oui, mais la communauté des riverains du chemin en a été infectée. Les réseaux de solidarité tissés par les services qu'on se rendait se sont distendus. La tolérance sans laquelle aucune communauté n'est viable a été remplacée par la méfiance. Cette dégradation des relations sociales, aussi mesquines qu'elles fussent, je la considère comme une première manifestation de celle qui corrompra mon pays avant de me le rendre étranger. Mais j'espère que je n'abuse pas de votre patience ? »

Protestations vigoureuses d'un interlocuteur ; sa voix n'est pas inconnue au Scribe.

« Vous vous souvenez que vous avez considéré longtemps mon pays comme un modèle de démocratie. Du moins le donnait-on et acceptait-il d'être donné en modèle à des pays dits moins avancés. On venait y étudier le fonctionnement de ses institutions, et les étrangers souvent basanés accueillis dans nos universités rêvaient de les transplanter chez eux. Tout cela n'est pas si vieux. Je me rappelle la générosité condescendante de mes professeurs leur enseignant la bonne parole, qu'ils nous incitaient nous autres

à porter au-delà des mers à des populations déshéritées nécessairement vouées à l'ignorance. Non, tout cela n'est pas si vieux, à peine le temps d'une génération, celui qu'il a fallu pour que je me trouve face à vous, me réveillant chaque matin après une nuit assommée de somnifères devant une question, la même toujours : comment en est-on arrivé là ? Comment des institutions répondant à la volonté de vivre ensemble au prix de compromis facilement acceptés, comment le fonctionnement de ces institutions a-t-il pu dégénérer au point de rendre ces compromis insupportables ? Comment puis-je les trouver aujourd'hui tyranniques, alors qu'elles ont conservé toutes les apparences de la démocratie ?

Vous me répondrez sans doute que l'état de la société n'est plus aujourd'hui celui où ces compromis ont été négociés, et que rien ne s'oppose à ce qu'ils soient redéfinis. Que les institutions elles-mêmes peuvent être repensées, puisque nous sommes en démocratie. C'est ce que j'ai cru. Je suis accueilli chez vous. De semblables institutions y fonctionnent. Je ne souhaite pas à votre pays de répéter l'évolution du mien, quoique je craigne que vous en empruntiez le chemin. Avec un peu d'avance, ou un peu plus de retard, les problèmes sont désormais partout les mêmes. Je constate que mon pays est resté frappé d'inertie devant eux. D'où ma question : à quel moment le fonctionnement d'institutions, aussi bonnes qu'elles aient été, ne répond-il plus aux besoins de la société qu'elles régissent ? C'est au ras du vécu le plus quotidien que ces besoins s'expriment, très en deçà des structures qui en ont figé les réponses. Pardonnez-moi si je reviens à mon chemin. Vous verrez que nous le quitterons bien vite pour des considérations moins bucoliques. »

Un bruit de verre remué informe le Scribe que l'Étranger se désaltère.

Puis, « J'y reviens donc. Quand ils ont été suffisamment excédés par les atteintes à leur tranquillité, quand ils se sont rendu compte que ces atteintes dévalorisaient leurs biens, les

riverains du chemin se sont constitués en association, l'Association des Riverains du Chemin, soit l'ARC. Celle-ci a porté plainte contre inconnu pour les nuisances subies auprès des autorités du village dont elle dépendait. Les principaux responsables de ces nuisances se trouvant être les citadins, le village a transmis la plainte à la ville. À ce stade, quelques mesures de simple police auraient permis de contenter, sinon tout le monde, du moins de répartir le mécontentement. Du genre: établissement de places de parc payantes, pose de signaux interdisant le chemin aux véhicules à moteur, limitation de circulation pour les bicyclettes, installation de poubelles pour les déchets, etc., le tout assorti d'amendes dissuasives. Mais le journal local était en panne de scandales. Une journaliste stagiaire, qui avait à se faire les dents, a été dépêchée auprès de l'Association et, à coup d'interviews contradictoires des riverains et des citadins, elle a su faire mousser l'affaire. Les protecteurs de la nature se sont émus quand des photos suggestives ont montré les tas de détritus amoncelés par les riverains au terme d'une semaine de beau temps comptant deux jours fériés. La statistique journalière des crottes de chien ramassées cette semaine-là, placée sous la photo de godasses en ayant écrasé quelques-unes, a fait froncer le sourcil de la SAH. C'est quoi, la SAH? La Société des Amis de l'Homme. À cette époque de l'année, elle lançait sa campagne annuelle de dons en faveur des chiens d'aveugles, et comment oserait-on demander à un aveugle de ramasser les crottes de son plus fidèle compagnon? Les lecteurs du journal avaient ignoré jusqu'alors l'existence du chemin, ils se sont empressés d'en faire la découverte. Le nombre des promeneurs et des nuisances s'en est trouvé multiplié. Enfin, devant la crainte de le voir transformé en chemin privé comme le demandait l'ARC, qui proposait pourtant aux promeneurs un parcours alternatif de l'autre côté de la rivière, une association rivale, l'AUC, soit l'Association des Usagers du Chemin, s'est constituée en ville. Ses membres approuvaient quelques-unes des mesures de police auxquelles j'ai fait allusion mais, au nom du droit à la santé et de la défense de la famille – pour eux apparemment la promenade dominicale était au moins

aussi sacrée que les offices religieux – ils affirmaient haut et fort que le chemin devait rester public, et que ces râleurs, ces privilégiés, les riverains, n’avaient nul droit d’y imposer leur loi.

Notre affaire est ainsi devenue politique. Dans la région puis dans le pays tout entier, où au début les journaux nationaux amusaient à notre propos leurs lecteurs par une chronique que vous appelleriez de Clochemerle², on a vu se former des associations de citoyens découvrant qu’eux aussi souffraient des nuisances dont nous nous plaignions, et de bien d’autres encore. Des correspondances ont été échangées entre ces associations. Elles se sont regroupées pour former une Convention nationale, avec à son ordre du jour un seul point : la formation d’un mouvement pour la défense de l’environnement. Un mouvement apolitique évidemment, mais échappe-t-on au politique ? Peu de temps après, à l’occasion de diverses élections de parlements régionaux et du parlement national, les candidats affichant des préoccupations qu’on a commencé à appeler écologiques ont été élus loin devant ceux qui n’avaient pas vu le vent venir. À l’intérieur des partis traditionnels, ces députés se sont constitués en tendances plus ou moins colorées de vert. Jusqu’au moment où, devant les résistances qu’ils rencontraient dans leurs partis, aux élections suivantes et après d’innombrables discussions autour de l’avantage de l’horizontalité d’un mouvement traversant les partis ou de la verticalité d’un parti entièrement dévoué à la cause, la plupart de ces élus se sont trouvés réunis sur une liste baptisée *Soleil et Nature*, soit SN. Progressistes ou réactionnaires, ils se reconnaissaient dans un logo évocateur : notre chemin stylisé bordé de buissons en fleurs et, au bout, un soleil levant ; qui, soit dit en passant, ne se lève nullement à cet endroit-là !

Mon père était de tendance progressiste, si la générosité se situe plutôt de ce côté-là qu’ailleurs. Son éducation, les relations qu’elles lui donnaient, son métier d’ingénieur en génie civil aussi

2 Allusion à *Clochemerle* (1934), roman satirique de Gabriel Chevallier qui a remporté un grand succès. L’histoire commence le jour où le maire de Clochemerle-en-Beaujolais révèle à l’instituteur du village qu’il a l’intention de faire construire un urinoir.

avaient amené les membres de l'ARC à faire de lui leur président. Ce qu'il avait accepté à contrecœur, par civisme. Conscient de la responsabilité dont on le chargeait, il avait été à l'origine du mouvement, apolitique je vous le rappelle, des associations sœurs du pays. Élu au parlement national sur une liste plutôt de gauche, il était peu à l'aise dans un parti où les querelles de factions cachaient mal des ambitions personnelles. Il s'en était donc rapidement détaché pour fonder avec des collègues de même sensibilité *Soleil et Nature*. Il souhaitait doter ce parti d'une direction collective, et d'une présidence tournante pour éviter les prises de pouvoir. Parce qu'il représentait l'association mère du Chemin fondateur, il s'est vu obligé d'accepter une première présidence, qu'il a dû garder par souci de maintenir un minimum de cohérence entre des opinions disparates vite entrées en conflit. Plutôt que d'opinions, plutôt que de tendances dans lesquelles les opinions se seraient regroupées, je devrais parler de sectes, chacune défendant quelque vérité révélée. Parce que quelle base sociale, quels intérêts politiques clairement définis, l'invocation rituelle au soleil et à la nature aurait-elle pu représenter? En revanche, vous imaginez la variété des sentiments religieux qu'elle est susceptible de faire éclore! Mon père avait pensé éviter par la création d'un mouvement apolitique que ces dévotions multiples ne servent de manteau à des intérêts moins élevés. Eh bien non! Dans le mouvement devenu parti, le sentiment de tel ou tel d'avoir raison sans avoir à rendre compte de ses raisons, sinon au Soleil et à la Nature, a fait surgir des leaders à l'esprit missionnaire, chacun travaillant pour sa paroisse. D'où, dans le parti, un taux de paranoïa plus élevé que dans les autres. Mon père était gai de nature. Devant ce qu'il considérait comme une dérive, nous avons vu son caractère s'assombrir, de tolérant se faire irascible. Et surtout, à table, on ne parlait plus que de politique.

C'est que la création d'un parti *Soleil et Nature*, situé à la charnière des gauches et des droites modérées ou extrêmes, déstabilisait tous les partis traditionnels. Aucun n'osait s'oppo-

ser ouvertement aux thèses de SN, mais chacun les nuançait de ses objections. Pouvait-on négliger, en suivant ces thèses à la lettre, les impératifs de la croissance, du développement ? Voulait-on multiplier les emplois non productifs de gardes-champêtres, gardes-chasse, gardes-nature en tout genre ? engager des biologistes et des chimistes voués à des tâches environnementales ? financer la recherche d'énergies douces, non polluantes, et mettre à mal les comptes publics en tuant les industries qui les alimentaient ? À gauche, on ne récusait pas frontalement ces doutes de la droite, défense de l'emploi oblige. Mais on en minimisait les critiques en avançant la nécessaire protection de la santé physique et psychique des populations laborieuses par la garantie d'un environnement et de loisirs sains, et comment ? En multipliant des chemins de promenade semblables au nôtre ! Et des pistes cyclables, et des aires de jeux pour les enfants, etc. C'est à ce stade encore primitif d'un problème de société – le conflit social caché d'ailleurs sous un tel abcès de fixation – qu'il me semble trouver votre pays aujourd'hui. C'est pourquoi je me permets de vous débiter des banalités, elles ne sont pas sans conséquences, croyez-moi ! »

Le Scribe réentend la voix du personnage auquel ce long discours s'adresse. Décidément, elle ne lui est pas inconnue. Quant à l'Étranger, qu'il se figurait basané, mais pourquoi tout étranger le serait-il, il vient de découvrir en se retournant légèrement une large carrure surmontée d'une épaisse chevelure déjà blanche mêlée de fils encore blonds. Dans son interlocuteur, avec ses joues bouffies et ses tempes argentées, il reconnaît un notable de la presse nationale souvent aperçu à la télévision. Probablement que sa qualité de rédacteur en chef et d'éditorialiste d'un grand quotidien oriente les propos de l'Étranger. Oui, lui répond en substance le Journaliste, du temps de ses études il a passé deux semestres dans une université prestigieuse du pays de l'Étranger, un pays effectivement donné en modèle aux étudiants de sa génération. On admirait sa richesse, son dynamisme, l'air de liberté qu'on y respirait. On attribuait ces privilèges à la

qualité de ses institutions, on louait la sagesse de ses vénérables constituants qui, en n'imposant pas des carcans trop rigides à une nation naissante, en avaient permis le développement. Comment imaginer qu'il en viendrait un jour à condamner à l'exil un de ses citoyens? Pour tous ceux qui l'ont pris comme modèle, quelles leçons tirer de tels errements?

«Oui, et que faire, répétait sans cesse mon père quand le climat politique et social est devenu plus menaçant. Il s'apercevait que les prises de position de son parti étaient plus réactives qu'elles ne proposaient un projet de société autre. Les tentatives pour en formuler un n'avaient abouti qu'à y créer des clans, comme dans les autres partis politiques. Et puis mon père était déchiré par l'ambivalence de sa propre situation: je vous rappelle qu'il dirigeait un bureau d'ingénieurs en génie civil aux compétences largement reconnues, et qu'attend-on d'un ingénieur en génie civil? Qu'il bétonne les chemins bordés d'aulépines plutôt que de se préoccuper de leur conservation! Ses ennemis ne se faisaient pas faute de relever cette contradiction, ni d'insinuer que si sa tranquillité n'avait pas été en jeu, il y a longtemps qu'il aurait applaudi des deux mains au grand projet d'un développement régional dont on parlait dans les milieux autorisés, mais dont seulement quelques détails étaient lâchés, par bribes, à l'opinion, pour tester ses réactions, pour la préparer à des bouleversements de son environnement et la rendre impuissante devant eux. Quand l'adolescent que j'étais a vu le caractère de son père s'assombrir, il ignorait que, pour lui, ce projet de développement auquel il aurait été socialement suicidaire de s'opposer mettait en cause, dans le choix de sa profession, celui de sa vie même.

Tout cela se passait il y a un petit demi-siècle. Je le répète: je ne prétends pas que votre pays connaîtra nécessairement l'évolution du mien, mais vous comprendrez que je sois échaudé. Ne pensez pas non plus que, dans mon esprit, votre pays aurait un demi-siècle de retard. Mais je lui souhaite, par amour de sa

culture, de faire l'économie des erreurs du mien: qu'il trompe quelques pièges de l'Histoire même si je ne vois plus guère d'alternative à sa fatalité.»

De nouveau un silence, un bruit de verre, et le Journaliste se tait.

Puis, «Quelle fatalité, me demanderez-vous? Mon pays a connu, vous le savez, une croissance vertigineuse après la dernière grande guerre, enfin espérons qu'elle aura été la dernière! Il s'agissait de reconstruire tout ce que cette guerre avait détruit dans le monde et, pour mon père, devenir ingénieur, c'était participer à cette tâche par la construction d'un monde meilleur. En usant, comme il nous le faisait incidemment remarquer, des technologies que la guerre avait développées. Par la généralisation de ce développement et grâce à la paix, il était persuadé que l'humanité trouverait le chemin d'une vie meilleure conjuguant dans la croissance plein emploi, justice sociale, épanouissement de la personne. Une espérance somme toute assez raisonnable: le retour d'une certaine prospérité offrait à de plus larges couches de la population l'accès à des biens et des services dont jusque-là seule une minorité jouissait. Ma jeunesse a été nourrie de cette espérance, sans avoir fait l'expérience des privations connues par les générations précédentes. Bien plus, j'enviais mon père et mon grand-père quand ils me racontaient les guerres et les crises qu'ils avaient traversées. Ils y prenaient des statures de héros, pour moi qui ne voyais se dresser devant moi aucun obstacle à affronter dans une vie ennuyeuse à force d'être lisse. Face aux péripéties de la leur, quel sel y avait-il à s'occuper du sort d'un chemin, de son invasion dominicale, de ses buissons d'aubépines fleuris de papier-cul, de la comptabilité des crottes de chien? Comment voir l'Histoire en marche sur les photos un peu truquées exposant les immondices d'un week-end ensoleillé quand mon père me montrait les photos des villes en ruines qu'il s'enorgueillissait et se reprochait d'avoir bombardées? avec une larme à l'œil pour les camarades qui y avaient laissé leur peau?

Pourtant ce chemin, mon chemin, appartient à l'histoire banale d'une destruction peut-être plus profonde. Sans retour, opérée petit à petit, un pas insignifiant après l'autre, alors que les villes bombardées ont été reconstruites comme si aucun orage d'acier ne s'était abattu sur elles. Chaque fois que je repense à la concaténation des décisions qui ont programmé sa perte, je découvre un autre maillon d'une chaîne dont ni mon père ni moi nous n'avons su mesurer la logique fatale. Contre cette logique, de quelles armes dispose la liberté sans que sa révolte se retourne contre elle? Un tel risque a pu me paraître mineur au sortir de l'adolescence. Mais qu'est-ce que ma génération entendait par liberté quand elle marquait son opposition à un développement dont elle tirait profit? Nous n'imaginions pas nous passer des fruits d'une prospérité devenue naturelle – elle avait été le rêve de nos pères! Ce sont ces contradictions qui ont donné à notre chemin sa valeur symbolique, chacun subodorant que leur résolution allait déterminer le sort des générations futures.

Je ne fais pas ici de l'idéologie. Je parle concret. Je ne vous apprends pas qu'au fil des ans notre ville, de capitale provinciale, s'est taillé une place dans l'économie-monde. Dans un périmètre plus modeste, elle a étendu ses tentacules autour de notre village, elle a absorbé ceux qui nous séparaient d'elle après les avoir assiégés de constructions fonctionnelles toutes plus hideuses les unes que les autres. Soucieuses pourtant de sa population, les autorités se devaient de lui procurer des zones dites de détente, et notre chemin leur en offrait une. Je reviens donc à lui: la ville n'a pas rechigné à donner satisfaction aux revendications de notre village. Elle a acheté le pré jouxtant notre maison, elle l'a transformé en parking payant. Elle a installé sur le chemin toutes les interdictions et les poubelles que l'ARC avait demandées. Elle a accordé des crédits pour rémunérer quelques chômeurs chargés d'infliger des amendes aux contrevenants, le montant appréciable de ces amendes a gonflé les maigres ressources de notre commune. Elle l'a donc acheté, tout en s'octroyant un droit de regard sur la gestion du chemin.

Si elle a accepté l'interdiction de toute circulation motorisée aux non-résidents, elle a refusé de l'étendre aux cyclistes, sportifs ou non, devant les protestations de leurs divers clubs. Mais qui a pris la décision d'intégrer notre chemin dans les circuits pédestres conseillés aux touristes de passage? Quand mon père l'a vu signalé dans un prospectus de l'Office du tourisme de la ville, il en a fait une maladie. Mais comment s'insurger contre une telle décision sans augmenter l'acrimonie des citadins contre «les privilégiés du chemin»? Le programme de *Soleil et Nature* insistait sur la promotion de tels circuits, leur parcours relevait des loisirs sains censés lutter contre le stress de la vie contemporaine! Il a fallu se résigner à voir passer devant chez nous des hordes de plus en plus compactes de promeneurs, de cyclistes slalomant parmi eux, et se boucher les oreilles devant les conflits bruyants nés de leur malencontreuse promiscuité.

Le succès du chemin a donc fait notre malheur. Notre voisin immédiat, parce qu'il avait perdu son emploi, a reçu l'autorisation d'ouvrir une buvette et de transformer son jardin en place de jeux pour les enfants. Les autorités du village ont vu là une nouvelle source de profit. Les autres riverains ont protesté, ils ont passé pour des grincheux auprès de nos autres concitoyens que ces nuisances n'atteignaient pas. Blessée par la trahison d'un de ses membres, l'Association des Riverains du Chemin ne s'est plus guère réunie, si bien qu'elle n'a pas su réagir quand les autorités du village, en accord avec celles de la ville, ont décidé d'élargir le chemin devenu trop étroit pour accueillir la foule des jours fériés. Comme cela ne pouvait se faire en portant atteinte à la bande de terrain boisé le séparant de la rivière, en vertu d'une loi sur la protection des berges proposée peu de temps avant par *Soleil et Nature*, il a fallu sacrifier les haies d'aulépines et empiéter sur les jardins des riverains. Les sommes allouées pour les expropriations ont fait jaser, et les riverains ont passé pour des profiteurs aux yeux de l'opinion publique. Certains d'entre eux ne se sont pas plaints d'ailleurs. Ici un toit, là une façade ont été refaits à neuf, et on a vu se garer devant la

maison de celui-ci ou de celui-là des voitures plus puissantes et plus luxueuses. Les aubépines ont été replantées, plus près des maisons ; juste de quoi rendre leur jardin côté sud inutilisable. Mon père, qu'on voyait de moins en moins souvent depuis qu'à son travail s'étaient ajoutées de multiples séances de commissions et de comités, mon père, qui soupçonnait qu'on accordait à son bureau des mandats plus importants pour l'acheter, nous a demandé un jour si nous ne souhaitions pas déménager en ville ou dans quelque endroit tranquille. Soit de vendre la maison. La famille a procédé à un vote. Ma mère s'est abstenue. Mon père a choisi le déménagement. Mon frère, ma sœur et moi nous nous sommes opposés à lui, nous tenions à la rivière et à nos souvenirs. L'opinion de la majorité a été respectée, hélas ! Les démocraties ont une faiblesse assez courante, celle de ne pas voir plus loin que le bout de leur nez... Elles s'engouffrent dans leurs rêves avant de savoir où ils vont les mener. Comme la presse ne donnait que des informations lacunaires sur le grand projet de développement régional, nous ne nous sentions que lointainement concernés par lui. Bien sûr, il y avait cette affectation de notre chemin à de sains loisirs populaires, mais le programme du parti ne réclamait-il pas la multiplication de tels chemins ? Après tout, les nuisances que nous supportions n'avaient pas crû plus vite pour nous que pour nos pauvres concitoyens de la ville. Nous n'avons pas compris les signaux qui nous promettaient pire encore. Aujourd'hui je ne peux oublier que j'ai été le complice plus ou moins inconscient de ce qui allait nous arriver. Trop tard j'ai commencé à m'interroger sur la genèse de ce concept messianique de développement qu'on ne cessait de nous servir. J'aimerais croire que ceux qui l'ont utilisé savaient où il nous menait. Je crains que la responsabilité de ses dérives soit si diffuse que nous la partagions tous, ceux qui l'ont assumée comme ceux qui les ont laissé faire. Mon père, moi. Comme n'importe qui, nous nous sommes regimbés quand nos intérêts ont été atteints. Mais nous étions déjà entrés dans un autre monde. Un seul chiffre : entre le temps de mon enfance et celui dont je vous parle maintenant, la population de la ville

avait triplé. Mon village était tombé dans son orbite malgré son éloignement. L'université m'avait amené en ville, j'y vivais dans le vaste appartement que mon père y avait acquis et ma future profession d'ingénieur m'amenait à voir d'un autre œil le destin d'une campagne qu'elle envahissait et pour laquelle la croissance était source de prospérité. La ville s'était entourée d'un réseau d'autoroutes toutes neuves, le bureau de mon père avait travaillé à leur construction. Il ne lui restait plus qu'à se doter d'un aéroport digne de ce nom pour la propulser parmi les métropoles qui comptent sur la planète. Elle possédait bien un aérodrome. Il datait des premiers temps de l'aviation, ses possibilités d'extension étaient limitées par les HLM poussés tout autour. On avait réussi à en allonger quelque peu les pistes mais juste pour accueillir les jets privés des hommes d'affaires, pas assez pour permettre aux gros porteurs un atterrissage sans danger. En agitant ces dangers, *Soleil et Nature* avait effectué une percée considérable dans les banlieues avoisinantes, mais aussi prêté involontairement son concours à d'autres intérêts ! Parce que les terrains occupés par l'aérodrome suscitaient d'innombrables convoitises. La ville y voyait surgir une banlieue modèle, ou dite telle, dotée d'équipements commerciaux, sportifs, culturels, surtout d'une Maison des Congrès et d'un parc d'expositions. Bref, de ce qui lui manquait pour devenir un centre d'attraction international. Le projet séduisait jusqu'à certains membres influents de *Soleil et Nature*. Restait donc à dénicher pour l'aéroport une autre implantation, compatible avec les postulats du parti. Je vous laisse imaginer les tensions que les sites proposés ont fait naître... Je les retrouve dans des articles ambivalents de votre propre journal, puisque votre capitale entend se doter d'une semblable plate-forme. J'y lis les mêmes arguments pour ou contre, ils s'appuient sur des statistiques manipulées de la même façon. *Tutto il mondo è paese !* Même difficulté à trouver un site suffisamment proche de la ville pour être aisément accessible, et suffisamment éloigné des zones habitées pour désarmer les oppositions. Celui qui recueillait chez moi la majorité des suffrages dévorait pour l'essentiel le territoire de notre village. Il

ne s'agissait que d'y changer l'affectation de terres agricoles sans grand intérêt, disait-on, et d'araser quelques éminences boisées n'en présentant pas davantage. Des fermes étaient appelées à disparaître, mais les indemnités proposées à leurs propriétaires étaient telles que, malgré leurs protestations de pure forme, ils ne pouvaient qu'en être ravis. Et comment prévoyait-on de relier cet aéroport à la ville? Vous l'aurez deviné: par une autoroute longeant la rivière en empruntant le tracé de notre chemin!»

Ces derniers mots sous toutes réserves. Ils ont été couverts par l'entrée fracassante d'un groupe de supporters – le Scribe n'ignore pas que le soir même l'équipe de football locale rencontre le club champion d'une nation amie rendue irréductiblement ennemie par la grâce d'un tirage au sort. Ça gueule, entre deux bières bruyamment entonnées, des «on les aura» convaincus. Que dit le Journaliste? Que dans le récit de l'Étranger il retrouve en effet l'écho de polémiques enflammées autour d'un projet de plate-forme intercontinentale. Qu'il le juge indispensable pour que le trafic aérien à longue distance ne se pose pas dans le pays voisin, celui d'où vient justement l'équipe que la formation locale rencontre le soir même. Il aurait volontiers invité l'Étranger à la rencontre, pour lui changer les idées, mais il n'a hélas reçu qu'une place. Que pourtant cela ne retienne pas l'Étranger de poursuivre son récit, ils ont encore du temps devant eux. Là-dessus, leurs bières éclusées, les supporters sont repartis brailler ailleurs leurs «on les aura».

L'Étranger ne semble pas avoir été affecté par ce tintamarre. «Il s'agit encore de politique, avec des fleurets mouchetés tout de même! Mais je reviens à mon chemin. Combien de temps n'a-t-on pas entretenu l'incertitude sur son sort, en tirant du chapeau d'autres sites possibles! Pour lasser les résistances en les opposant, alors que les jeux étaient faits depuis longtemps. Et que penser du rôle de la presse? Elle a attisé les oppositions, elle y a vu une occasion de rendre les élections suivantes plus attractives en interrogeant les candidats sur leur choix. Et surtout

de polariser les esprits autour d'un aspect du projet qui fixait les passions de l'opinion : qu'allait-il advenir du chemin, promu au rôle de baromètre des inquiétudes d'une société commençant à entrevoir que la croissance pour la croissance pouvait la mener là où elle n'avait pas envie d'aller ? Pourtant ce chemin, il n'existait plus que dans le souvenir mythifié de ses premiers riverains ! Rappelez-vous qu'il avait été élargi, qu'on y avait replanté des haies tirées au cordeau, et tenues si propres que les merles ne s'y aventuraient plus guère. Ça n'empêche, les foules continuaient à s'y presser, toute personne ou groupe visitant la région voulait en faire connaissance. Pour les membres de *Soleil et Nature*, c'était même un devoir que de le parcourir avec vénération au moins une fois dans sa vie ! Si bien que les conflits qu'on avait cru régler en l'élargissant se sont rallumés avec plus de force encore chaque fois que quelque chose y était changé. Et son succès amenait des changements !

La buvette du voisin est devenue bar branché, puis restaurant recommandé par les guides. Pour promouvoir une médiocre bière locale qui s'était découverte biologique, la commune a vendu à un brasseur improvisé un terrain et il y a installé un pub. L'affaire n'a pas marché, Mac Do y a installé son enseigne. Ajoutez à cette offense quelques WC publics et, tout naturellement, il a fallu redimensionner les égouts et la station d'épuration des eaux usées. Ce qui coûte cher, trop pour la commune, qui n'a rien trouvé de mieux alors que de vendre à des particuliers de minuscules lopins viabilisés en bordure du chemin pour y planter des maisonnettes de vacances. Des chalets, d'étranges constructions répondant aux rêves d'enfant de leurs propriétaires ont poussé là comme des champignons après un orage d'été. Puis, comme on parlait à mots de moins en moins couverts de situer l'aéroport dans les parages, on a vu apparaître un projet apparemment séduisant pour les nostalgiques du chemin. Des promoteurs proposaient de le rendre à son état premier et de répondre aux besoins qu'il avait révélés par un autre chemin, situé de l'autre côté de la rivière. Il partait d'un inévitable parking, il serpentait le long de la rivière avant de

s'enfoncer dans les collines et les bois environnants et de revenir à son point de départ par une large boucle. Sur son parcours, on sèmerait des auberges de campagne, chacune reproduisant un des nombreux styles d'architecture paysanne du pays. Et pas du toc néo-rustique, je vous en prie! On donnait même satisfaction aux amoureux du patrimoine, parce qu'on comptait sur le produit d'une généreuse collecte nationale pour démolir pierre par pierre des fermes condamnées par la croissance des villes et pour les reconstruire là, pierre par pierre, en plus rutilant bien sûr. Ce n'est pas tout! Aucun projet de cette envergure ne saurait se passer aujourd'hui d'une couverture culturelle. Les fermes-auberges représentaient déjà une traversée des styles et des siècles d'architecture paysanne. Mais leur leçon serait mieux retenue si elle aboutissait à un musée des arts et traditions populaires, on en sentait le manque, alors pourquoi ne pas le construire en bordure du parking ou, mieux encore, sur le parking, qu'on enterrerait? On en était là quand un autre groupe de financiers s'est greffé sur le premier, avec de nouvelles propositions. Dans l'ample boucle dessinée par le nouveau chemin, pourquoi ne pas prévoir des équipements sportifs, des parcours de santé, des aires de jeu, un golf toujours vert grâce à l'eau de la rivière? A condition de construire, pour joindre l'utile à l'agréable, et toujours en bordure du parking, un "Centre de vie". Entendez: un centre commercial, avec boutiques d'artisans, banque, poste, piscine, boulodrome, établissement pour personnes âgées, centre de réadaptation pour handicapés, et même une église – j'espère ne rien oublier. Une vraie gourmandise pour les architectes, quoi! Et, pour ratisser plus large encore, ce qui apparaissait le projet du siècle, tout ce complexe urbain – ne parlons plus de campagne – serait relié à la ville par un service d'autobus mus par des énergies respectueuses de l'environnement et par des navettes de bateaux-mouches rapides, ne s'arrêtant qu'une fois sur la vingtaine de kilomètres de leur trajet, là où, à l'écart des nuisances, au bord d'un petit lac artificiel remplaçant avantageusement une zone inondable, on construirait quelques hôtels pour les touristes et, si les oppositions habituelles parvenaient à être levées, un casino. Comme

elles ne l'ont pas été, le casino aura été la seule pièce manquante du puzzle que je viens de vous décrire, et que vous connaissez par les prospectus dont nous avons inondé vos agences de voyages. Même si un projet de cette ampleur suscitait la méfiance des membres les plus résolus de *Soleil et Nature*, le parti ne pouvait s'y opposer sans rencontrer l'incompréhension de la population. Ne tenait-on pas compte de ses vœux écologiques ? Il l'a donc soutenu, après avoir reçu quelques concessions. Vous les aurez devinées : limitation de la vitesse des bateaux-mouches, au nom de la protection des berges ; largeur modeste de la route reliant à la ville le nouveau Centre de Culture et de Loisirs, puisque les dépliants touristiques ont préféré cette appellation à Centre de Vie ; aménagement de pistes cyclables, installation de panneaux solaires sur le centre commercial, suppression des barrières architecturales pour les handicapés, création de garderies pour les petits, et quelques autres menues mesures que vous retrouverez dans le programme de vos Verts à vous. Pas de quoi fouetter un chat, et tout ce qu'il faut pour donner bonne conscience à une imagination politique limitée...

J'ai vite eu l'impression que ceux qui voyaient plus loin que nous ne nous concédaient que des détails pour rendre inéluctable le site de l'aéroport. En attendant, à ce stade du montage de l'affaire, mon père et moi nous avions tout lieu d'être satisfaits. Nous ne parlions plus de vendre la maison. Notre chemin revenu à son état premier, nous pourrions de nouveau nous installer devant elle sans être importunés par la cohue des promeneurs : nous allions être les heureux bénéficiaires d'une opération dont le capital assumait l'essentiel des coûts. Mais au même moment notre voisin vendait son établissement à la ville, qui comptait le remplacer par une colonie de vacances pour enfants défavorisés. À ce voisin-là on promettait une de ces fermes-auberges mieux conçue que les constructions qu'il avait bricolées. Puis d'autres maisons se sont vendues à des promoteurs. Dans les réunions de plus en plus rares de l'ARC, on a vu apparaître les représentants des nouveaux propriétaires, des financiers silencieux aux

intentions indéchiffrables. Et alors seulement, comme Minerve jaillissant toute armée d'une céphalée de Jupiter, un bureau d'études concurrent de celui de mon père a sorti le plan du nouvel aéroport, avec le tracé de l'autoroute d'accès effaçant notre maison, et avec celle du voisin, le projet de la colonie de vacances. Vous pensez bien que les nouveaux membres de l'ARC n'allaient lui opposer qu'une faible résistance. Ils étaient dans le coup, c'étaient eux qui investissaient dans la construction de l'autoroute et qui avaient obtenu la concession d'une station-service là où devait se construire la colonie de vacances ! Nous avons été roulés dans la farine et mon père, même grassement indemnisé de la perte de sa maison, ne s'en est jamais remis. Mais l'histoire de sa dépression ne regarde que marginalement mon propos. Quoiqu'elle ne soit pas sans importance pour notre parti. Mais vous me semblez pressé... »

Les dénégations du Journaliste ont donné au Scribe le temps de vider son verre de bière décidément tiède. Vivement une fraîche ! Le serveur a compris son geste, il semble intrigué par l'agitation graphomane d'un client qu'il connaît sous la figure d'un lecteur de la presse quotidienne avec qui s'entretenir parfois des potins du jour. Il lui expliquera une autre fois la raison de cette agitation, sans entrer dans le détail de ses préoccupations littéraires. Mais que la bière ne le distraie pas de sa tâche, parce que :

« Si vous y tenez... La dépression d'un leader politique, puisque mon père était considéré comme tel, ne pouvait pas ne pas agir sur son comportement et sur le style de ses interventions politiques. C'est étrange, le public s'intéresse à la santé de ceux qui le gouvernent, mais si sa curiosité s'arrête à leurs grippez, leurs infarctus, leurs cancers, et bien entendu au piment de leurs choix sexuels, cette curiosité s'étend rarement à l'état de leur santé psychique. Moi-même j'hésite à vous parler de l'homme mon père, pour ne pas perdre le fil politique de sa vie. C'est lui qui vous intéresse, je suppose. Mais comment négliger

les effets d'une subjectivité blessée sur nous, ses proches, ses collaborateurs? Le projet du Nouvel Aéroport Intercontinental – c'est ainsi que ses partisans l'ont nommé pour flatter l'orgueil national – a été rendu public six mois avant la date des élections au Parlement. Il a focalisé les passions, les partis ont dû prendre clairement position. La fracture entre les pour et les contre les partageait tous, comme vous pouvez l'imaginer. La ligne de partage passant entre le cœur et la raison, chacun y est allé de sa définition du cœur et de la raison. Les tenants du projet ont produit des études dites scientifiques pour donner mauvaise conscience à ceux qui n'écoutaient selon eux que leur cœur. La presse inondée de leur publicité a fait leur jeu en plaçant les électeurs devant une trompeuse alternative: voulez-vous l'indépendance de la nation et le plein-emploi par un développement raisonnable, ou préférez-vous sacrifier indépendance et emploi à quelque nostalgie passéiste d'un monde révolu? Accablé par l'avalanche de statistiques inquiétantes pour son avenir, soumis à la pression d'une science économique péremptoire calée dans des officines universitaires grassement subventionnées par l'industrie et la finance, comment le citoyen lambda aurait-il pu entendre les arguments de ceux qui lui parlaient de qualité de vie, d'air pur, de chants d'oiseaux? Comment même atteindre une population habituée à l'air vicié qu'elle produit, et ignorant avec leur chant jusqu'au nom des oiseaux? Chaque fois me revient comme un ricanement notre incantatoire «un autre monde est possible», alors que nous sommes tous profondément engagés dans celui qui met fin à nos rêves!»

Le Journaliste se tait. L'Étranger arrose sa rancœur. Le Scribe est démanqué par l'envie de laisser courir son stylo. L'Étranger lui donne à penser, mais «L'erreur que nous avons commise, c'est de nous être laissés entraîner dans un débat où la notion de développement s'opposait automatiquement à celle de sous-développement. Nous nous sommes plantés en croyant récupérer la positivité contenue dans la notion de développement, nous l'avons voulu durable. Mais, durable ou non,

nous ne sommes parvenus qu'à jeter l'ombre de la culpabilité sur l'avenir radieux promis par ses chantres. Nous rendions notre génération responsable devant les suivantes, comme si les précédentes s'étaient souciées de leur responsabilité devant la nôtre ! Nous n'avons pas eu d'espérances mobilisatrices à proposer aux électeurs, nos propositions n'étaient qu'automutilatrices pour eux, qui n'auraient été prêts à renoncer, et péniblement de surcroît, qu'à ce qu'ils ne possédaient pas encore : à leurs rêves. Mais même les rêves sont concrets. L'image du bonheur est au bout, chacun cultive la sienne. *Soleil et Nature* n'a pas été capable d'en proposer une. Entre ses fundamentalistes prophétisant la fin du monde pour bientôt et ses opportunistes prêts à temporiser avec les avancées du développement en échange de quelques sucreries se sont développés des conflits sans fin. Mon père s'est épuisé à concilier des positions inconciliables, il est devenu une cible pour tous. Ses dernières illusions se sont effondrées quand un fondamentaliste plus exalté que les autres l'a accusé de trahison parce qu'il ne refusait pas inconditionnellement l'autoroute, et qu'il ne la refusait pas parce qu'il aurait reçu un prix trop intéressant pour sa maison ! Il a aussitôt démissionné de la présidence du parti, qui s'est cassé en deux. Ses deux moitiés, *Soleil et Nature*, Nature et Soleil ont présenté des listes différentes aux électeurs, qui n'y ont rien compris. Les fundamentalistes de Nature et Soleil ont disparu de la scène politique, ils ont choisi d'autres modes d'action. Mon père a été réélu grâce à sa popularité, pas à cause de ses idées, et la députation de *Soleil et Nature* a fondu au point de ne plus jouer qu'un rôle folklorique au Parlement. Les travaux de l'autoroute ont commencé en même temps que ceux de l'aéroport. Aujourd'hui, comme je vous parle, à l'endroit de notre maison se dresse un restoroute flamboyant de couleurs et de néons, entouré de pompes à essence auxquelles on accède par des pistes bordées d'aubépines malades. Les détritres s'y accrochent comme jadis, ils sont ramassés par des hommes de couleur pas mieux payés que je ne l'étais jadis par mon père. De l'autre côté de la rivière, le grand projet s'est enrichi d'un parc à thème écologique. Les enfants y

apprennent la nature, ils s'y déguisent en Naturels. Quelques plumes, et les voilà Indiens armés d'arcs, payant sur un bout de fausse rivière bouillonnante d'où surgissent à l'improviste un hippopotame ou un crocodile, ou encore un mythique dragon de plastique. Qu'ils touchent un de ces monstres d'une flèche, et ils sont récompensés avec des bonbons, des gadgets de plastique et, avec plus de chance, d'une piécette à échanger contre un hamburger dégoulinant de ketchup. Cela ne vous étonnera pas d'apprendre que le succès touristique de ce parc détermine une part non négligeable du trafic de l'aéroport voisin. Et les emplois subalternes qu'il procure à un personnel sans qualification font taire les esprits délicats, qui se pincent le nez et se consolent d'un méprisant *pecunia non olet*. C'est aussi ce qui me reste à moi du latin de Suétone. Mais cet argent sans odeur, il pouvait pour moi. J'en recevais des liasses pour mes travaux, il me faisait vivre, il alimentait mes contradictions dans nos interminables discussions sur la finalité du développement, il corrompait la chair de mon histoire après avoir détruit mon chemin. Mon père a sans doute souffert plus que moi de cette ambivalence, lui qui m'a légué des problèmes qu'il n'avait su résoudre et, pis encore, qu'il n'avait su prévoir.

A ce propos, pardonnez-moi d'ouvrir une parenthèse plus personnelle encore. Mon père m'a proposé à cette époque-là un voyage dans un pays où personne n'aurait imaginé que le nôtre servirait un jour de modèle. Rassurez-vous, il ne s'agit pas du vôtre ! Sa proposition m'a inquiété. Je lui ai demandé pourquoi il n'associait pas le reste de la famille à l'expédition. Elle serait trop fatigante pour ma mère, mes frère et sœur étaient trop jeunes, mon père projetait de suivre, et pour l'essentiel à pied, d'antiques chemins tracés par les Anciens, de dormir à la belle étoile dans les lieux peu accessibles où ils avaient élevé des temples à la gloire du soleil et des divinités de la nature. Le flot des touristes a changé le paysage aujourd'hui, je vous parle d'un autre temps. J'ai compris plus tard que mon père voulait parler à son aîné. De lui, de son passé, de ses illusions et de

ses désillusions, de la mort en fin de compte. J'ai mis tout aussi long à comprendre que par ce voyage il me transmettait le relais des générations. Un jour nous avons emprunté un chemin muletier pour gagner, au sommet d'une montagne, les ruines d'un temple admirable dans sa solitude. Notre précieux petit guide nous indiquait qu'il avait remplacé un autel où, dans des temps plus éloignés encore, on sacrifiait des jeunes filles au soleil. En chemin, nous avons rencontré un berger au milieu de ses brebis. Nous ne connaissions que quelques mots usuels de sa langue, lui n'en connaissait aucun de la nôtre. Il nous a offert un morceau de pain à casser à la hache et un peu du fromage de ses brebis. Nous avons partagé avec lui notre pain frais et le vin que nous avions emporté. Nous avons beaucoup ri de notre commune difficulté à communiquer et, comme nous nous préparions à prendre congé de lui, nous avons vu soudain notre berger aller et venir sur le pâturage, fouiller parmi des tas de pierres et revenir vers nous avec un tesson de terre cuite. Il nous l'a montré avant de le casser en deux. Très gravement, il en a remis une moitié à mon père, l'autre il l'a enfouie dans sa besace. Mon père, ému, lui a répondu par des mercis répétés – merci appartenait à notre vocabulaire rudimentaire – et nous nous sommes remis en route.

Ce n'est qu'arrivés devant les colonnes du temple que mon père m'a expliqué son émotion. L'offrande du berger se rattachait à une tradition nommant un tesson ainsi brisé un *symbolon*. Si un jour nous rencontrions à nouveau notre berger ou un de ses descendants, il suffirait de rapprocher nos deux demi-tessons pour ressouder une fugitive amitié. Mon père m'a alors remis ce bout de tesson. Il était grave, ses paroles me sont restées : « Garde-le. Ne t'en sépare jamais. Nous ne reverrons pas ce berger. Mais ce tesson sera désormais un morceau de notre passé à nous, et le symbole de notre fidélité à lui. » Ces paroles m'ont paru bien grandiloquentes sur le moment. J'en ai saisi le sens quand, un mois après notre retour, mon père s'est tiré une balle dans la tête. »

Le Scribe se retournerait bien pour voir l'expression du Journaliste. Il ne le fera pas. Il se doit d'être du silence captateur d'une éponge. Et ce petit bruit de chose remuée? L'Étranger aura tiré de sa poche et posé sur la table le tesson en question, sous les yeux du Journaliste embarrassé, qui émet quelques borborygmes. Oui, lui aussi a connu ce pays des dieux, et probablement à la même époque. Il y est retourné depuis à plusieurs reprises. L'Étranger ne reconnaîtrait plus le temple dont il parle. Le chemin muletier s'est transformé en une route sillonnée d'autocars. Ils déchargent devant le temple des cargaisons de touristes hébétés à qui des guides prolixes racontent dans toutes les langues touristiques de la planète l'histoire des vierges sacrifiées au soleil. Ils proposent qu'une vierge se présente, ce qui fait rire leurs auditeurs souvent du troisième âge, puis ils les incitent à acheter des souvenirs – ce sont les mêmes qu'on trouve partout ailleurs dans le pays. «*In Arcadia ego*. À moi aussi il me reste quelques souvenirs de mon latin scolaire.» Et l'Étranger :

«Pourquoi vous ai-je raconté cette anecdote? Ah oui! à propos du symbole. Ce tesson, dont je ne me sépare plus, c'est le passé du chemin, et mon père me demandant de lui rester fidèle. C'est son testament. Je l'ai souvent interrogé. Pourquoi mon père a-t-il choisi la fin qu'il a faite? Ne m'a-t-il pas chargé d'une tâche trop lourde pour moi? Si je me suis senti fier de sa confiance, je lui en ai voulu aussi de me laisser poursuivre seul un chemin où, par son suicide, il reconnaissait son échec. C'est en termes d'échec qu'on l'a interprété dans les milieux politiques, sous l'hypocrite décence de sincères condoléances. Ce qui restait du parti en a été ébranlé. Ce parti, il était aussi l'œuvre de mon père, et le tesson me chargeait d'y reprendre sa succession. Je vous rappelle que ma jeunesse me rendait sensible aux thèses de ses éléments fondamentalistes, des gauchistes pour l'opinion publique. Par respect pour mon père, j'ai dû apprendre à peser les enjeux, à penser parti plutôt qu'à m'abandonner aux impulsions de ma subjectivité.»

- Votre père vous a-t-il préparé à son geste autrement que par ce tesson?

Le Journaliste a posé la question qui titillait le Scribe. Surprend-elle l'Étranger? Dans le silence qui la suit, le Scribe entend couler une gorgée de liquide.

« Vous voulez savoir jusqu'où son suicide est à mettre au seul compte de ses désillusions politiques? Si ne s'y mêlaient pas d'autres désordres privés? Les problèmes personnels de mon père ne concernent guère notre propos. Sa mort, oui. Elle est un fait politique. Après coup, elle ne m'a pas surpris. Il y avait dans mon père un fond de mélancolie, tempéré par une vie familiale et professionnelle somme toute heureuse. Son éducation avait fait de lui un homme de devoir, il se sentait responsable des autres, vite coupable quand les choses n'allaient pas comme il l'entendait. Notre voyage a eu lieu juste avant que le projet de l'aéroport et de son autoroute ait été rendu public. Il en avait eu vent, et c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Les grands travaux dans lesquels sa vie avait baigné ne le concernaient plus, l'univers dans lequel la société entraînait n'était plus le sien. Le suicide devenait dans ce cas un choix rationnel pour un mélancolique chargé de tous les péchés du monde. Je ne pense pas qu'on puisse dissocier dans sa décision ce qui appartient à la subjectivité et ce qui relève des circonstances. Et moi je me demande souvent si j'ai eu raison de préférer l'exil à la mort.

- Pardonnez-moi!

- A votre place, j'aurais posé la même question. Je n'aime pas trop me la poser. La dépression permet de l'évacuer. Mais, je vous le répète, mon père ne m'a pas paru déprimé, même si son amaigrissement inquiétait ma mère. Avec ce voyage, il a tenu pour moi son rôle de père comme ses occupations ne lui permettaient plus de le faire depuis longtemps. Avec sa mort, son parti déjà déstabilisé par une première scission s'est trouvé plus désorienté encore. Faute d'un leader donnant par son visage une

crédibilité à son opposition, les affairistes ont pu imposer sans entraves leur religion du développement. Ma carrière politique a ainsi commencé par l'apprentissage d'une bataille perdue. Le tesson m'a laissé croire que la guerre ne l'était pas encore. Mais considérez ma situation. J'hérite de mon père un bureau d'ingénieurs. Le béton me nourrit, moi et mes collaborateurs, qui sont autant d'amis. J'hérite de ses convictions, ses souvenirs sont aussi les miens, et ceux de mon grand-père quand il avait construit sa maison au bord du chemin. Tout cela est détruit. Je n'ai ni l'âge ni le tempérament de cultiver la nostalgie, et nulle envie de m'étourdir d'activités pour oublier le passage du temps. Je ne crois plus que le programme de *Soleil et Nature*, ses dérisoires pistes cyclables, ses places de jeux pour enfants, ses énergies non polluantes, ses moteurs propres, ses cités radieuses peuplées de citoyens responsables de leur environnement sont suffisants pour lutter contre un gâchis bien trop considérable. Alors, suivre les thèses des fondamentalistes? Mais quand je voyais à quelles extrémités elles étaient portées par certains, j'étais effrayé. N'allaient-ils pas jusqu'à traiter de vermine une humanité trop prolifique, et à souhaiter sans sourciller son extermination? Le régime politique qui donne à cette vermine un soupçon de pouvoir, ce régime-là, il fallait aussi l'abattre pour eux. Au profit de quoi? De quel gouvernement des Justes appelé à rétablir quelle harmonie perdue de la terre et de ses habitants? L'Histoire, si elle enseigne quelque chose, ne nous fournit que trop d'insupportables exemples de semblables tyrannies. Mon père a été conduit au suicide parce que, entre la dictature triomphante du profit et la non moins dévastatrice dictature de ces Justes, sa recherche d'une voie respectueuse de la démocratie se perdait dans les sables. Elle excédait ses forces. Il m'engageait à la poursuivre en me confiant le tesson. À abandonner la tentation d'agiter éperdument le revolver de mes fantasmes contre autrui ou contre moi-même. Mais le relais tombé de ses mains, ai-je su le reprendre? J'ai esquivé cette responsabilité en déplaçant sous d'autres cieux les problèmes qu'il me fallait résoudre chez moi, comme si ailleurs ils changeaient de nature. J'ai joué

avec l'ambivalence du concept de développement. Porteur de désastres chez moi, n'apportait-il pas l'espoir à des peuples vivant dans le dénuement et le malheur faute d'écoles et d'hôpitaux, de ports et d'aéroports et d'autoroutes – de tout ce que mon métier m'avait appris à faire? Admirable hypocrisie de la raison! Elle gommait de la réalité ce qui allait devenir la réalité de ces peuples mêmes: elle les a livrés sans défense à un capital sans patrie, notre capital à la recherche de nouvelles rentes. Je ne l'ai compris que quand les pauvres que je croyais aider sont devenus plus pauvres sous le poids de leurs dettes, et moi plus riche de l'argent qu'ils m'avaient fait gagner. Et je me serais bercé de l'illusion qu'un autre développement était possible? J'ai contribué à étendre le même au monde entier, mes bonnes intentions ont alourdi de chaînes étrangères des oppressions locales, qu'elles ont fortifiées! N'avez-vous pas le sentiment que nous sommes les acteurs involontaires d'une pièce où nous n'avons pas choisi de jouer, entraînés par une action que nous ne maîtrisons pas, et dans la parfaite méconnaissance de sa fin? »

Voilà le Journaliste provoqué. Le Scribe ne manquerait pas d'arguments pour arracher l'Étranger à la litanie de ses plaintes. Mais rien de ça. Tactique propre à son devoir de réserve, ou simple insuffisance, le Journaliste paraphrase les propos de l'Étranger: quoique son pays ait atteint un niveau de développement très voisin de celui du pays de l'Étranger, il sait lui aussi que ce développement a marginalisé des fractions de plus en plus importantes d'une population à sa dévotion, fascinée autant qu'appauvrie par l'accès à la consommation de biens à elle jusqu'alors interdits. Salauds de pauvres, quoi! Et il aligne des chiffres, et des statistiques, et des pourcents. Du bla-bla-bla! Que c'est banal de la part d'un leader d'opinion! Mais le Scribe saurait-il faire mieux?

Chapitre 2

Il s'autorise à glisser après coup un chapitre de son cru dans le déluge verbal qu'il a sténographié. Fidèlement? Les associations qu'il a éveillées en lui auraient pu gauchir la fidélité de son sténogramme. Parce que, à sa façon, il participe à la conversation qu'il rapporte, et il en retient ce qui l'intéresse. Soit des nouvelles d'ailleurs, sous l'éclairage qu'elles reçoivent d'un témoin et acteur avant d'être délayées par la plume prudente du Journaliste. Les affaires de son propre pays l'ennuient, il n'y voit que répétition de ce qu'il sait depuis toujours. Mais l'Étranger ne lui apprend rien qu'il ne sache déjà. Des faits d'une inexorable banalité, qu'il soumet à une analyse banale elle aussi. En revanche, quand l'Étranger en entrelace le développement avec le récit de sa vie, se dessine quelque chose qui figurerait un destin. Il pourrait être le sien, à lui son Scribe. C'est sans doute pourquoi, et vraiment à propos de bottes, alors qu'il peinait à noter un discours trop rapide, le souvenir d'une dissertation lycéenne lui est revenu en mémoire. Son professeur avait eu l'idée saugrenue d'attendre d'adolescents à peine pubères une réflexion sur les effets de la longueur du nez de Cléopâtre sur le sort de l'Empire romain. Il n'avait pas cédé à une première envie frondeuse d'évaluer les conséquences sur les rentrées d'un *peplum* hollywoodien des longueurs variables du nez d'Elisabeth Taylor. Plus prudemment, et comme le Journaliste en somme, il s'était rabattu sur le souvenir d'une fraîche leçon d'histoire pour paraphraser autour des destins croisés de Napoléon et de l'Europe avant de les renvoyer dos à dos de part et d'autre d'un grand point d'interrogation. Ça n'avait rien à voir avec le sujet, mais le point d'interrogation lui a valu une bonne note. Comme quoi, en ne prenant pas de risques, on gagne une bonne note et on évite l'exil. Le Journaliste partagerait sans doute cette conclusion.

Une question l'a troublé pendant qu'il en résumait les propos: quel désir pousse un homme à entrer dans l'arène politique et à y prendre des risques que le Journaliste, et lui bien sûr, ont

sagement ou lâchement évités? Ni l'Étranger ni son père ne semblent avoir été mus par l'ambition. Le choix de leur profession les engageait dans un monde de choses à construire, déconstruire, reconstruire; à y laisser leur trace en servant un développement censé rendre la terre plus douce à vivre pour ses habitants. Seulement, il y a eu ce Chemin. La majuscule lui convient ici. Le sort d'un autre chemin, le sacrifice ailleurs d'une haie d'aubépines ou de n'importe quel souvenir les aurait-il émus? Ou simplement donné à penser? S'il avait à refaire sa dissertation, le Scribe s'appuierait sur l'exemple du Chemin pour saisir l'articulation du sujet à l'Histoire dans sa volonté d'en infléchir le cours. Une confrontation avec des gagnants et des perdants, où l'Étranger et son père auraient appartenu à la vaste famille des perdants. Et il conclurait que, pour que de paisibles et honorables citoyens se soulèvent contre une société leur assurant une vie prospère, il faut qu'ils soient offensés dans leurs affects et agressés dans leurs intérêts. Ici, le massacre d'une haie d'aubépines fleurie de souvenirs. Cette haie arrachée, père et fils se seraient vus déracinés de leur histoire, coupés de leurs arrières, livrés avec leur passé mort au monstre froid qu'ils servaient. Après que l'exercice de la démocratie leur a laissé croire qu'ils allaient faire rendre gorge à ce monstre! Oh douce illusion des narcissismes blessés! Une telle dissertation lui aurait-elle valu une bonne note?

Chapitre 3

«Vous êtes venu chez nous au temps de votre jeunesse, m'avez-vous dit. Vous y êtes certainement retourné souvent depuis. Vous aurez vu s'effacer le décor de vos souvenirs d'étudiant. Je vous imagine cherchant ces troquets tenus par quelque compatriote à vous, là où vous aurez fait goûter à vos camarades les petits vins de vos provinces. Ils auront disparu sous le béton, l'acier et le verre. Vos vins s'alignent sur les rayons des grandes surfaces, seul leur prix a changé, et leurs étiquettes. Bien sûr, de semblables troquets existent toujours, mais ailleurs, plus loin, dans des quartiers prétendument mal habités. On vous aura déconseillé de vous y rendre. Si vous avez pris néanmoins ce risque, vous y aurez goûté d'infâmes boissons que leurs clients apprécient, à défaut d'autres. À propos, je ne connaissais pas ce petit vin de terroir que nous buvons, pas plus d'ailleurs que le terroir dont il provient.»

Ainsi, pendant que le Scribe tâcheronne sans avoir le temps de vider sa bière tiède, ses voisins sifflent une bonne bouteille ! Sur laquelle le Journaliste étale d'abondants commentaires œnologiques.

«Moi, je n'ai pas vu mon pays changer, et un beau jour, il l'a été. Toujours cet après-coup de la conscience, avec la culpabilité d'avoir été aussi aveugle que le moins éclairé de mes concitoyens. Trop tard je me suis demandé sur quoi se fondait sa religion de la croissance. Je n'ai rien trouvé d'autre, sous les mirages du profit, que le bon vieux mythe du progrès : un greffon sur le tronc commun de tous les millénarismes, l'éternelle espérance dans des jours meilleurs. Sauf que personne, pas plus les grands prêtres de cette nouvelle religion que le premier pékin venu, ne maîtrise les enchaînements d'un développement qui, une fois notre petit chemin local effacé du paysage, grignote, gangrène le pays entier avant de partir à la conquête du monde. Et dire que mon parti avait l'illusion d'en canaliser l'élan ! Et par des

voies démocratiques de surcroît ! Le développement a su faire feu de tout bois. Voyez plutôt : le nouveau chemin tracé entre les arbres de l'autre côté de la rivière, pour compenser d'une note idyllique l'autoroute victorieuse de notre verger, ce sont les industries touristiques qui en ont tiré profit ! Et la rivière ? Sans doute a-t-elle été protégée par nos soins. Mais moins pour répondre à nos exigences qu'aux besoins d'eau d'une ville de plus en plus assoiffée. Je pourrais multiplier les exemples. Comment nous serions-nous opposés à ce que des entreprises s'installent dans de hâtives constructions sans avenir quand nos villages ne vivaient plus que d'une agriculture condamnée par ses coûts ? La nature collinaire de notre région ne se prêtait pas à une exploitation intensive, les domaines y étaient trop morcelés. Leur lotisation en parcelles constructibles satisfaisait la demande d'une population en expansion que le développement, toujours lui, attirait des quatre coins de la planète. Des miséreux à exploiter par de moins misérables qu'eux. La dernière fois que je suis passé par mon village, j'ai eu de la peine à le retrouver au milieu d'une ceinture de quartiers anarchiques. Coquet, léché, classé. Transformé en zone piétonne d'une banlieue sans centre. Des boutiques de souvenirs à la place des épiceries. On vendait du souvenir jusque dans le vieux cinéma rebaptisé la Grange parce qu'on avait tapissé ses murs d'outils agricoles désuets. Il affichait un film catastrophe, comme si la catastrophe n'avait pas eu lieu ! Je me suis senti responsable de cette mutation, coupable de n'avoir pas su proposer à une demande naturelle de bonheur une offre plus séduisante que celle des biens innombrables promis à l'appétit insatiable de leur destruction. C'est pour satisfaire cet appétit que mon pays a mis le monde en coupe réglée. Les éditoriaux de vos journaux, timidement, commencent à s'en apercevoir. Mais ils réagissent à un ressentiment viscéral contre la toute-puissance de mon pays plus souvent qu'ils n'analysent la fascination qu'elle exerce sur eux. Au cours de ce dernier voyage avec mon père, devant le temple dont je vous ai parlé, je l'ai entendu dire comme s'il parlait à lui-même : « Eux aussi ils connaîtront notre besoin de détruire pour exister. »

Je lui ai demandé de répéter. Il l'a fait en souriant, et il a ajouté : « Et toi et moi nous sommes leurs destructeurs. » Il savait qu'à l'heure où nous partagions un tesson avec un berger anachronique notre pays s'était engagé à financer dans le sien un aéroport. Nos avions maintenant s'y posent. Ils y déversent nos touristes, nos hommes d'affaires, nos entreprises, notre savoir-faire pour exploiter à bon compte sa main-d'œuvre et fabriquer les produits que nous consommons chez nous. Il a été mis en orbite autour du nôtre, avec son tesson et les tessons de bien d'autres pays, sans recours à la force des armes. Celle de l'argent a suffi. Ici commencerait votre histoire aussi, à la traîne de la nôtre - la nôtre dévoyant chaque jour davantage les principes qui la fondaient pour mon père et pour moi. Dans un moment d'amertume, j'ai voulu montrer à mes camarades que nos demi-victoires nous conduisaient aussi sûrement à l'échec que nos défaites, que comme des individus surpris par une catastrophe nous avions paré au plus pressé, au sauvetage des quelques misérables objets auxquels notre existence avait fixé un sens. Une haie d'aubépines, par exemple. Notre façon à nous de nous leurrer en prenant l'ombre pour la proie. D'où nos erreurs de stratégie, elles disent l'impuissance de notre pensée. Qu'elles disent ici encore, sans me libérer de mes rancœurs. »

L'Étranger se tait, et semble boire beaucoup. Bavardage, oui, mais du Journaliste. Propos consolateurs. D'avoir été vaincu ne signifie pas qu'on a eu tort. Rien n'interdit de penser que demain les faits ne donneront pas raison à ceux qu'ils condamnent aujourd'hui. Et l'inévitable *il faut donner du temps au temps* ; de l'espérance bien entendu. Plus d'autres platitudes du même acabit. L'Étranger ne semble guère les entendre.

« Quand je parle d'erreurs de stratégie, je parle de l'aliénation qui nous les a fait commettre. La politique se fait déjà avec les mots, en démocratie plus qu'ailleurs. En jouant des connotations affectives que l'invocation au *Soleil et Nature* réveille, nous avons soulevé un premier sentiment de sympathie sans avoir à

recourir à une quelconque idéologie. Pensez donc : qui ne rêverait de chemins bucoliques, de haies où nichent les oiseaux, d'air pur, de rivières propres, d'énergies sans risques – de tous les biens gratuits que notre mère nature offre à la tétée universelle de ses enfants ? Nous, nous avons enchaîné à l'idylle le désastre, chargé ce même air de miasmes tueurs, ces mêmes eaux de poison et rendu tout un chacun consommateur coupable de polluer son besoin de bonheur. De chier dans son nid, quoi ! Tout ça faute d'avoir pesé à leur juste poids les connotations positives du mot *développement*. Nous n'avons pas su en désintriquer l'ambivalence, elle nous arrangeait nous aussi. Notre méfiance devant toute idéologie nous a empêchés d'en produire une définition autre que punitive là où nos adversaires, grâce à lui, promettaient à l'humanité un avenir débarrassé des angoisses millénaires du manque. Et nous, nous reprochions à cette humanité d'être devenue trop envahissante sur une terre trop étroite pour satisfaire ses fantasmes ! Comment s'étonner dans ces conditions que mes compatriotes aient usé de leur puissance pour se décharger sur les plus faibles du coût non négociable pour eux de leurs propres fantasmes ? Maintenant ils s'étonnent que les plus faibles les haïssent et lâchent sur eux leurs chiens enragés ! Nous sommes entrés dans une ère de guerre universelle, cher Monsieur. Sans frontières sur les cartes d'une Histoire périmée. Les frontières suivent désormais les contours fluctuants de la misère, et que les misérables ne s'avisent pas de sortir des leurs ! Mon pays n'a pas d'autre politique que celle-là, s'il en existe une autre. Ses accès de générosité, parce qu'il en a aussi, ne changent rien à l'affaire. L'ambivalence de cette générosité, elle m'a suivi dans ces contrées dites sous-développées, puis en développement, puis moins avancées, puis émergentes, en y apportant ce contre quoi je luttais chez moi. Comme si la source de nos malheurs domestiques se métamorphosait là-bas en source d'espoir ! Sauf que les pelleuses et les rouleaux compresseurs que j'utilisais pour construire avec mon béton armé de bons sentiments des hôpitaux, des écoles, des aéroports, ils étaient ceux qui avaient détruit ma haie d'aubépines ! Ils fonctionnaient à la même énergie, à l'argent.

Et sous tant d'ambivalence, toujours la même perverse rationalisation : qu'il y aurait un bon développement, celui qui sortirait les gens de leur misère. Ne valait-il pas mieux leur fournir les outils de leur bonheur plutôt que des armes ? Mais des armes, nous leur en fournissions aussi, pour protéger ces outils. Plus que les leurs, les nôtres ; notre argent avait fait d'eux nos débiteurs. J'ai vu ainsi ma bonne conscience s'embrumer de doute, de culpabilité et s'ouvrir à ce qu'elle refusait de connaître dans l'extension de notre puissance : qu'elle n'était pas vraiment la mienne. Que le sentiment de sécurité et de liberté qu'elle nous donnait ne découlait pas de son excellence, mais de l'argent avec lequel nous achetions ceux qui en auraient douté. Que cet argent corrompait à sa source le modèle de démocratie que nous pensions imposer avec lui. Je me suis senti être un de ces pompiers pyromanes courant en tous sens pour éteindre les incendies qu'il a allumés, et désolé de voir changer pour ses enfants les paysages chéris de son enfance. Après quoi il s'étonne que ses enfants ne le reconnaissent plus. »

Et puis silence. Le bruit d'un verre posé qu'une bouteille remplit. Les quelques clients restés là sont figés dans l'attente d'on ne sait quoi. La chaise du Journaliste grince. Le Scribe a envie de bouger. Il a noté une conversation pour se désennuyer, et maintenant elle l'ennuie. S'il se levait pour aller pisser ? Il aurait l'occasion de connaître le visage de l'Étranger. Mais « Pardonnez-moi d'avoir laissé libre cours à ma subjectivité. Un vieil Africain m'a dit un jour : "Quand tu parles, avant d'ouvrir la bouche, que ta langue sache quand, à qui, et pourquoi elle parle." Je crains d'avoir négligé ce conseil. »

Nouveau glouglou d'un verre qu'on remplit. Le précédent s'est vidé bien vite.

Chapitre 4

Brièvement un commentaire : le Scribe tient à se disculper d'avoir laissé parler son humeur. Il a nommé avec trop de hâte ennui un sien mouvement d'impatience, une sienne frustration. Il attend de l'Étranger autre chose que des lamentations sur ses errements passés. Curieux, en somme, d'attendre quelque chose d'un inconnu ! Mais l'Étranger l'est-il vraiment pour lui ? Il s'est greffé sur une autre attente, celle d'une histoire chargée de débarrasser le Scribe du souci de celle qui ne voulait pas commencer. Ce n'est pas que l'histoire de l'Étranger soit confortable, le Scribe n'éprouve nulle envie de l'y rejoindre. Par bonheur, dans l'Histoire, la grande, qu'elle traverse, il ne tient qu'un pâle rôle de figurant de l'espèce plumitive, dont la longueur du nez ne changera rien à la face du monde. Ce monde, comme l'Étranger, le Scribe a rêvé le changer lui aussi. C'était il y a longtemps, quand sa génération n'avait pas encore désappris à rêver, ni renoncé à tisser le linceul du vieux monde pour s'échiner à en raccommoder les contradictions. L'Étranger, lui, n'a pas fait que rêver. Il a mis la main à la pâte politique de ce monde, pour le faire ressembler à son rêve. Pour quel résultat, au bout du compte ? Celui de se trouver dos à dos avec un intellectuel – le Scribe s'accorde cette étiquette – dans une impuissance partagée à cerner la mort d'un rêve commun. Plutôt que de répondre à un « pourquoi cette impuissance », le récit de l'Étranger n'en a égrené que le banal « comment », et renvoyé au Scribe son image en miroir. Tous deux figés sur le seuil du temps en Janus bifrons immobilisé entre passé et futur, entre nostalgie et angoisse. Le Scribe aurait donc attendu qu'un inconnu, par son histoire, le dispense de se lire insignifiant dans l'Histoire ? En vivant par procuration une histoire qui, de n'être pas imaginaire, le rendrait par identification réel à ses yeux ? Sa réticence à en raconter une aurait pris alors son origine dans son refus de fuir dans l'imaginaire sa condition de scribe perpétuel des désirs et des pensées d'autrui. Il se trouve que c'est, hélas et quotidiennement, son gagne-pain...

Chapitre 5

Il semble que quelques gorgées de breuvage alcoolisé aient donné à l'Étranger la force de poursuivre. «Puisque vous ne m'arrêtez pas... Je vous accable de détails, mais l'Histoire se fait au quotidien par la sédimentation insignifiante de détails. D'où notre aveuglement devant elle. Mais chaque détail ajoute son inertie au précédent, il détermine la couleur du suivant. Un exemple terre-à-terre : parce que nous vivions à la campagne, mes parents avaient chacun une voiture. C'était dans l'ordre des choses dites nécessaires. Nous, les gosses, nous nous rendions à l'école sur des mobylettes, comme les autres – enfin, comme les autres de notre milieu. Les problèmes de circulation faisaient donc partie de l'ordinaire des conversations à table, et tout en mangeant nous éprouvions de la commisération pour les pauvres diables généralement de couleur que la télévision nous montrait cheminant pieds nus vers de misérables marchés – dont nous goûtions par ailleurs le charme des couleurs... Banale schizophrénie des nantis ! Et pour nous libérer de la culpabilité de jouir de tant de commodités, nous les revendiquions sans réelle conviction pour ceux qui en étaient privés. Nous étions piégés dans notre confortable différence. Elle tenait à quoi ? A notre argent, quand il a commencé à irriguer de plus en plus vite les veines de notre nation. Et puis, accepté partout avec reconnaissance, cet argent est devenu notre image. Mes concitoyens ont voulu y voir le fruit de leur travail. Enfin, du leur, et de quelques autres saignés par lui pour qu'ils ne prennent pas trop vite et comme nous du ventre. Je ne voudrais pas vous blesser en vous rappelant combien vous lui avez fait allégeance en le recevant quand nous sommes arrivés chez vous les poches pleines de notre papier gros de vos rêves et de nos fictions. Ce papier ne nous coûtait guère, nous vous en avons distribué autant que vous en demandiez pour vous rendre semblables à nous. Vous craignez désormais de n'être plus vous-mêmes. Mais comment le seriez-vous si dans vos veines court le sang de nos fictions ? Je me permets des raccourcis aussi abrupts parce que je lis une telle

inquiétude entre les lignes de vos éditoriaux. Dites-vous que ce qui vous aliène nous a aliénés avant vous. J'ignore jusqu'où mon père a eu conscience de ce glissement, si grande était sa foi dans les valeurs fondatrices de notre nation : elles ne pouvaient être mises en question pour lui, mais seulement trahies. À moi, cette conscience m'est venue quand deux événements l'ont précipitée. Je vous ai déjà parlé de l'un d'eux, pardonnez-moi si l'autre en répète les enseignements. »

L'Étranger se référerait-il à une conversation précédente ? Des coups de klaxon venus de la rue font perdre le fil au Scribe. Il croit entendre que l'Étranger évoque des travaux dans un pays du Tiers-Monde, mais dans lequel ? C'est vrai qu'il y a fait précédemment allusion. Il s'agirait d'un barrage très important, censé assurer l'irrigation de zones désertiques et fournir de l'énergie à une industrie balbutiante. Le concert de klaxons s'est tu.

« Mon pays, directement et par le biais d'organismes internationaux qu'il contrôle, fournissait les crédits sans exiger de trop fortes contreparties. Cela a mis ma conscience à l'aise. Il a suffi que le gouvernement de ce malheureux pays change d'orientation et prenne des positions jugées incompatibles avec nos intérêts pour que, du jour au lendemain, le robinet des crédits se tarisse. Les travaux étaient pourtant près de leur fin. Le barrage est resté inachevé, il l'est encore. Il est peu probable que les travaux reprendraient si un gouvernement plus souple d'échine faisait amende honorable. Ce pays est désormais inscrit sur une liste noire, avec quelques autres jugés peu sûrs pour nos capitaux, et surtout susceptibles de mordre la main qui les leur avancerait ! Et moi, dans cette affaire ? J'ai consacré plusieurs années de ma vie à construire une ruine contemporaine que personne ne visite. Mieux, que mon propre parti utilise dans sa propagande comme exemple de gaspillage, et même de désastre humanitaire puisque, pour construire ce barrage, il a fallu détruire des villages et livrer leur population à la misère des bidonvilles.

Cette expérience a radicalisé ma réflexion, et cette radicalisation a eu des conséquences politiques. J'étais encore député au Parlement national. Moins écouté pour mes mérites que parce que j'occupais le fauteuil de mon père. On voulait entendre sa voix, on m'a reproché de la trahir quand mes positions se sont durcies. Souvenez-vous de l'ARC, de cette association des riverains du Chemin, à l'origine de *Soleil et Nature*. Elle ne s'était pas dissoute même si elle avait perdu sa raison d'être, et sa réunion annuelle statutaire continuait à être couverte par les médias pour sa valeur symbolique. À ses membres fondateurs s'était ajoutée une foule de membres honoraires ou bienfaiteurs jaloux de lui conserver cette fonction symbolique, pourtant fort dévaluée aux yeux d'une opinion publique lassée par les évocations rituelles auxquelles le Chemin donnait immanquablement lieu. Les médias, en continuant à faire de la réunion de l'ARC un événement de la vie politique, l'assassinaient d'ailleurs chaque année davantage. Mais chaque année, comme cette réunion donnait à des savants et à des politiques l'occasion de discourir de l'état de santé de la planète, elle servait de baromètre à la sensibilité écologique de l'heure. J'avais décidé d'y faire le compte rendu de mon expérience, de susciter un débat contradictoire où les officiels et les plus exaltés de mon parti s'exprimeraient sur un objet assez lointain pour qu'ils n'en viennent pas aux mains. Me suis-je exprimé avec trop de véhémence? Les journalistes ont une fâcheuse tendance à réduire à quelques formules une argumentation nuancée. Ils m'ont donné du fondamentaliste. Les fondamentalistes présents les ont aidés de leurs applaudissements. Mon parti en a souffert, parce qu'à la même époque des groupuscules aux appellations variées passaient à l'action: plasticage d'un pylône à la sortie d'une centrale nucléaire, destruction d'engins travaillant à une autoroute contestée, mitraillage de la voiture d'un ministre honni, tout cela a été mis au compte d'individus situés dans la mouvance de *Soleil et Nature*. La présomption introduit le doute, le doute se contente de la présomption pour se conforter en certitude et fixer l'angoisse latente sur le premier bouc émissaire venu. Je me suis trouvé en être un. Pour avoir dit quoi? Des banalités.

Qu'en s'attaquant au coup par coup aux nuisances du développement, *Soleil et Nature* s'occupait de symptômes, il n'en dénonçait pas les causes. Qu'à se tromper de cibles, sa lassante prédication d'un autre monde possible favorisait l'éclosion de mouvements incontrôlables décidés à affronter directement les obstacles qui lui en interdisaient l'accès. J'ai pris l'exemple du barrage, de l'interruption des travaux alors que l'argent ne manquait pas : quelle volonté politique avait-elle fermé le robinet des crédits ? après quelle décision démocratiquement prise ? le tarissement des capitaux n'aurait-il pas été décidé que par le seul capital ? « Par le capital ! » a crié une voix. J'ai poursuivi : « Dans la mesure où il y a eu volonté démocratique d'apporter le développement là où il fait cruellement défaut, n'est-il pas légitime de demander au capital de justifier son choix politique ? » Je n'étais pas arrivé au terme de cette proposition qu'une partie de la salle a crépité d'applaudissements, tandis qu'une autre, majoritaire, s'est figée dans le silence. Les caméras ont fixé l'instant de ces réactions contrastées. Elles se sont arrêtées sur les visages les plus connus, fermés, critiques ou enthousiastes. On a parlé d'une énième crise au sein de *Soleil et Nature*, on a regretté l'affaiblissement d'une formation pourtant si nécessaire au bon fonctionnement d'une démocratie pluraliste, etc. Que de fleurs, que de couronnes n'ont-elles pas été jetées sur une opposition qualifiée soudain de constructive, mais devenue, hélas, victime de ses contradictions ! D'où l'occasion de rappeler la mémoire sans tache d'un père et de s'interroger sur la douteuse évolution de son fils. Je me suis senti victime d'un complot. J'ai cru faire de l'humour en disant à un ami psychiatre que ma foi dans nos institutions m'avait servi trop longtemps d'analgésique contre l'inquiétude de leur croissante inadéquation aux faits. Il m'a répondu gravement et sans humour que notre foi commune était en train de nous faire glisser de la schizophrénie vers la paranoïa, et que les paranoïaques finissent toujours par avoir raison. Comme Cassandre. Et les faits lui ont donné raison. Un jour j'ai vu débarquer chez moi deux messieurs très polis. Ils se sont présentés comme des inspecteurs de police. Ils se permettaient de poser à Monsieur le député quelques questions pour les besoins

d'une affaire, dans laquelle ils étaient sûrs que Monsieur le député n'était pas impliqué, mais encore fallait-il qu'ils en eussent la confirmation. Et sans attendre ils m'ont informé que le matin même le fils d'un potentat des médias, de la pub et du commerce de luxe, un gosse de onze ans, venait d'être enlevé en pleine classe. Les ravisseurs cagoulés avaient semé la panique dans l'école, tiré en tous sens, lancé des grenades lacrymogènes avant de prendre la fuite. À un kilomètre de là on avait trouvé la camionnette de livraison utilisée pour leur forfait, et son chauffeur terrorisé ligoté et bâillonné. Et une lettre exigeant non une rançon, mais la lecture, à l'heure des nouvelles, sur toutes les chaînes dudit potentat comme sur les chaînes publiques d'une longue déclaration emphatiquement révolutionnaire. Sinon l'enfant serait rendu mort à ses parents. La déclaration était signée du nom d'un groupuscule inconnu, Amis Refusons le Capitalisme, soit ARC ! Elle contenait deux phrases que j'avais prononcées devant l'assemblée générale de notre ARC. J'ai protesté de ma bonne foi, les inspecteurs m'ont cru, ou feint de me croire. La déclaration a été lue, elle a paru dans tous les journaux, l'enfant a été rendu sain et sauf à ses parents. On n'a rien pu tirer de son témoignage. Après un premier moment de peur, il s'était bien amusé. Ses ravisseurs en cagoules lui en avaient donné une, avec eux il avait joué au gendarme et au voleur, il avait attrapé le voleur. Puis une dame très gentille lui avait préparé son gâteau préféré et lui avait raconté une jolie histoire. Après quoi il avait beaucoup dormi, et c'est très endormi qu'on l'avait retrouvé près de chez lui. Alors les commentaires se sont déchaînés avec plus ou moins de délicatesse. Ils ont opéré des rapprochements entre cet ARC terroriste et notre innocente association. Le groupuscule est resté insaisissable, il ne s'est plus manifesté. Mes amis ont pensé qu'il s'agissait d'un coup monté pour me détruire, peut-être d'un coup de la police. Comment ces soi-disant terroristes auraient-ils eu connaissance du gâteau préféré de l'enfant ? Comment expliquer qu'on l'avait retrouvé tout près de chez lui, alors que ça grouillait de flics autour de sa maison ? Moi, j'étais politiquement brûlé. Sous prétexte d'une conjoncture défaillante, des travaux confiés à mon

bureau ont été reportés à des jours meilleurs. J'ai dû licencier des collaborateurs, des amis. Bientôt je me suis retrouvé seul, contraint à engager temporairement des aides quand de petits travaux m'étaient proposés par des collectivités publiques encore sympathisantes. Un vrai cauchemar à répétition ! Je me suis trouvé, retrouvé plutôt, dans la situation de devoir mettre la clé sous le paillason, comme si j'étais automatiquement au bout de la chaîne de tous les attentats ! Enfin, des attentats, parlons-en ! Les méfaits du banditisme le plus ordinaire commençaient toujours par être attribués à des terroristes. Les malfrats les plus récidivistes ont su vite récupérer l'étiquette pour habiller rackets et enlèvements d'une noble cause. C'est à cette époque que j'ai eu l'impression d'être suivi quand j'avais un rendez-vous avec l'un ou l'autre des dissidents de *Soleil et Nature*. J'ai fini par repérer des silhouettes, des dos toujours présents dans les bistrots où je les rencontrais. Pour m'en donner la preuve, j'ai donné un jour rendez-vous dans un café à un ami au-dessus de tout soupçon, un ultra-moderé du parti. Il avait peine à croire à l'extension rampante des pouvoirs de la police. Pour l'en convaincre, je lui ai dit au téléphone que nous serions rejoints par deux des nôtres fortement soupçonnés d'appartenir à un groupuscule extrémiste. Bien entendu, personne ne devait entendre parler de la rencontre. À l'heure dite, dans le café à peu près désert, deux dos connus étaient déjà installés. Avec mon ami nous avons échangé à voix haute des souvenirs du temps de nos études, nous nous sommes promis de les réchauffer avec d'autres camarades, d'organiser un dîner d'anniversaire ; avec les épouses, avons-nous précisé. Après quoi j'ai préparé une intervention parlementaire, j'ai exigé la création d'une commission de contrôle des écoutes téléphoniques. Le Parlement ne m'a pas suivi, mais le message a été compris. Les silhouettes ont disparu. J'imagine que des moyens plus subtils ont été mis en œuvre. J'ai renoncé à toute précaution, j'ai rencontré de prétendus suspects en pleine lumière. De toute façon, j'étais devenu un des leurs. Mais ce que j'ai le plus mal vécu, c'est la veulerie de mes concitoyens absorbant sans réflexion critique l'information qu'on leur servait. Qu'un enfant de milliardaire ait

été enlevé, et tous les enfants étaient menacés. Que le siège d'une association patronale soit plastiqué, et chacun voyait s'effondrer sa maison. Qu'une voiture de police soit incendiée, et tous tremblaient pour leur véhicule. Donc personne n'a protesté quand la multiplication de polices de plus en plus armées a multiplié les bavures, quand les gardes à vue se sont prolongées, quand toute personne arrêtée devenait le terroriste qu'on recherchait. Mon pays traversait alors une période de transition technologique marquée par l'augmentation du chômage. Des couches de plus en plus larges de la population se voyaient glisser vers la pauvreté, il fallait leur offrir des coupables. Le terroriste donnait un visage à leur sentiment d'insécurité. Et le terroriste, c'est l'autre, celui qui vient d'ailleurs et habite ces banlieues troubles poussées trop vite pour que s'y développe une socialisation vivable. Mon propre village s'était entouré de pareils nids de ressentiment, où je comptais beaucoup de mes électeurs. Je me devais donc de faire entendre leur voix. Mais que pouvait signifier pour eux mon Chemin mythique, eux qui n'avaient d'autre idylle que la violence qu'on leur faisait, et grâce à laquelle ils avaient le sentiment d'exister dans la peur qu'ils répandaient ?

C'est dans ce contexte dépressif qu'un jour des confrères amicaux se sont approchés de moi avec une proposition pour moi ahurissante. Ils connaissaient mes difficultés. Dans des temps meilleurs, quand mon bureau ne pouvait mener à terme des contrats que j'avais signés, je leur avais offert du travail et ils me payaient aimablement de retour. Il s'agissait de construire dans un vallon jusque-là préservé une cité haut de gamme. Une société financière avait acquis ce vallon, le droit d'y construire, il fallait la relier à l'autoroute qui avait remplacé le Chemin. Mes confrères attachaient beaucoup de prix à ma participation. Mes compétences acquises dans mes grands travaux, ceux que j'avais menés dans le Tiers-Monde justement, leur seraient précieuses, me disaient-ils, pour résoudre les problèmes d'infrastructures posés par l'adduction et l'épuration des eaux qu'on tirerait de ma rivière ! Une chance, quoi ! Sauf que...

Chapitre 6

Et puis un long silence. Vraiment long. Le serveur emporte une bouteille vide, il en apporte une pleine ; plus petite, semble-t-il, et par bonheur, sinon le sténogramme pourrait en souffrir ! Le Scribe aimerait tout de même entendre l'Étranger approfondir son sujet politique sans y projeter trop les ombres de sa subjectivité blessée. Le Journaliste probablement aussi. Il brise le silence. Volublement. Oui, il se souvient de cette époque troublée. Il tenait alors la rubrique de politique étrangère dans son journal, et il se demandait souvent quels intérêts, sinon ceux d'un journalisme de caniveau, amenaient ses confrères de là-bas à entretenir la peur des attentats. Il n'était pas raisonnable d'attribuer avant toute enquête chaque accident d'avion, chaque incendie à des manœuvres terroristes, alors que la statistique des accidents et des incendies ne marquait pas une progression significative par rapport aux années précédentes. Il l'avait écrit, et pensé qu'il n'aurait peut-être pas pu l'écrire dans le pays de l'Étranger. Un confrère et ami, pour l'avoir fait, s'y était vu momentanément écarté des débats télévisés qu'il animait jusque-là. Pour ne pas lui nuire, et sans se référer à son exemple, il s'était interrogé dans un éditorial sur les limites imposées à la liberté d'expression quand les médias tombent entre les mains de ceux qui ont intérêt à ce qu'ils se taisent. Il avait avancé des noms, et conclu que, au pays de la liberté de la presse, sa lente mise au pas risquait de saper les fondements de la démocratie. Mais les citoyens finissent toujours par sentir qu'on leur cache quelque chose. Que beaucoup s'accommodent de ce silence complice, c'est humain, chacun a assez à faire avec ses propres problèmes pour ne pas se charger de ceux des autres. Les élus sont là pour s'en occuper ! Mais jusqu'où cette majorité dite silencieuse supportera-t-elle de couvrir de silence sa peur d'un avenir décidé par d'autres qu'elle ? Sous son aveuglement volontaire, comment s'opérera dans l'ombre du temps, avec l'évolution des rapports sociaux, l'évolution des mentalités ? Le propos de l'Étranger se déploie dans cette ombre – elle a gagné, oui, son propre pays

à lui Journaliste. Alors comment la dissiper sans prendre à rebrousse-poil une opinion encore gavée, ici, des mythes dont le pays de l'Étranger l'a inondée? Etc. Que de contorsions! Elles auront laissé au Scribe le temps de reprendre son souffle, et d'étancher sa soif.

Chapitre 7

« Cette cité modèle... Je comprends que vous attendiez de moi des conclusions, mais je préfère les exemples concrets aux discours idéologiques. Mon père m'avait initié à la cueillette des champignons dans ce vallon. Maintenant il s'agissait d'y construire, autour d'un golf et de son club avec restaurant chic, courts de tennis et piscine, un inévitable centre commercial, des villas et des résidences. Un ensemble nommé bucoliquement *Le Vallon*, mais entouré de grilles discrètes pour le protéger des malandrins. Et si des malandrins avaient tenté de s'y glisser ? Ils auraient eu affaire à une police privée, payée par les habitants groupés en association – une association constituée par les promoteurs, et par les premiers habitants sélectionnés par une contribution d'entrée fort dissuasive pour le commun des mortels. Elle faisait de chacun d'eux les actionnaires d'une société gérant la zone résidentielle, votant son budget, veillant à son entretien, etc. Que cette machinerie ait pu être montée sans résistance m'indigne aujourd'hui encore. Avec elle, les autorités communales admettaient une sorte d'exterritorialisation de leur territoire. Elles n'y ont vu que des économies à faire. Pas de dispendieuses infrastructures à mettre en place et à entretenir, pas de soucis pour la sécurité de gros contribuables, à taxer modérément en contrepartie. J'oubliais : elles étaient même soulagées du coût d'une école maternelle et primaire, privée elle aussi. Elles n'ont posé qu'une condition : que la bretelle, privée encore, reliant ce charmant ghetto à l'autoroute fût accessible à tous. Jusqu'à son entrée. Puisqu'au-delà, je viens de vous le dire, le visiteur devait montrer patte blanche à des cerbères discrètement armés, prêts à l'accompagner là où il était attendu. De toute façon, un dense réseau de caméras ne l'aurait pas perdu de vue, avant que les caméras des villas et des résidences ne prennent ses déplacements en charge.

Vous pensez bien que pour moi un tel projet était moralement inacceptable. J'ai convoqué mes collaborateurs au chômage.

Je leur ai exposé mes résistances, ils les partageaient. La discussion a été longue, très longue. Confuse. Dominée par l'ambivalence. En effet, l'opération était politiquement immorale. En effet, en y trempant, notre collaboration mettait en place cette démocratie à deux vitesses que nous condamnions tous. Mais la moralité de mes chantiers dans le Tiers-Monde avait-elle été sans tache, quand on savait les détournements de fonds auxquels ils avaient donné lieu ? Aucun projet d'une semblable importance n'allait nous être proposé dans la conjoncture défavorable que nous traversons. Et puis le chômage avait acculé à la gêne celui-ci, qui n'arrivait plus à payer les traites de sa maison. Malgré les bourses reçues, les études de ses enfants étranglaient celui-là. La perspective d'un chômage de longue durée alliée à la crainte d'un déclassement professionnel amenait quelques-uns à survivre grâce aux antidépresseurs. Mes collaborateurs étaient des amis, avais-je le droit de les sacrifier à mes principes ? Il m'appartenait de prendre la décision. Je vois encore leurs yeux fixés sur moi, et c'est en larmes que j'ai dit : « On y va ». Sans joie, ils ont été soulagés. Je me suis réservé d'expliquer publiquement mon choix. Comme si l'épée tenue sur ma tête par les commanditaires du projet n'allait pas me condamner au silence !

J'ai eu donc quotidiennement affaire à des gens que par ailleurs j'accusais de détruire le tissu social de la nation et de détourner à leur profit la richesse produite par tous. Ils ne se sont pas offert le plaisir de relever mes contradictions. Ils ont laissé ce soin à mes amis politiques, pressés de me déloger de mon fauteuil de député. J'ai commencé moi aussi à recourir aux antidépresseurs quand l'alcool n'a plus suffi. Combien ai-je remâché mon ressentiment ! Que de fumeuses contre-attaques n'ai-je pas fantasmées contre tout le monde ! J'étais piégé par les uns et par les autres, et compromis pour tous. Si je m'étends sur ce moment de ma vie, c'est que j'y vois le reflet d'une société écartelée entre ses aspirations, forcément généreuses, et les jouissances terre-à-terre d'une consommation élevée au rang de devoir national. Et puis, comme pour me consoler de mes trahi-

sons, ajoutez-y une pincée de satisfaction narcissique. D'autres ghettos du même type s'édifiaient à la périphérie des villes du pays, mais l'architecture en était généralement médiocre. Pour le nôtre, on avait fait appel à des architectes de réputation internationale, on leur avait laissé carte blanche, avec une seule restriction : celle d'associer à leur réflexion des artistes évidemment réputés aussi pour la conception et l'aménagement des bâtiments à usage collectif. Le club, le centre commercial, l'école ont ainsi pris l'allure de temples de la création contemporaine. L'impératif éthique avait beau gronder en moi, il s'évaporait devant le plaisir de travailler avec les créateurs de formes qui m'enchantèrent. Ça a été une période de tensions terribles pour moi. Tout ce qui donnait sens à ma vie a été remis en question. Rien que de me la rappeler, mon cœur se met à battre plus fort, je retrouve la violence de mes contradictions d'alors, quand un rien me faisait exploser. Mes proches en ont souffert, même s'ils n'ignoraient pas que ma fureur était déjà tournée contre moi quand elle s'épanchait sur les objets de sa détestation. Sur ce ghetto de luxe, sur la croissance des inégalités occultée par les médias jouant du sentiment d'insécurité de pauvres diables qui n'avaient rien à perdre et s'y cramponnaient avec d'autant plus de peur ! Et sur ces journaux s'indignant en première page des retombées sociales des restructurations d'entreprises, alors qu'ils en justifiaient l'implacable nécessité dans des pages intérieures trop techniques pour être lues ! Je ne m'en prends pas à vous, cher Monsieur, mais à cette impudente schizophrénie dans le traitement de l'émotion, à cette façon d'esquiver la relation pourtant évidente entre la précarité croissante de l'emploi et les décisions dites rationnelles qui la provoquaient. Mais voilà, dans cet océan d'hypocrisie, quelle crédibilité attacher aux dénonciations d'un homme soumis aux compromissions qu'il dénonçait ? J'étais pris au piège de ma propre histoire. D'où, pour m'en sortir, la tentation d'un bon petit passage à l'acte à forte valeur symbolique pour me laver de ces compromissions. La mémoire de mon père m'a retenu d'y céder. C'eût été trahir sa foi dans la démocratie, faire payer le prix de cette trahison à

mes enfants dans le seul espoir que l'Histoire me donnerait un jour raison. Ce qui m'a été interdit m'est pourtant resté pensable. Je ne vous demande pas de me suivre, mais dans le *no man's land* de plus en plus large entre le discours et la pratique de la démocratie, le geste désespéré des poseurs de bombes, par sa pure négation, ne serait-il pas le dernier à faire sens ? Je partageais l'essentiel de leur analyse politique, même si je la pondérais par une question ; et cette question, je n'ose y répondre sans tomber dans d'innombrables hésitations aujourd'hui encore : doit-on imputer à la démocratie en soi ses dérives, ou attribuer celles-ci à ses seuls dysfonctionnements ? Mes poseurs de bombes m'auraient répondu qu'il s'agissait d'un leurre, que les dysfonctionnements révélaient. Réponse insuffisante pour moi, elle jetait le bébé avec l'eau du bain. Et surtout, elle restait trop angoissante pour une opinion qui la refoulerait aussitôt dans l'abstention. Tout cela m'a obsédé pendant que je construisais mon ghetto. J'ai noté mes réflexions. J'en ai tiré un exposé à l'intention des jeunes du parti, plus sensibles aux positions extrêmes. Je n'ai réussi qu'à exaspérer le malaise de tous en suggérant que notre programme méritait d'être dépoussiéré de ses formules incantatoires, que celles-ci ne faisaient plus rêver personne. En clair, j'appelais ces jeunes à soumettre le parti à une autocritique, à l'interroger sur sa raison d'être. Je n'ignorais pas que cette raison d'être était souvent celle de ses notables, et qu'en incluant par exemple dans nos échecs les mesures cosmétiques qu'on nous avait accordées, je minais le fonds de commerce de leur succès local. Que d'ennemis ne me suis-je pas faits en assénant que ces mesures n'avaient servi qu'à amortir le choc des transformations auxquelles nous nous opposons ! Combien de mes amis m'en ont-ils voulu de ramener notre utopie à sa désespérante étymologie ! D'être non-topique, de nulle part ! Et puis encore : à ceux que nous cherchions à impressionner avec nos savants calculs des coûts environnementaux et sociaux du développement, avions-nous jamais osé présenter l'addition de cette utopie, pour qu'ils apprennent qu'ils ne la régleront pas seulement en espèces sonnantes et trébuchantes, mais bien plus par le sacrifice d'un droit

à la consommation confondu avec leur aspiration au bonheur? Et que de toute façon ce droit, passé à la moulinette du marché, avait déjà corrompu sans les prévenir leurs autres droits démocratiques, ne leur en laissant que la musique? C'est autour de ce dernier thème que s'acharne désormais ma réflexion. Dans l'amertume de la solitude, si vous ne me donniez pas aujourd'hui l'occasion d'en parler, et d'être entendu par vous j'espère.»

À nouveau, le silence. Le Scribe n'entend pas souffler le Journaliste. Pas un mot, pas un encouragement à poursuivre. Se prendrait-il pour un psychanalyste?

« Ah ! J'ai oublié de vous dire qu'on m'avait proposé à un prix de faveur un appartement dans ce ghetto, comme aux autres architectes et artistes qui y avaient travaillé. Quelques-uns ont accepté. Le mariage de soi-disant élites de l'argent et de la « création » permettait de vendre plus cher le mètre carré... Ma famille était séduite. Je n'ai pas pu pousser aussi loin la trahison, et nous sommes restés dans le quartier confortable que nous habitions. À ceci près que lui aussi a commencé à changer, que l'une après l'autre les maisons s'y sont transformées en bunkers, que certaines nuits les voitures y ont été incendiées. Vous connaissez le discours monotone sur l'insécurité, il commence à faire et à défaire les majorités chez vous. Je sais que vous, vous vous refusez à désigner les responsables – ces coupables de la dégradation d'un pacte social mythique que sont ces jeunes en panne d'éducation, ces marginaux forcément drogués ou homosexuels, ces étrangers surtout ; et les pauvres en général désignés à la vindicte populaire par plus d'un de vos confrères. Dans mon pays, parce qu'on ne pouvait soupçonner une démocratie sans défaut de produire de tels errements, on en a cherché les responsables dans des pays étrangers que personne n'aurait su situer sur une carte de géographie. L'un d'eux a été accusé, souvenez-vous-en parce que j'aurai à vous en parler, du dynamitage du monument des Pères Fondateurs de la nation. Le parlement discutait justement d'une augmentation considérable du budget de la défense.

Je la combattais. Je nous jugeais surarmés. L'attentat a balayé mes arguments, le lobby militaro-industriel en est sorti renforcé. Je lisais régulièrement votre presse à cette époque. J'ai été fort triste d'y voir reproduites sans analyse critique les positions de mon gouvernement. Comme vous le savez, l'auteur de l'attentat a été immédiatement connu, il avait été mis en pièces par l'explosion. Sans la moindre preuve de quelque relation que ce soit entre lui et un pays prétendument commanditaire de l'attentat, on l'a bombardé. L'opinion publique ne s'est même pas émue quand l'enquête a abandonné la piste d'un attentat international pour suivre celle d'un groupuscule national. Qui ne m'était pas inconnu : il avait flirté avec *Soleil et Nature*. On a commencé par le situer à son extrême gauche, avant de l'attribuer à une extrême droite rêvant d'un soleil et d'une nature bien de chez nous. Les explosifs avaient transité par les mains d'officiers au patriotisme insoupçonnable, qui auraient donc été cyniquement abusés, et l'enquête s'est enlisée. Pour l'anecdote je vous rappelle la suite. Une souscription nationale a permis l'érection d'un monument tout neuf, réplique exacte de l'ancien. Sauf que le marbre d'origine est devenu bronze, et bronze revêtu d'or. Ça n'est pas innocent ! Et comme il restait de l'argent, ce monument un peu trop ringard a été complété par un autre, mais en retrait, d'une esthétique résolument contemporaine. L'inscription qui l'accompagne nous apprend qu'il manifeste la foi inébranlable de notre peuple dans sa Constitution. Quant au pauvre État puni sans raison, l'exemple de notre fermeté aura fait comprendre à tous qu'un traitement semblable attendait ceux à qui viendraient la fantaisie de s'opposer à nos intérêts. Sans compter que pour faire taire d'éventuelles récriminations, nous lui avons infligé en plus un embargo, dont il ne se relèvera pas de sitôt.

Suis-je trop long ? Je vous épargnerai d'autres exemples. Mais dites-moi si ces rodomontades militaires, si l'extension sans frein des dépenses pour la sécurité, si la suspicion frappant tout pays étranger et naturellement chaque citoyen manifestant

quelque indépendance d'esprit ne dessinent pas à la dictature un visage nouveau? À ceci près qu'y manque la figure d'un despote. On y trouverait plutôt celle du peuple lui-même qui, par la médiation d'un chef anonyme et révocable, jouirait du pouvoir exorbitant que lui offrirait sa puissance. C'est pourquoi j'interroge, au-delà des faits, le système qui les a produits – n'aurait pas dû les produire : la démocratie. Avec malheur. Que j'interroge sa balbutiante histoire quand à Athènes déjà elle débouchait sur la tyrannie. Que ma foi s'obscurcit de doutes quand en son nom et sous son nom s'étalent les formes de sa perversion. Je ne voudrais pas que vous rameniez mes doutes à quelque excusable réaction chez un homme victime d'un complot politique. Vous êtes un faiseur d'opinion, mais ne vous sentez pas impliqué dans mon procès d'un système, il est aussi le vôtre. »

Car le Journaliste s'agite beaucoup sur sa chaise. Elle grince sous son poids, que trop de banquets ont rendu considérable. Va-t-il reprendre la balle que l'Étranger lui a lancée? Ou précipiter sa fuite vers le match auquel il est tenu d'assister? Il se racle la gorge. Il reconnaît qu'à l'époque de l'attentat, les informations reçues avaient donné lieu à des commentaires sans doute peu critiques. La destruction d'un symbole de la liberté dans un pays ami avait entraîné un mouvement d'identification du genre : et si chez nous on avait détruit, mettons, la tombe du soldat inconnu? Garder la tête froide dans ces conditions aurait passé pour du cynisme. Ce qui ne justifiait pas évidemment une certaine façon de surfer sur les réactions émotives de la population, mais comment ne pas se couper d'elle en les ignorant? Que l'Étranger à son tour se souvienne : certaines voix, rares bien sûr, s'étaient élevées dans son propre pays contre une hystérie soigneusement entretenue par son gouvernement. Avec beaucoup d'hésitation, lui, il leur avait consacré un éditorial. Il y avait parlé des limites inquiétantes qu'une certaine conception des intérêts supérieurs de l'État assigne à la liberté de la presse, en particulier des dangers que fait peser sur elle l'usage

abusif de la notion de secret défense. Son argumentation avait été reprise dans d'autres journaux, et jusque dans le pays de l'Étranger. Mais, bien sûr, c'était peu de chose, ces quelques réflexions. Des graines semées dans le vent, qu'aucun terreau n'était prêt à recevoir...

Sans doute, sans doute... Conclusion temporisatrice. Elle rend la parole à l'Étranger. Il semble avoir mis à profit le temps de parole du Journaliste pour vider, remplir, et vider peut-être encore son verre.

Chapitre 8

« Vous ne me découragez pas de poursuivre ? Je vous sais pressé. Je m'égare vite dans mes souvenirs, mes malheurs personnels me détournent de mon procès du « système » - c'est ainsi que mes fondamentalistes nommaient la démocratie. Je m'étais promis d'éviter l'écueil des récriminations, j'y suis tombé en plein. Si vous me laissez encore quelques minutes, j'espère retrouver le fil de ma démonstration. »

Le Journaliste proteste. Contrairement à ce que pense l'Étranger, ses malheurs personnels retiendront plus l'intérêt des gens qu'une dissertation sur la démocratie et sur ses vicissitudes dans l'Histoire – une Histoire sur laquelle ils n'ont pas le sentiment d'avoir prise. En revanche, le récit de ses malheurs leur permet une identification que glacerait, à n'en point douter, une approche trop théorique de leurs causes. Que l'Étranger parle donc librement, et « si je devrai bientôt vous quitter, que cela ne signifie pas que nous ne nous reverrons pas un autre jour ».

Oui, mais ça ne fait pas l'affaire du Scribe ! L'Étranger remercie abondamment le Journaliste pour sa disponibilité. Il réitère son intention de l'entretenir de faits incontestables, aisément contrôlables, décantés des interprétations et des mythes dont l'information officielle ne cesse de les obscurcir. Il revient à l'affaire du barrage. Elle est pour lui emblématique. Elle lui a valu tant de railleries de la part de ses camarades des groupuscules ! Parce qu'il les considère comme des camarades, malgré leurs excès. Sa naïveté à lui, pour eux, quand il pensait que le capital avait tant soit peu partagé ses intentions généreuses ! Sinon par bonté d'âme, du moins par souci de son image et de ses intérêts à long terme ! Il les entend encore : « C'est parce que la servilité à long terme de ton malheureux pays ne lui garantissait plus des profits immédiats et durables qu'il a coupé le robinet des finances ! » Et ça lui faisait mal quand ils concluaient : « Ta démocratie, elle est pourrie. Tu as compris là-bas seulement

qu'elle jouait le capital contre les peuples. Mais elle ne fait rien d'autre chez nous, elle a creusé si démesurément le fossé entre les riches et les pauvres qu'il lui faut maintenant protéger les riches des pauvres en agitant devant tous l'épouvantail de l'insécurité ! » Sauf que l'insécurité n'est pas la même pour chacun ! L'Étranger ne demande pas au Journaliste de partager un diagnostic aussi sévère ! Ni que, malgré sa part de vérité, il faille recourir au traitement proposé par ses camarades fondamentalistes ! Lui, l'Étranger, n'était pas prêt à renverser l'ordre social avec eux. On ne retourne pas un système comme on retourne une veste sans retrouver les mêmes erreurs de coupe. Évidemment, il n'avait pas été entendu par eux, pour qui l'auteur de l'attentat avait pris la stature d'un martyr. « Un martyr suscite des vocations. Les attentats se sont multipliés. On a assisté à une vague d'enlèvements de directeurs d'entreprises. Ils se sont parfois mal terminés. Une bombe a explosé jusque dans mon ghetto. Ceux qui l'y avaient amenée n'avaient pu le faire sans complicité à l'intérieur, dans le cercle restreint de ses privilégiés. Pour moi, cet attentat a signifié beaucoup plus qu'un autre, et pas seulement parce qu'il avait endommagé un bâtiment que je considérais comme un chef-d'œuvre de l'architecture contemporaine. Il signifiait qu'il n'y avait plus d'espace protégé possible dans notre société, qu'elle était gangrenée jusque sous son maquillage esthétique. Imaginez-vous qu'un jour une mini-bombe a explosé dans le tronc des pauvres d'une église, où on célébrait le mariage d'un capitaine d'industrie avec la fille d'un ministre influent ! Il n'y a pas eu de victimes, mais je vous laisse apprécier la charge symbolique du geste ! En fait, dans cette période troublée, tout le monde s'est senti abandonné par l'État, chacun l'a rendu responsable de la rupture d'un contrat social, imaginaire ou non, dont il aurait dû être le gardien. C'est vrai aussi qu'il cédait peu à peu ses prérogatives régaliennes, et ceci jusque dans les domaines sensibles de l'école et de la santé, là où son action politique exerce ses effets les plus immédiatement perceptibles. Imaginez le choc pour moi quand mon propre fils m'a annoncé qu'il avait inscrit le sien dans une école privée ! J'ai dû

écouter sans broncher ses arguments, sa façon de m'expliquer que la démocratie pratique commence avec le contrôle immédiat des parents sur une école qu'ils financent de leurs deniers; avec droit de regard sur les programmes et sur la façon dont les enseignants les respectent. Il lui était indifférent de transformer ainsi les enseignants en larbins de la classe sociale à laquelle il appartenait. Et moi je l'écoutais avec les oreilles de mon père, pour qui l'école publique était le creuset obligé de la démocratie! Comment accepter que l'État se félicite d'être soulagé d'une part croissante du coût de la formation, qu'il s'accommode sans remords d'une formation à deux vitesses et de l'inévitable déclassement de son école dans l'esprit de ceux qui n'avaient pas le choix d'une autre? Alors, comment veut-on que, aussi infondé qu'il soit, un tel jugement n'éloigne pas une majorité de citoyens d'un État perçu comme un prédateur surtout occupé à vider leurs poches de contribuables, et ceci à des fins qu'ils comprennent de moins en moins? Parce que la complexité des problèmes soulevés par le développement aurait fait d'eux et de nous tous des ilotes aux yeux de technocrates censés, eux, maîtriser les objets de notre commune ignorance? Et mon parti, me direz-vous? Oui, mon parti! Pourquoi aurait-il échappé au «Tous pourris» adressé indistinctement à tous par ces mêmes ilotes? Quelle que soit l'obscur conscience productrice d'un jugement aussi sommaire, il est à prendre au sérieux. Je crois en avoir compris les raisons. Mais vous regardez votre montre...»

Le Scribe perçoit en effet de l'agitation derrière lui, le tapotement d'une main sur une table. Le Journaliste proteste mollement. Oui, tout l'intéresse dans le propos de l'Étranger, il le répète. Il imagine ce qu'il pourrait en tirer pour ses lecteurs qui, même si on leur reconnaît un niveau culturel supérieur à la moyenne, restent néanmoins et comme il l'a dit plus réceptifs à l'authenticité d'une expérience personnelle qu'aux généralités de l'analyse politique. Mais voilà, il y a la réalité plus immédiate d'un rendez-vous auquel il ne saurait se soustraire, et il est déjà en retard. Que l'Étranger lui pardonne de devoir lui fausser

compagnie un peu abruptement. Ne pourraient-ils se retrouver le surlendemain au même endroit et à la même heure? L'Étranger ne sait comment remercier le Journaliste. Là-dessus arrive le serveur, le Journaliste règle l'addition, ce qui lui vaut une nouvelle vague de remerciements. Maintenant, l'Étranger reste seul. Y a-t-il quelque chose à tirer du récit inabouti que le Scribe vient de consigner?

Chapitre 9

Le Scribe s'est demandé à ce moment-là s'il ne ferait pas bien de s'adresser à l'Étranger. De lui confesser qu'il avait suivi sa conversation avec le Journaliste, et qu'il l'avait même sténographiée. Que l'intérêt qu'il y avait trouvé lui laissait le désir de la poursuivre avec lui.

À propos, le Scribe reconnaît aujourd'hui sa dette à l'égard de sa professeure de sténographie, et de sa mère qui l'avait obligé à en suivre les cours. « Ça peut toujours servir... » Dieu sait s'il s'y est ennuyé ! Comme quoi, il faut toujours écouter sa maman, un président d'une nation amie l'a rappelé à propos d'une mastication insuffisante de bretzels.

Mais il n'a pas approché l'Étranger. Si donc il se pointe le surlendemain à l'heure dite, comment va-t-il s'assurer que sa table sera libre ? Et si ses deux interlocuteurs s'installaient à une autre ? Il ne se voit guère demander au serveur de réserver deux tables voisines sans avoir à fournir des explications. Il n'est pas inspecteur de police. D'ailleurs, un inspecteur de police a d'autres moyens que la sténographie pour épier une conversation. Un minuscule micro ultrasensible branché sur un mini-enregistreur lui laisserait le loisir de lire son journal en sirotant un verre ou deux. Lui, il n'aura pas manqué d'attirer l'attention des clients et du serveur en couvrant des feuilles et des feuilles de signes cabalistiques. Il en résulte qu'il a eu tort de ne pas s'adresser à l'Étranger ! A sa décharge, il retiendra qu'il a craint qu'après tant de verres bus ses propos ne se perdent dans de pâteuses digressions. Déjà le débit de sa voix coulait avec moins d'assurance. La recherche du mot juste lui prenait plus de temps. Et comment mener de front une conversation et sa transcription ?

Il lui faut maintenant envisager de fort désagréables hypothèses. Sa table est occupée. Il s'installe à une autre, plus éloi-

gnée. La conversation ne lui arriverait plus que par bribes, et seulement quand l'Étranger élèverait la voix. Or il a parlé jusqu'ici sur le ton de la confiance. Souvent le Scribe a dû tendre l'oreille, certaines phrases lui ont échappé. S'il en perdait davantage, la véracité du sténogramme se verrait compromise, il serait obligé d'en boucher les trous avec des interventions de son cru. Il connaît assez le pays de l'Étranger pour que l'exercice lui soit aisé. N'importe quel lecteur de la presse quotidienne en serait capable d'ailleurs. Cette dernière proposition les lui coupe. L'expression est vulgaire, mais elle dit bien son sentiment. Parce que n'importe qui pourrait broder sur un témoignage de l'Histoire, ça ne ferait jamais qu'une histoire de plus, et sa fin abolirait vite la frontière entre réalité et fantasme. Il ne s'agirait plus que d'un travail d'écriture, celui justement devant lequel il a renâclé. Au lycée, le professeur avait développé de vieilles chamailleries autour du vrai et du vraisemblable, qu'un vrai non perçu comme vraisemblable dit moins le vrai qu'un vraisemblable prétendant le dire. Triste paradoxe sur lequel la littérature s'est pourtant bâtie !

Le Scribe ne prétend pas faire œuvre littéraire. Il veut croire que l'Étranger n'en fait pas non plus, qu'il dit le vrai sans souci de la vraisemblance. Et si ce n'était pas le cas ? Question oiseuse, elle accroît son inquiétude. Qu'il se contente donc d'être présent là où il n'est pas convié, et que sa bonne étoile fasse le reste !

Chapitre 10

Il est arrivé en avance. Sa table est occupée par deux individus basanés parlant fort une langue colorée d'intonations stridentes. La table à écouter porte l'écriteau « Réservé ». De là où il a dû s'installer, qu'entendra-t-il ? Il se console en s'apercevant que, tournant la tête de quarante-cinq degrés, il lui sera possible d'observer les interlocuteurs et, peut-être, de lire sur leur visage ce que ses oreilles n'auraient pas entendu.

Voici l'Étranger. Il s'assied à la table réservée. Mais les deux basanés le soustraient à son regard. Le Journaliste arrive à son tour. Les deux basanés règlent l'addition, s'en vont. Le Scribe a raté son coup. Le Journaliste commande des cafés, il paraît très agité. Il parle fort par bonheur. Il n'a guère de temps, il a un besoin urgent de l'aide de l'Étranger. On vient d'apprendre que son gouvernement a lancé une opération punitive, dite préventive, sur la capitale de l'État où, justement, l'Étranger a construit son barrage inachevé. On parlait de cette opération depuis quelque temps, sans trop y croire il est vrai, comme d'une menace ; celle-ci pesant aussi sur d'autres États voisins, tous fichés sur une liste de cibles potentielles, tous accusés de servir de bases arrière à des groupes terroristes. Alors, pourquoi cet État-là plutôt qu'un autre ? Un communiqué distille que les services secrets auraient eu vent d'une réunion, dans le bureau même du ministre des Affaires étrangères, entre chefs de diverses organisations terroristes ! Le président de l'État assistait-il à cette réunion ? Son palais jouxte le ministère des Affaires étrangères et, vu le personnage, vraiment peu recommandable, il est difficile d'en douter. Bref, le lieu de la réunion présumée venait d'être bombardé, le palais du président aussi, ainsi que quelques ministères et l'immeuble de la radio-télévision. En gros, tout le centre de la capitale. Quelques bombes étaient également tombées sur un bidonville proche du grand marché, il s'agirait d'une erreur. On ignore le nombre des victimes, mais les organisations humanitaires actives dans la région les chiffrent par centaines,

les communiqués officiels plus modestement par dizaines. Ils parlent de frappes chirurgicales, ils déplorent les dommages causés à une population innocente, ils rappellent pourtant que dans le terreau populaire de ce bidonville se cachent de source sûre de nombreux terroristes – le communiqué en fournit une liste nominative. Toujours cette bataille autour de chiffres quand il s'agit de victimes ! Elle rappelle au Journaliste ce propos de Staline : une trentaine de morts, c'est une tragédie ; un million, c'est de la statistique. « Mais vous, que pensez-vous de cette agression ? Je dois lui consacrer un éditorial, et ce soir je participe à une émission de télévision sur le même sujet. J'ai apporté des photos de ces frappes, elles montrent l'impact des bombes. Vous connaissez la ville, vos commentaires me seront précieux. »

En se tournant de quarante-cinq degrés, le Scribe voit le Journaliste étaler des photos sur la table. L'Étranger les examine en silence. Il en prend trois dans la main.

« Ce sont les plus significatives. Celle-ci montre en effet l'endroit où se dressait le ministère des Affaires étrangères. Manifestement, il n'en reste rien. À côté, le palais présidentiel est sérieusement amoché. La deuxième photo est plus intéressante. Elle est prise de plus haut. Vous y reconnaissez les informations de la première mais, regardez, au-delà du ministère un autre ensemble de bâtiments a été détruit. Parmi eux, le meilleur hôpital de la capitale. Nous l'avions agrandi, et surtout équipé pour soigner les notables du régime aussi bien que les accidentés de nos chantiers. J'y ai séjourné trois jours, et je sais ce qu'il nous a coûté. La frappe a été chirurgicale, c'est le cas de le dire, puisqu'elle a su éviter le quartier adjacent des ambassades. J'imagine que les bris de glace y auront été nombreux. Quant au vaste espace fumant de la troisième photo, il était occupé par un amoncellement de baraques. Je pensais jadis qu'une allumette suffirait à le faire flamber. C'est fait. Ce bidonville servait de réservoir de main-d'œuvre à ces décombres voisins – un complexe agro-

chimique essentiel à l'économie du pays. Peut-être y faisait-on autre chose? Commentez ces trois photos, et votre article est rédigé. Je ne suis pas sûr qu'il plaira à votre gouvernement, je suis sûr qu'il agacera le mien. Les autres photos noient le poisson. Sauf celle-ci peut-être. Il y avait là une caserne. Mais vous remarquerez que la large avenue à côté n'a pas été touchée. Par conséquent les banques qui s'y alignent, les succursales des nôtres et des vôtres aussi, sont intactes. J'admire la précision de ces frappes. Vous en ai-je assez dit?»

Le Journaliste se confond en remerciements. Un peu trop. C'est que son gouvernement – il est celui du Scribe aussi – a évité de critiquer ouvertement son puissant et sourcilieux ami. Il a manifesté son émotion devant les vies sacrifiées, il a rappelé que la négociation est préférable à l'affrontement, il offre ses bons offices non sans affirmer avec vigueur qu'aucun État ne saurait fournir asile à des organisations terroristes sans s'attirer une sanction légitime de la part de la communauté internationale. Comme d'habitude, un communiqué mi-chèvre, mi-chou. Sans être un journal officiel, les opinions exprimées dans le sien passent pour être celles de son pays, du moins celles qu'on conseille à ses citoyens de partager. Le Journaliste sondera les intentions des Affaires étrangères pour voir la direction que son gouvernement entend prendre après une première et nécessaire réaction à chaud. C'est que, avec ce malheureux pays si soudainement maltraité, comme avec d'autres qui lui sont politiquement proches, notre pays entretient d'avantageuses relations commerciales. Il en tire en particulier des matières premières, qu'il devra se procurer plus cher ailleurs si la situation s'envenime. Mais quelles que soient les réserves qu'il se verra obligé de faire figurer dans son éditorial, le Journaliste trouvera le moyen d'y glisser les hypothèses que l'Étranger semble tirer de l'examen des photographies. L'Étranger ne lui en voudra pas de prendre ces hypothèses à son compte, avec les points d'interrogation de rigueur quand on avance des hypothèses. L'Étranger comprendra la nécessité de telles précautions, elles ménagent le

crédit qu'un journaliste doit impérativement conserver auprès des autorités pour... etc.: toujours le même bla-bla-bla de qui n'a pas la conscience tout à fait tranquille, et pour s'excuser de devoir prendre congé. Il promet à l'Étranger de le revoir, pour continuer une conversation aux enjeux moins immédiats. Il lui communiquera la date d'un autre rendez-vous, il dépose sur la table l'argent des consommations et il s'éclipse. Et puis quoi?

Rien. L'Étranger se lève et s'en va aussi. Le Scribe a noté ce qu'il lira le lendemain dans le journal. Il pourrait même en rédiger l'éditorial. Pour l'heure, la suite du récit de l'Étranger lui échappe. Et un récit sans fin perd toute signification. Que faire? Il ne lui reste plus qu'à devenir un client permanent du bistrot, dans l'espoir que sa bonne étoile, toujours elle, y amènera ses deux interlocuteurs. Il y occupera son temps à donner une version écrite et lisible de son sténogramme. Scribe sténographe et rédacteur graphomane, est-il jamais lui-même?

Chapitre 11

Cinq jours qu'il s'assied à cette même table, à la même heure. Et cinq jours qu'il passe et repasse à tout propos devant le bistro pour s'assurer que le rendez-vous n'a pas été changé. Le sténogramme est tiré au propre, il l'a lu et relu avec un sentiment croissant d'insatisfaction. Qu'y trouve-t-il qu'une lecture assidue de la presse ne lui aurait appris? Tout ça manque de surprise, de sel. Il est vrai qu'il ne s'agit que d'un matériel brut. Rien ne l'empêche de le polir, d'en tirer un objet plus attrayant. Les positions de l'Étranger sont proches des siennes, il ne les trahirait pas en les ornant ici ou là de péripéties moins languettes que ces critiques et autocritiques dont l'Étranger a accompagné ses compromissions et celles de son parti. Mais l'adjonction d'éléments de son cru ferait du Scribe un écrivain. Ce serait évidemment pour lui une façon de porter remède à ses frustrations de polygraphe. Mais il ne souhaite pas être réduit à cette extrémité.

En attendant, et pour tuer le temps, quels scénarios imaginerait-il pour faire accepter à un lecteur moyennement docile la condamnation à l'exil d'un notable politique d'une démocratie amie? C'est-à-dire comment, sans le prendre trop à rebrousse-poil, lui représenter l'inadéquation croissante d'un projet politique – il est le sien aussi – à une réalité mouvante et gauchissant ce projet vers d'autres fins que celles de sa première intention? Tout ceci sans porter atteinte à sa foi? Elle est encore celle du Scribe, qui ne tient pas à sentir le soufre de la contestation. Pour autant, il ne se sent pas le cœur de choisir un scénario plus rassurant pour un lecteur pusillanime, ou simplement peu disposé à mettre son confort en question. Par exemple, en usant de la liberté offerte par l'écriture, il pourrait faire de l'Étranger un réfractaire, un être incapable de s'adapter à une évolution dont il n'aurait pas reconnu que les prémisses étaient contenues dans le projet même de la démocratie. Son histoire serait alors celle d'un cas, d'une pathologie, d'une dérive paranoïde sur fond

discret de mythomanie quand il se présente en victime d'un cruel Léviathan, du système, dans le langage de ses sulfureux amis. Mais aussi... en leur prêtant sa plume, le Scribe ne pourrait-il pas se permettre, sans risque pour lui, une description du Léviathan de leurs fantasmes, puisqu'il ne s'agirait que de fantasmes d'esprits malades ! Oui, mais quelle figure ferait-il, lui Scribe habillé en écrivain ? Il aurait donné de l'Étranger le portrait d'une victime, mais de lui-même, et exonéré du même coup le « système » de toute responsabilité et donc justifié son droit d'expulser un corps étranger nuisible à son intégrité. Quelle honte ! Sans compter un échec littéraire prévisible, et souhaitable, sinon auprès des fanatiques de l'ordre. Mais lisent-ils ? Parce qu'on ne transforme pas une victime en coupable sans éveiller chez un lecteur sensible des sentiments de pitié, sans le plonger dans une inconfortable ambivalence. Parce que ce lecteur, il aime lui aussi les chemins bordés d'aubépines, tout en s'accommodant fort bien des autoroutes qui y mènent. Il ne s'agit donc pas de l'obliger à prendre parti, mais de lui laisser le bénéfice de la pitié en attribuant les malheurs de l'Étranger à la fatalité, à quelque incontournable réalité, comme on aime à la définir aujourd'hui pour s'autoriser la résignation. Tout cela se réduisant à un problème d'écriture, en fin de compte...

Vraiment ? Sa conscience lui rappelle qu'il s'est voulu scribe. Rôle modeste, astreignant, mais si confortable : il interdit l'orgueil impatient de l'auteur. Qu'il attende donc l'événement ! Et si l'événement ne le sollicite plus ? Tant pis ! Il appartient à la divine providence de remettre ou non l'Étranger sur son chemin. La ville n'est pas si grande pour que cet espoir lui soit interdit. Il attendra le temps qu'il faut. Il s'ennuie déjà.

Chapitre 12

Si le sténogramme s'était avisé de tourner au récit, le Scribe aurait eu bien de la peine à ne pas faire passer pour un procédé littéraire éculé l'intervention bienveillante de la divine providence en sa faveur ! En ce sixième jour d'attente, alors qu'il épluchait les journaux sans trouver dans les éditoriaux du Journaliste la moindre allusion à sa conversation avec l'Étranger, il a aperçu l'Étranger et son Journaliste s'arrêter devant la porte du bistrot, hésiter, se remettre en route. Il a déposé de la monnaie sur la table, il s'est précipité sur la rue et, juste à temps, il les a vus entrer dans le grand café voisin. Il est maintenant installé à une table proche de la leur. Le Journaliste examine la carte, il parle des événements du jour. La guerre, mais y en a-t-il vraiment eu une, est terminée. Sans engagement de soldats sur le terrain. Les rares infrastructures du pays sont détruites, ou sérieusement endommagées. Les critiques ont été peu nombreuses, tout est allé trop vite. Un consensus international mou semble se faire autour de la nécessité de châtier un gouvernement aussi peu respectueux des règles de la bonne entente entre nations civilisées. Évidemment, tout le monde regrette que, dans de telles situations, ce sont les populations civiles qui trinquent, mais ne sont-elles pas responsables de leur gouvernement ? Les dernières dépêches parlent de l'initiative d'un pays neutre, qui proposerait la réunion d'une conférence diplomatique pour examiner les besoins immédiats en nourriture et médicaments de la population. Des ONG sont prêtes à apporter leur concours, il est probable qu'elles seront chargées de l'aide humanitaire. Reste la question de leur protection. Elle nécessiterait l'envoi d'un contingent international armé ; en effet des scènes de pillage ont déjà été filmées. Dans un second temps, on prévoit une réunion des pays donateurs, pour déterminer le calendrier des reconstructions nécessaires. Mais auparavant le pays devra s'être doté d'un gouvernement représentatif et stable, capable de garantir la sécurité des investissements. L'Étranger n'ignore pas la richesse en ressources naturelles de ce pays, elles ne demandent qu'à être exploitées. Seuls lui manquent

les compétences et les crédits pour en tirer intelligemment profit. L'Étranger écoute ces informations sans réagir. Puis, soudain, le Journaliste : « Et si on vous demandait de reprendre les travaux du barrage, que répondriez-vous ? »

L'Étranger rit : « Beaucoup de choses ont changé, et moi aussi ! Hier, ce barrage répondait à un objectif politique que je pouvais partager. Je vous l'ai dit, la générosité n'en semblait pas absente. Il ne s'agissait pas d'y perdre de l'argent, mais tout en en gagnant on espérait apporter à une population en croissance exponentielle une possibilité de tempérer sa misère. C'est dans cet esprit ou cette illusion que je me suis engagé. Si j'ai déploré l'interruption des travaux, je n'étais pas fermé alors aux considérations qui l'ont justifiée. On punissait un gouvernement en dérive vers une dictature de plus en plus sanglante. Mais cette dictature ne s'en est pas portée plus mal. Bien au contraire ! En agrémentant la punition de sanctions diverses, on l'a fortifiée ! La population a attribué l'accroissement de ses souffrances moins aux excès de ses dirigeants qu'à l'insensibilité des miens. Elle les a accusés à juste titre de colonialisme. Et ma bonne conscience y a laissé des plumes. Mais elle a appris à ne plus se laisser piéger par les invocations rituelles à la solidarité, au respect des droits de l'homme, à la démocratie alors que des intérêts moins nobles sont en jeu. Je les vois jouer, ces intérêts, dans les informations que vous me donnez. De pauvres gens viennent d'être mis au pas pour permettre le retour de nos capitaux. Et moi, dans ces conditions ? Si je me pliais à leur diktat, je me condamnerais à un nouvel exil, intérieur celui-là, comme avec mon ghetto. Je ne me replongerai pas une seconde fois dans une aussi meurtrière ambivalence, même si mes concitoyens y baignent et en paraissent satisfaits. Vous faisiez remarquer dans un de vos articles que nous étions tous embarqués désormais sur un même bateau. Puis-je vous demander qui en est le pilote ? Et vers quel nord sa boussole nous dirige, vous et moi ? Mon expérience me dit que nous faisons fausse route. Ma foi dans la démocratie, aussi incertaine qu'elle soit devenue, me laisse encore croire que nous pour-

rions la changer, cette direction. Qu'une interprétation critique des oscillations de cette boussole pourrait nous éviter la fin du *Titanic*. Sans cette foi, croyez-vous que je perdrais mon temps et le vôtre à vous donner mon témoignage? Ma conclusion serait celle de mon père. Et je ne palperais pas dans ma poche un fragment de tesson, dans le fantasme que son passé connaisse d'heureuses retrouvailles avec l'avenir ! »

Silence. Le Journaliste hésiterait-il à le rompre? Non : cette foi de l'Étranger, il la partage aussi. C'est pourquoi il suit avec attention ce qui se passe dans son pays, se demandant parfois, hélas, si le soin qu'on y prend pour défendre la liberté n'est pas en train d'en menacer les libertés; si n'y apparaissaient pas aujourd'hui, comme l'Étranger l'a laissé entendre, des faiblesses institutionnelles, celles d'un système incapable de donner à des attaques tant extérieures qu'intérieures des réponses conformes aux principes de sa Constitution. « Si je vous comprends bien, l'image que vous et moi nous avons de la démocratie serait devenue une icône, et sa vénération aurait rendu votre pays aveugle à son obsolescence : est-ce de cela qu'il s'agit ? »

Paraphrase pour remplir le vide de la réflexion, ou façon d'inciter l'Étranger à reprendre le cours de la sienne, pour l'approfondir? « Vous attendez de moi un jugement politique, pas vrai? Je vous répondrai une fois de plus par des faits. Si je vous découvrais mon bras, vous y verriez une cicatrice. Une balle perdue, dans une manifestation agitée. Perdue pour celui qui a raté sa cible, pas pour moi. Ce genre de détails vous donne la mesure de la détérioration du climat politique. J'avais reçu auparavant des menaces. Comme je crois vous l'avoir dit, je les ai toujours rendues publiques, j'étais persuadé que la transparence me placerait sous la protection de l'opinion, de son indignation. Mais l'indignation se fatigue devant son impuissance, et que n'ai-je entendu alors! En gros, que je faisais tout un plat de vexations communes, que la réalité n'est rose pour personne... Un de vos confrères, généralement bienveillant avec moi, m'a reproché de

mobiliser l'attention autour de ma personne. J'avais le tort de ne pas me taire, et ça dérangeait. J'ai donc appris à me taire pour ne pas entendre un muet «il la ramène encore». J'ai ruminé en silence ce que je taisais. De fantasmer le pire m'a rendu le quotidien anodin. La chimie m'a porté secours, j'ai mieux accepté mon statut de victime. Mais comment ne pas me mépriser, quand j'avalais les petits comprimés blancs d'une firme que j'avais attaquée parce que ses rejets avaient empoisonné ma rivière? Protégée par une loi, ma loi! La loi ne punissait ce genre de négligence que d'une amende et la firme s'en foutait, de l'amende! Elle lui coûtait moins cher que les mesures à prendre pour éviter le retour d'autres pollutions. Des faits de cette nature, je vous en fournirais à gogo. Partout de semblables abus de pouvoir, accompagnés partout de la même impunité pour ceux qui en tirent profit. Et cette croissante indifférence de l'opinion, pour ne pas parler de sa complicité tacite – comme de la mienne quand j'avalais le poison de ma rivière! Cet exemple a valeur d'allégorie. Il me renvoie à mes contradictions, celles qui engourdissent la société, la rendent hostile à ceux qui tentent de lui ouvrir les yeux. Je ne vois pas d'autre explication à la balle qui m'a troué le bras. À dix centimètres près, elle enrichissait les faits divers d'une indignation de plus. L'opinion s'habitue à de tels faits divers. Elle en nourrit son ennui. J'aimerais savoir si vous partagez cette mienne réflexion: qu'aujourd'hui, l'opinion ayant remplacé le peuple, le sens de la démocratie s'en trouverait changé. L'opinion, vous autres journalistes vous la reflétez et vous la modélez à la fois. Vous la sondez, me corrigerez-vous. Soit. Mais l'opinion exprime-t-elle autre chose que les émotions, les sentiments, les réactions immédiates d'individus, et ceci avant toute mise en forme politique? On interprète en revanche en termes politiques ses réactions devant ce qu'on lui jette en pâture. Des réactions d'individus isolés, chacun enfermé dans la bulle de son quotidien, chacun obéissant à des déterminismes plus primitifs que ceux des rapports de force politiques – là où se cristallise la conscience d'appartenir à une classe sociale porteuse d'intérêts dépassant ceux de tout un chacun. Cette conscience, la mani-

pulation de l'opinion la rend chaque jour plus confuse, l'étouffe, gomme de l'Histoire, avec le concept même de classes, leurs luttes pour le pouvoir. Je prétends que la démocratie a commencé ce travail de sape il y a longtemps, quand elle a unifié les classes dans le concept de peuple. Elle fait un pas de plus quand, par l'opinion, elle réduit à son tour le peuple à une collection d'individus soumis à ce qui les aliène. Ma foi douterait-elle de cette démocratie qu'elle prétend révéler, me direz-vous? Douterait-elle de la volonté nécessairement juste du peuple? Je m'interroge plutôt sur la figure de ce peuple dans l'esprit de ceux qui sondent les humeurs des individus plutôt que de préparer leur raison à la responsabilité du vote. Intentionnellement ou non. Vous me demanderez d'où je m'autorise à parler de cette façon. À quel homme universel abstrait je prêterais pour l'instant ma voix. Les faits dont je vous parle n'ont rien d'abstrait, même si leur répétition tend à les universaliser. Tenez, juste avant que je m'exile, j'ai subi une garde à vue assez peu confortable, mais autorisée par une loi démocratiquement votée. Grâce à elle, j'aurai été le seul député présumé terroriste de notre histoire! Pourquoi? J'aurai à y revenir, et vous tiendrez là un scoop comme vous dites – juste de quoi vous permettre un titre accrocheur dans un trou de l'actualité, puisqu'il s'agit déjà d'une histoire ancienne. Il vous apprendra quelque chose que vous ignorez, pour la bonne raison que je suis seul à le savoir. Mais pour revenir à cette garde à vue, entre deux interrogatoires, elle m'a laissé le loisir de pousser plus loin mes réflexions. J'avais attaqué la loi qui l'autorisait, et proposé quelques modestes amendements puisque je n'imaginais pas convaincre mes collègues parlementaires de ses dangers. Peine perdue, elle répondait trop bien à une émotion habilement récupérée après une série d'attentats particulièrement absurdes – contre-productifs, dirait-on aujourd'hui. Il fallait leur donner une réponse, soit; mais pas, selon moi, en ajoutant une loi de plus à l'arsenal liberticide dont nous nous étions déjà dotés pour rassurer nos concitoyens apeurés. À l'ombre, j'ai eu le temps de me remémorer la longue liste de ces lois. Leur inflation ne multipliait-elle pas assez de filets pour attraper tout ce qui frétille dans la société?

Avec effroi, j'ai constaté que mon parti, par les petites mesures dont il se glorifiait, avait contribué lui comme les autres à cette inflation, à l'envahissement de la sphère privée par l'État ! Et favorisé par conséquent ce qu'il condamnait : dans la population la montée de cette sourde et instinctive résistance à son autorité ! Des petites mesures bêtement nécessaires comme le tri différencié des déchets, la gestion économe de l'eau et de l'énergie, les restrictions à la circulation, etc., etc. : leur liste est longue. Comment s'étonner alors que le citoyen lambda poursuivi par des interdits jusque dans les gestes les plus innocents de sa vie quotidienne ne se replie pas sur lui-même ? qu'il ne cherche pas à s'évader là où les marchands de rêves lui ouvrent une fenêtre ? Projets de vacances, fuite dans le virtuel de la communication et des séries télévisées, pour ne pas parler de la culture une fois massifiée – bref, tout ce qui le pousse à se fondre dans cette dite majorité silencieuse ne s'animant que quand on la dérange dans son aveuglement volontaire. Mon exil m'a fait rejoindre le sien, puisque je n'y ai pas plus de voix qu'elle. C'est dans cette impuissance assaillie de doutes que je me suis demandé si la pratique de la démocratie répondait toujours à la foi que j'avais mise en elle. Je me le demande encore. Je cherche où ça cloche. Je n'ai pas de réponse à vous donner. »

Une minute de méditation. Le Scribe perçoit un grattement, probablement celui d'un stylo à bout de souffle. Il serait curieux de lire ce que note le Journaliste.

Mais l'Étranger : « Où ça cloche... Cette expression de votre langue m'a frappé jadis. Parce que moi aussi j'ai passé une année dans une de vos universités. Chez nous, si quelque chose cloche, c'est qu'il y a quelque part du mal, et par conséquent un coupable. J'ai reçu une éducation religieuse rudimentaire, pour n'être pas différent des autres. Vous n'ignorez pas que notre tradition est imprégnée de la vision d'un monde déchu, déchiré par la lutte éternelle de Dieu et de Satan, et qu'on doit choisir son camp. Nécessairement celui du Bien. Le Mal ne peut être

que le fait de l'autre. Sortez maintenant cette vision de son environnement sacré, placez-la dans le champ politique: pour mon père et pour moi, la démocratie a été ce champ de bataille où affronter le Mal sous la figure démonisée du mal-développement. Nos vies ont trouvé leur justification dans le combat à mener contre lui. Nous avons ignoré, ou voulu ignorer que la Grande Prostituée de l'Apocalypse exerçait impunément et depuis belle lurette ses séductions dans notre Babylone terrestre. Nous nous le cachions avec des rideaux de fumée – cette fumée que nous interdisions aux fumeurs pour mieux nous intoxiquer avec celle de nos voitures! Et nous qui pensions traquer la Grande Prostituée, nous ne faisons que la suivre vers l'apocalypse des Saintes Écritures! Mais passons... Mon parti s'est vu infliger une sévère défaite aux dernières élections, il y a quatre ans. Du coup, la société gestionnaire de mon fameux ghetto n'a plus eu besoin de moi pour en assurer l'entretien technique. Elle s'est fondue avec celles d'autres ghettos similaires et, au nom de la rationalité économique, j'ai été abondamment remercié. J'ai dû une fois de plus licencier des collaborateurs, mendier des travaux minables pour ne pas fermer boutique. Les antidépresseurs n'ont plus suffi. Mes amis m'ont conseillé un psychothérapeute sur mesure, selon eux. C'était un peu tard. Ma femme partageait mes convictions, elle aurait été soulagée si j'avais mis moins de feu à les défendre. Elle me voyait partir avec angoisse à des meetings, elle avait compris avant que je l'accepte que mes preuves d'une mainmise toujours plus éclatante de la finance sur l'État avaient épuisé leur pouvoir de conviction à force d'être inefficaces. «Je ne doute pas que vous ayez raison. Alors, qu'est-ce qu'on fait?» Au petit gars qui m'a posé un jour cette question, je n'ai su répondre que par mes mots habituels. Mais on a commencé à les trouver dangereux jusque dans mon parti, puisque je ne récusais plus sa responsabilité dans l'évolution de notre société. Donc je le condamnais lui aussi. Alors dites-moi: une démocratie qui n'ose plus s'interroger sur elle, qu'on fige dans des monuments et qu'on enrubanne avec les mots de son credo, cette démocratie peut-on encore la considérer autrement que comme un objet de musée?»

Chapitre 13

Le Scribe se sent pris de remords. Non pas que le sténogramme trahisse la réalité. Mais pour s'épargner la crampe du sténographe, il a abusivement résumé les interventions du Journaliste. Il l'a enfermé dans l'image qu'il se fait de sa profession. Il reconnaît avoir exagéré le caractère dilatoire de ses interventions, et oublié que son rôle était de faire parler l'Étranger. Donc de rester le plus neutre possible et de ne pas perdre de vue ses lecteurs. Si quelques-uns partageront les analyses de l'Étranger, peu seront prêts à adhérer à ses conclusions. Personne n'aime être bousculé dans son confort, et les perspectives ouvertes par l'Étranger ne sont guère réjouissantes ! Même reproduites entre guillemets, sans faire état de leur source, les lecteurs les attribueraient au signataire de l'article, elles recevraient avec la caution du journal, donc celle officielle du gouvernement puisqu'on l'en sait proche. Et puis on ne saurait reprocher à un journaliste ses bonnes relations avec les autorités, elles sont ses sources d'information. Le Scribe ne le voit guère laisser entendre que, sous certaines conditions, les passages à l'acte des camarades terroristes de l'Étranger seraient légitimes. Même en précisant : dans son pays bien sûr, et nulle part ailleurs ! Il y aurait matière à incident diplomatique. On sait que le gouvernement de l'Étranger ne craint pas d'user de la force contre ceux qui contestent ses vues, il vient de le prouver en bombardant un pays qui ne représentait vraiment aucune menace pour lui ! Il faut seulement espérer que le Journaliste ne trahira pas la confiance de l'Étranger, qu'il ne craindra pas de mettre en doute la légitimité de l'usage de la force quand le recours à la négociation n'a pas été épuisé. Une façon de se débiter ? Si, comme le Scribe, l'Étranger l'a pensé, cela n'aura pas découragé son besoin de parler !

Chapitre 14

«Je cherche à rassembler mon histoire devant vous, cher Monsieur, et je m’y heurte sans cesse à mes défaites. Chaque jour qui passe m’enlève un peu plus l’espoir d’être entendu de mes concitoyens, et de voir l’événement répondre à mes désirs. Faut-il que je me résigne, que je prenne le parti de mes agresseurs pour n’être pas rejeté par les miens? Ou accepter d’être ce déchet d’une époque révolue, et porteur de valeurs qui n’ont plus cours?

Tenez! Juste avant de quitter mon pays, j’ai été témoin d’une scène ignoble. Elle continue à m’habiter. La ville était en émoi parce qu’on venait de découvrir le corps d’un enfant assassiné. On avait relevé sur lui des traces de sévices sexuels. Comme d’autres enfants avaient disparu sans laisser de traces pendant la décennie précédente, on a conclu qu’ils avaient subi le même sort. Un journal populaire a gonflé l’affaire, les autres l’ont suivi. La photo de la petite victime, puis celles des précédents disparus se sont étalées partout. Les journalistes ont mené des enquêtes, lancé des hypothèses dans toutes les directions. La télévision s’est mise à dégouliner de larmes de parents, on a fouillé dans leurs souvenirs, on y a recherché des indices pour orienter les soupçons. Oui, la mère de la dernière victime avait vu passer devant sa maison un individu suspect. Il n’était pas du quartier. À quoi ressemblait-il? Elle ne saurait le dire mais, réflexion faite, il avait le teint plutôt sombre. Un peu? Beaucoup? Plutôt beaucoup que peu. Et voilà que le jour dont je vous parle, alors que les teints plutôt sombres hésitaient à s’éloigner des lieux où ils étaient connus, j’ai entendu une femme crier «C’est lui! C’est lui!» Tout le monde a reconnu cette femme, c’était la mère de l’enfant, vue et revue à la télévision. La foule s’est mise à courir, le teint sombre plus vite encore. Des maisons voisines, des rues adjacentes ont surgi d’autres foules, relayant la première essoufflée. J’ai couru moi aussi. Puis tout s’est arrêté au centre d’un carrefour. Un rassemblement compact s’y agi-

tait en hurlant. Quand il s'est calmé et qu'il a commencé à se défaire, j'ai vu le teint sombre, plutôt peu que beaucoup, gisant sur l'asphalte, le crâne fracassé. Les poursuivants retardataires lui ont fait l'hommage d'un crachat avant de se disperser. La police est arrivée. On a vite appris que l'homme en question était venu rendre visite à sa famille, honorablement connue dans son quartier depuis de nombreuses années. Le tampon de la douane indiquait sur son passeport une date postérieure à celle de l'assassinat. On a interrogé quelques témoins, dont moi. La famille du teint sombre ne s'est pas manifestée, et l'affaire a été close. On a eu droit à d'innombrables commentaires sur les ravages produits par l'insécurité sur des imaginations populaires rendues indirectement coupables. Mais analyser en profondeur les faits, traquer l'origine de semblables explosions, parler raison, quoi : pas un mot. Je m'y suis essayé. Dans ce rejet de l'autre, ai-je reconnu celui dont je me sentais l'objet ? Je n'ai pas caressé l'hystérie ambiante dans le sens du poil pour conserver mon siège de député. Aussi bien l'ai-je perdu. Et si je m'étais tu ? Probablement serais-je toujours député – un député à qui on pardonnerait son dada quand il la ramènerait. Qu'on écouterait sans entendre quand il évoquerait des souvenirs d'aubépines dans les débats autoroutiers... »

Un petit rire, à qualifier d'amer dans le contexte. Il n'est pas partagé. Seulement un bruit de verres, suivi de celui d'un liquide qu'on verse. Evidemment, il n'y a rien à dire. Il serait même inconvenant de parler. Pour dire quoi, d'ailleurs ?

«Toujours ce même étonnement consterné quand les circonstances m'obligent à me resituer là où le temps m'a déporté. Après tout, mes petits-enfants jouent eux aussi dans un jardinet à leur mesure, dans un quartier loin lui aussi des banlieues industrielles et de leurs architectures aléatoires. Entre leur univers protégé et le mien jadis, quelle différence ? Je radoterais si j'en faisais une, et elle ne signifierait rien pour eux. Vous, vous comprenez encore le prix de ce qui s'est perdu. Il se négociait

déjà quand mes parents soucieux de mon avenir se demandaient s'il valait mieux que je m'applique à l'apprentissage des langues vivantes plutôt qu'à l'étude du grec. Notez cette différence des termes, entre apprentissage et étude... Le monde tel qu'il change était déjà arrivé à pas feutrés dans la maison des aubépines, même s'il était amorti par le verbe du père et par les lectures qui en masquaient l'image. Mes petits-enfants, les yeux à peine ouverts sur autre chose que le sein de leur mère, sans distance et sans mots pour la domestiquer, sont précipités dans la violence de sensations mal cadrées par l'écran de la télévision, entre deux images de pub leur dictant leurs désirs. Je me suis aperçu qu'elles conditionnaient leur imaginaire quand j'ai entendu mon petit-fils encore nourrisson balbutier, entre papa et maman, les noms de produits de marque associés au plaisir de leur consommation présumée. Je vois donc ces gosses porteurs de mes gènes prendre place dans un univers d'images étrangères, être éveillés par elles aux fantasmes qu'elles titillent, livrés à l'excitation d'un présent perpétuel sans que jamais le temps ne trouve le temps de s'organiser autrement que des configurations éphémères de kaléidoscope. Comment une telle fuite en avant produirait-elle autre chose que l'angoisse d'un lendemain sans horizon, et l'attente apathique d'une fin sans signification ? Mes enfants s'inquiètent de l'avenir des leurs. Ils tiennent au vieux schnock que je suis le discours de leur nécessaire adaptation à la réalité, sans savoir de quelle réalité il s'agit vraiment. Je ne saurais leur reprocher de vouloir que leurs enfants n'y vivent pas en étrangers. Étranger, c'est moi qui l'y suis devenu, pour eux, pour mes concitoyens. Je vivrais en porte-à-faux dans ce foutu monde. Considérez mon pays : il fonctionne. Que demander de plus ? Mes concitoyens vivent dans l'inquiétude, mais le pays fonctionne ! Pour qu'il fonctionne, ils acceptent les contraintes qu'on leur dit nécessaires pour qu'il continue à fonctionner. Ils n'ont plus qu'une crainte, c'est qu'il cesse de fonctionner. Et eux avec, puisqu'ils s'y perçoivent comme autant de rouages d'une grande machine qu'un grain de sable pourrait gripper. Les grains de sable créent l'événement, ils nourrissent la chro-

nique des faits divers, mais surtout ils entretiennent l'inquiétude. Pour l'apaiser, mes concitoyens acceptent sans broncher les filtres et les chicanes destinés à éliminer le moindre grain de sable. Un rouage ne saurait avoir d'opinion sur le fonctionnement d'une machine, ses lois échappent à son entendement de rouage. Il n'a sur cette machine qu'un pouvoir, qu'il craint par-dessus tout : celui de la faire tomber en panne. Et si pourtant il lui prenait la fantaisie d'utiliser ce pouvoir ? Il deviendrait un terroriste, ou un malade mental. Ceux qui ont la tâche de réparer les pannes auraient tôt fait de remplacer le rouage récalcitrant par un autre plus docile. Et cette docilité, le discours dominant la nomme civisme, puisque saboter volontairement ou involontairement le fonctionnement de la machine, ce serait porter atteinte à la prospérité générale. Pis encore, ce serait faire le malheur des malheureux en leur ôtant l'espoir de ramasser ici ou là une miette de cette prospérité. Mes enfants n'adhèrent pas vraiment à ce discours, ils s'y plient. Mes petits-enfants n'auront plus, je le crains, la latitude de le contester à force d'en avoir été imprégnés. Ils se souviendront peut-être du pessimisme de leur grand-père, sans trop en comprendre l'objet. C'est pourquoi ce grand-père éprouve une secrète sympathie pour les poseurs de bombes, lui qui a passé sa vie à construire ce qu'eux rêvent de détruire... »

Et soudain le bruit d'une chaise. Le Journaliste s'excuse de devoir partir. Un rendez-vous, que l'intérêt des réflexions de l'Étranger était en train de lui faire oublier. Mais il a son adresse, il lui téléphonera sans faute pour qu'ils se revoient. Prochainement. Prochainement ? Ou aux calendes grecques ?

Chapitre 15

Pas question que le sténogramme se termine en queue de poisson ! A peine le Journaliste avait-il quitté le café que le Scribe s'est planté devant l'Étranger et tout à trac et sans reprendre son souffle il lui a avoué qu'il avait suivi leur conversation, que la tragédie de sa vie l'avait bouleversé, il lui a demandé la permission de s'asseoir et avant de l'avoir reçue il s'est assis. Un coup d'œil sur la table lui a révélé que les consommations n'avaient pas été réglées. Il a appelé le serveur et proposé à l'Étranger de partager avec lui le plaisir de son bourbon préféré – en réalité il n'en boit plus pour en avoir abusé jadis. Mais, et c'est là une des omissions du sténogramme, l'Étranger en avait fait l'éloge au Journaliste. Le serveur a apporté deux bourbons pendant que le Scribe se présentait : pékin intellectuelloïde, du type polygraphe ; tâcheron de la plume rédigeant volontiers dans les lieux publics pour remplir du brouhaha de la vie des autres le vide de la sienne. Sans doute lui est-il arrivé de saisir des bribes de conversations intéressantes, mais jamais aucune n'avait été aussi passionnante que celle qu'il venait d'entendre. Lui aussi se pose sur le cours du monde les questions que l'Étranger a soulevées. Mais ses réflexions... Dépendantes d'informations glanées ici ou là dans les journaux, dans les livres, là où celles de l'Étranger, elles, s'appuient sur une expérience vécue. Et patati et patata, le Scribe en a honte après coup. Mais son discours volubile aura laissé à l'Étranger le temps de se faire une première opinion sur ce personnage soudain assis en face de lui et levant à sa santé un grand verre plein de cristaux de glace ambrée : « Votre visage ne m'est pas inconnu. J'ai dû enregistrer vos traits dans ce café ou ailleurs. À force d'avoir été surveillé chez moi, je suis devenu un observateur soupçonneux de ce qui m'entoure. Mais seriez-vous un espion à la solde de nos services secrets que vous n'apprendriez rien de moi qu'ils ne sachent déjà. Alors, qu'attendez-vous de moi ? Et merci pour ce bourbon, c'est aussi celui que je préfère. »

Le Scribe ne s'attendait pas à ce « qu'attendez-vous de moi ? » Il a retenu un « la suite de votre récit » pour ne pas manifester une curiosité de pipelette. S'il avait bien compris l'Étranger, parce que le bruit de fond du café l'avait beaucoup gêné, il condamnerait dans son pays une dérive liberticide, l'aveuglement de sa puissance mise au service de ses intérêts sans se soucier des valeurs éthiques de sa Constitution. Ce serait parce que sa puissance aurait échappé au contrôle démocratique que l'Étranger légitimerait le recours à la violence contre elle. Mais pourquoi le Scribe, plutôt que de s'arrêter là, s'est-il embarqué dans un développement fumeux, pourquoi a-t-il parlé d'aliénation, cherché du secours chez Marx et Freud sinon pour se situer avantageusement dans l'esprit de son interlocuteur ? Leur complicité autour d'un bourbon a noyé cette maladresse. « Vous avez parfaitement compris ce que j'ai dit. Que voulez-vous savoir de plus ? En passant, ni Marx ni Freud ne nous ont été d'un grand secours pour nous sortir d'un état de fait dont leurs analyses, c'est vrai, m'ont aidé à prendre conscience. L'utopie de l'un a ouvert une fenêtre, que le pessimisme de l'autre a fermée. Tiens, je suis assez content de cette formule, elle résume assez bien ma vie ! »

Le Scribe ne souhaitait pas s'engager dans un débat académique. L'Étranger a semblé y prendre goût : « Dans mon pays, on n'a guère tiré parti des écrits de Marx. En revanche, on a beaucoup sacrifié à Freud. Pour refouler l'analyse de son fonctionnement social sous celui des individus ? Peut-être. La force de mon pays tiendrait alors à la réussite de ce refoulement, à la bonne conscience collective qu'il offrirait à la mauvaise conscience de mes concitoyens. C'est vrai que quand celle-ci s'exprime, ils s'empressent de la faire taire. Jusqu'à bannir celui qui lui prêterait une voix. Qu'en pensez-vous ? »

L'examen continue. Le Scribe a-t-il jamais pensé autre chose que des lieux communs du pays de l'Étranger ? Pour que la conversation ne s'y perde pas, et ne finisse par s'enliser dans l'évaluation des mérites respectifs du bourbon, de l'écossais, de

l'irlandais et du canadien, il a évoqué l'année qu'il avait passée là-bas, au temps lointain de ses études.

Sa jeunesse avait été fascinée justement par ce sentiment de puissance dégagé par une communauté prenant la réalité, toute la réalité à bras le corps pour l'adapter à ses besoins. Sa force, le pays de l'Étranger la doit sans doute à son étendue, à sa diversité. Mais d'autres pays possèdent de semblables atouts sans connaître ses succès. Les devait-il alors à sa foi dans ses mythes fondateurs? Ils lui auraient permis de masquer des clivages sociaux sous sa certitude de détenir la vérité, et rendu la critique de cette vérité insupportable, voire obscène, voire criminelle! Toute critique? Non, pas toutes! Alors pourquoi celle de l'Étranger? Peut-être parce que ses analyses politiques auront usé des catégories du vrai et du faux là où la foi de ses concitoyens ne connaît que celles du bien et du mal; ce qui justifierait pour eux l'usage de la violence, puisqu'elle serait celle du bien dans sa lutte éternelle contre le mal. L'Étranger accepte-t-il cette interprétation? Le Scribe la lui soumet à titre d'hypothèse, bien entendu...

L'hypothèse a semblé séduire l'Étranger. Du moins son regard s'est réchauffé, ses lèvres ont ébauché un sourire. Le Scribe a insisté: «J'ai cru comprendre que le modèle de démocratie que votre pays reste pour le nôtre aurait atteint ses limites. Est-ce bien de cela qu'il s'agit?»

L'Étranger a regardé assez longtemps le Scribe pour l'inquiéter, puis il a ri: «Comme vous y allez! N'attendez pas trop de moi! Beaucoup dénierai à mon jugement toute objectivité. Vous tenez vraiment à ce que je vous fasse part de mon expérience? Quelle utilité a-t-elle pour vous?» Une très grande! Lui, le Scribe, vit dans le cocon d'un quotidien sans histoire, ses réflexions s'engourdissent dans le brouillard des faits; l'Étranger, lui, etc. Soit toute une rhétorique bavarde pour engager l'Étranger à poursuivre, et non sans qu'un signe discret au serveur ait amené deux autres bourbons. Ce qui laisse le temps de voir venir.

«J'ignore ce que le Journaliste gardera de nos rencontres, puisqu'il y en a eu d'autres. Je lui ai raconté le chemin que j'avais suivi pour arriver aux conclusions que vous avez entendues. Je crains qu'il ne les ait pas appréciées. Mais comment ne pas y aboutir quand seul l'exil m'a permis de sauver ma peau? Comment ne verrais-je pas dans l'évolution de mon pays la corruption de son utopie? Mais vous, j'insiste, quelle image vous faites-vous de moi?»

Le Scribe n'a pas osé avouer à l'Étranger qu'il en savait sur son compte plus qu'il ne l'imaginait. Il s'est promis de trouver ce courage quand une confiance résistant à l'aveu serait établie entre eux. Oui, il avait reconnu l'origine de l'Étranger à son léger accent. Oui, il avait été ému par le récit de ses malheurs, et compris qu'ils justifiaient pour lui le recours au terrorisme. L'Étranger ne s'offensera pas si, un instant, il a pu voir en lui un terroriste sauvé du châtement par l'exil. L'Étranger a ri encore (à propos, il n'a jamais ri devant le Journaliste). Non, il ne s'offense pas d'avoir été pris pour un terroriste, même si le terrorisme lui répugne. Que de discussions n'a-t-il pas menées autour de sa nécessité ou, à l'occasion, de son utilité! Dira-t-il que le geste terroriste a pu le séduire par sa façon, esthétique, d'être à lui-même sa propre fin? Et cette question, qui aujourd'hui le taraude: pourquoi, parmi ses camarades, celui-ci était-il passé à l'acte et celui-là non? Les vertueuses condamnations du terrorisme évitent presque toujours les conditions objectives de son apparition. Mais des conditions subjectives à l'origine de leur choix, les terroristes de leur côté ne pipent mot. L'humiliation, l'écrasement, le déni de l'autre qu'ils invoquent dans leur accusation de la société pour légitimer leur révolte, tout cela suffit-il pour que la mort leur paraisse plus désirable que la vie? «Évidemment, c'est à moi que je pose cette dernière question. J'y ai répondu non. Cela ne signifie pas que j'exonère la société de sa responsabilité, que je condamne en son nom ceux qui ont répondu oui. Je laisse ce soin à des psychiatres trop vite enclins à ce genre de compromissions. Mais encore une fois, vous que je ne connais ni d'Adam ni d'Ève, qu'en pensez-vous?»

Et voilà le Scribe mis en demeure de s'exposer politiquement et sans gloire : il n'a jamais été qu'un citoyen passif glissant périodiquement un bulletin de vote dans une urne. Avec le sentiment de jouer à la loterie. L'Étranger doit savoir qu'il a en face de lui un individu solitaire ruminant dans son coin une agressivité projetée plus vite contre lui-même que contre la société. Il a cherché une échappatoire, dévié la conversation vers un thème plus neutre, comparé le destin de l'Étranger à celui d'Antigone. Ça ne mangeait pas de foin ! Justement, l'Étranger y pensait souvent à ce destin. Il en enviait la simplicité. Dans sa révolte contre les lois de la Cité, Antigone bénéficiait, elle, de la complicité du clan. Placée entre deux systèmes de valeurs antagonistes, elle avait moins à choisir son camp qu'elle n'était choisie par lui. « Mais le terroriste que j'aurais porté en moi se trouvait-il dans la même situation ? Les valeurs de mon clan – ce sont celles de mon éducation à la démocratie – la Cité prétend les incarner. Donc je m'insurge moins contre la loi que contre la trahison de son esprit chez les apôtres de sa lettre. J'aurai tenté de réanimer cet esprit, j'ai échoué. À vouloir le réanimer par des réformes, je me suis laissé prendre à leurs mirages, faute de mesurer les rapports de force qui les rendaient illusoires. Alors, si ma tentative de libérer la démocratie du seul respect de sa lettre se révélait inefficace, n'étais-je pas en droit d'user de violence pour la rétablir dans la pureté de son utopie ? Toujours la même impasse ! J'ai préféré l'exil au millénarisme révolutionnaire de certains de mes camarades. Et, croyez-moi, ils s'y sont engagés parfois sans y croire, par désespoir. Nous sommes bien loin d'Antigone et le NON qu'ils jettent à la face de la Cité relève d'un bien autre tragique. Dans le basculement historique de la loi du clan vers la loi de la Cité, Antigone a choisi le passé du clan contre l'avenir de la Cité. Notre présent indéfini bascule d'un passé perdu vers un avenir au visage d'angoisse, et l'angoisse éveille en moi des fantasmes de violence plus que les frustrations de ma défaite. J'aurais aimé le faire comprendre à mon Journaliste. Son instinct lui aura fait craindre de s'aventurer trop avant sur un terrain trop miné pour ses lecteurs. Je ne pense pas qu'il cherchera à me

revoir, sauf si le hasard me rappelle à son bon souvenir. Parce que je lui serais utile.»

Ce rappel de l'existence du Journaliste a donné au Scribe l'occasion de jouer sa différence. En somme, jusqu'où l'Étranger s'était-il avancé avec lui sur ce terrain miné? Dans un de ses derniers éditoriaux, après un attentat abondamment illustré et entre deux expressions de son indignation, il avait glissé que, s'il était hors de question de transiger avec le terrorisme, le châ-timent des terroristes ne suffirait pas à éradiquer la cause du terrorisme. Peut-être un écho de leurs conversations? Ou un lieu commun de plus. Non, l'Étranger n'attend rien de plus du Journaliste, et c'est pourquoi il ne s'est pas brûlé devant lui en lui décrivant la violence de ses pulsions destructrices quand ses ennemis et parfois ses amis ont commencé à l'enterrer vivant. Oui, à ce moment-là, il a rêvé de faire payer cher à ses agresseurs le prix de sa propre vie: «Vous ne sauriez vous représenter à quelle intensité de solitude, à quelle dérégulation mène la combinaison d'un sentiment subjectif d'abandon et d'une trop objective exclusion. Non, vous ne sauriez vous le représenter!»

Quoique, le bourbon aidant... Le Scribe aurait-il gagné la confiance de l'Étranger? Une chance, à entretenir à coup de bourbons? «Votre bourbon réveille un souvenir. Un jour, un petit gars exalté est venu me voir avec une bouteille. Son groupuscule avait décidé de se manifester par une action d'éclat. J'en connaissais les membres, ils avaient passé par *Soleil et Nature*, ils m'avaient senti proche d'eux. Mes compétences professionnelles leur seraient bien utiles, m'a-t-il annoncé au troisième verre... pour provoquer un accident dans une centrale nucléaire! Une action aussi extrême se justifiait, selon lui, pour arracher à son inconscience une opinion anesthésiée devant les dangers du nucléaire. Il reconnaissait le coût élevé de l'opération, le nombre de vies qu'elle sacrifiait, mais l'avenir des générations futures méritait bien le prix qu'aurait à payer la nôtre. La détermination de mon interlocuteur m'a glacé. Il aurait été inutile de lui faire

part de mon indignation, elle m'aurait interdit de chercher à le convaincre que les chances de réussir l'opération étaient techniquement infimes, alors que son ratage serait utilisé pour justifier une répression accrue. Je connaissais assez le fonctionnement des groupuscules pour savoir que ce camarade avait été envoyé en émissaire, et que mes propos seraient discutés. J'ignorais que le projet était trop avancé pour que le recul fût possible. L'attentat a raté, à quelques dégâts matériels près massivement amplifiés. Imaginez les visions d'apocalypse qu'une plume inspirée peut tirer d'un «ce qui aurait pu arriver si...»! Le groupuscule a été démantelé, un ou l'autre de ses membres a parlé. Mon terroriste avait été tué dans l'opération. On ne s'improvise pas artificier. Il se trouvait que mon nom figurait sur son carnet d'adresses, ce qui m'a valu d'être interrogé par la police. La police savait que je répéterais que je connaissais tel ou tel membre de ce groupuscule, qu'il m'était arrivé de discuter avec l'un ou l'autre d'entre eux, que dans ces discussions je n'avais jamais cessé de les dissuader de s'affranchir de la loi – mon engagement politique ne témoignait-il pas de ma fidélité à elle? Comme dans un rituel, faute de preuves, on m'a laissé tranquille. Sauf que mon nom était apparu une nouvelle fois dans une affaire criminelle. L'historien futur qui se penchera sur l'évolution de mes images s'amusera de voir les caricaturistes croquant de moi la figure d'un doux illuminé brandissant au début une marguerite devant des flics armés jusqu'aux dents, tandis qu'à la fin, si ma main droite tient toujours une marguerite, la gauche cache une grenade. La grenade a infecté de soupçon cet autre monde possible tant chanté par mon parti, et il n'est resté à mon pays que le monde offert à sa puissance pour qu'il le modèle à son image. À sa bonne image, cela va de soi, celle qu'il se donne de lui-même et propose à l'imitation des autres, sur un plat, pour leur épargner la fatigue de s'en inventer une. Et ces autres seraient assez ingrats pour ne pas reconnaître notre bonté? Faut-il les assommer pour qu'ils comprennent le bien que nous leur voulons? Tout cela est allé très vite, à la vitesse d'une vie d'homme. Vous, même vous, vous avez fortifié notre sentiment de supériorité en ne vous oppo-

sant à nous que du bout des lèvres, parce que vous avez puisé dans notre porte-monnaie votre allégeance. Pardonnez-moi ma violence. Dites-vous que pour les miens je suis de votre côté, et contre eux; que j'appartiens avec vous au troupeau de plus en plus clairsemé de doux attardés nostalgiques d'un temps qu'eux n'ont jamais connu. Mais ce qu'on vous pardonnera à vous, à votre attardement nostalgique, à moi on en fait grief. Mon opposition fissure chez moi une bonne conscience nécessairement consensuelle. J'y chie dans la soupe. Mon opposition dégage des relents de trahison. Et ça, je ne le digère pas.»

Le Scribe est alors sorti de son rôle. L'Étranger un traître? Allons donc! C'est lui que ses concitoyens trahissent, sa foi dans leurs institutions qui est flouée! Mais jusqu'où son ressentiment, aussi légitime qu'il soit, n'est pas celui d'un amoureux déçu? Si au hasard d'un retournement des circonstances, et sans besoin d'un accident nucléaire, on s'avisait chez lui que sa voix, cette *vox clamans in deserto*, était celle de la raison, hésiterait-il une seconde à se remettre au service des siens? En somme, la question que lui avait déjà posée le Journaliste.

L'Étranger s'est penché sur son bourbon. Il en a longuement humé le parfum, avant de secouer la tête. «Vous me renvoyez gentiment à moi-même. C'est vrai, la déception trompe mon jugement. Vous voudriez me rendre ma foi perdue que vous ne vous y prendriez pas autrement. Mais ai-je envie de la retrouver?»

Superbe invitation au dialogue! Le Scribe s'interroge sur le mouvement d'immédiate sympathie qui a propulsé sa main à travers la table, sur l'avant-bras de l'Étranger. Reconnaissance d'un compagnon d'infortune? Il faudra qu'un jour il explore l'intuition animale des premières secondes d'une rencontre, quand se décide l'amitié avant même qu'elle soit nommée. En attendant, des mots: cette foi dont il parle, ne nourrit-elle pas l'espérance de toute société? L'Étranger a perdu une bataille en la servant, il en porte les blessures. Pour autant les jeux sont-

ils faits ? Les générations futures accepteront-elles encore longtemps le système qui l'a éjecté de ses souvenirs et ne lui a laissé d'autre rêve que celui de le faire sauter pour n'être pas complice de ses erreurs de jugement ?

« Vous mettez le doigt sur ma fragilité. Je prétends qu'elle est celle de la démocratie. Cette croyance que chaque individu a un pouvoir sur ce qu'il est convenu d'appeler la marche de l'Histoire... Mais comment distinguer l'action qu'il a sur elle de celle qu'elle a sur lui ? Jusqu'où son aspiration au bonheur n'est-elle pas celle qu'on lui enjoint de partager avec les autres, dans les formes qu'on lui impose ? Cette communauté de destin qu'on lui serine quand, de la famille au clan et du clan à la nation, elle couvre d'un drapeau un territoire qu'on lui dit être sien et lui fait brûler le drapeau du voisin, n'appartient-elle pas déjà au passé ? Alors, quel drapeau pour l'humanité aujourd'hui ? Quand l'ARC s'est créée, aucun de ses membres ne pensait que la défense d'un chemin menait à de telles questions. Elle m'y a mené, dans l'aveuglement. »

Il n'aurait pas été judicieux de faire à ce moment-là un signe au serveur pour qu'il remplisse des verres à nouveau vides. Alors, pour ne pas couper l'élan d'une conversation menacée autant par le manque que par l'excès de son carburant, le Scribe a invité l'Étranger à la poursuivre dans un petit restaurant vraiment sympathique. Il lui ferait goûter des spécialités régionales pas encore internationalement nivelées. L'Étranger lui ferait plaisir en acceptant. Il lui rendrait même l'immense service d'éclairer, fallait-il le répéter, des réflexions qui commençaient seulement à s'ébaucher dans sa petite tête de Scribe. Et l'Étranger a feint de le croire.

Chapitre 16

Sur le chemin du restaurant, l'Étranger a cherché à mieux situer le Scribe. Dont l'insistance à orienter la conversation vers des sujets politiques aurait pu l'amener à voir un espion dans cet homme soi-disant paumé dans sa solitude, et auquel la connaissance du monde aurait manqué. L'Étranger lui a fait part de ce soupçon, en riant. Parce que comment le Scribe peut-il penser qu'un exilé serait moins paumé dans l'existence que lui? Allons donc! Simplement, il est arrivé par d'autres chemins à une même impuissance. D'où sa reconnaissance, quand le Scribe l'arrache un instant à sa solitude et le dispense de côtoyer ne serait-ce qu'un soir celle de ses compagnons d'infortune, dans leur foyer d'occasion. «Je n'ai pas trop bien compris ce que vous faisiez dans la vie, ou j'ai mal écouté ce que vous m'en avez dit.»

Ce qu'il fait dans la vie... Le Scribe a été tenté de répondre : rien! Rien qui mérite qu'on en parle, rien que des boulots de plume; après une enfance ni malheureuse ni heureuse, commune. Il a sans doute déçu ses parents, ils avaient placé en lui de grands espoirs. Comme tous les parents, parce que des tests lui avaient accordé une intelligence supérieure à la moyenne. Cette dite intelligence lui a permis de mener sans effort des études, elles, moyennes; et sans désir. Les humanités, parce qu'il fallait encore passer par elles, lui avaient fait entrevoir dans le désir de son entourage celui qui lui faisait défaut. Ces humanités, il les a enseignées un temps, avec enthousiasme, oui, avant que l'enseignement ne les lui rende, pour ainsi dire, extérieures à lui, devenu, comment dire, le médiateur impuissant d'un objet inaccessible, dans la nostalgie de sa perte. Il en était résulté un état dépressif; il avait tenté de le surmonter en multipliant les engagements sociaux. S'est-il marié pour la même raison? Sans projet défini, ce mariage n'a pas résisté à la thérapie qui devait le sauver. Mais cette thérapie l'a aidé à prendre distance. De lui d'abord, de ses engagements ensuite, pourtant devenus en cours de route son gagne-pain. Il rédige aussi des articles dans divers

journaux, il fait des traductions de ce qui l'intéresse et parfois de ce qui ne l'intéresse pas, il ne rêve plus de succès et encore moins de fortune, il s'est résigné à être une plume chassée par le temps. Son travail n'est pas fatigant à vrai dire, mais il le fatigue. Et il lui doit d'être entré pour se changer les idées dans ce café, où il a entendu un étranger raconter son histoire ! Avec cet étranger il s'est senti exilé dans la sienne, d'histoire, et soudain placé devant le désir inespéré de faire quelque chose de celle d'un autre. Avec sa plume justement. Tout ça d'un trait, et sans allusion au sténogramme.

Le danger majeur pour ce sténogramme, ç'eût été que l'Étranger n'enchaînât avec ses propres confidences. Sur cette vie privée glissée dans sa conversation avec le Journaliste, et que le Scribe avait déjà entendue. Sans compter que, entre hommes, la conversation aurait vite risqué de s'enliser dans de banales histoires de jupons. De cœur, de chair ou de cul. Pour éviter de tels écueils, à peine installé avec l'Étranger dans un coin discret du restaurant, le Scribe est revenu à l'affaire du Chemin. Était-il bien exact que l'Étranger avait vu dans son saccage l'image emblématique d'un développement irresponsable imposé aux générations futures par la nôtre ? Que son pays, en imposant le modèle au reste de la planète, aurait dévoyé l'espérance de ses Pères Fondateurs dans un empire universel du Bien confondu avec les intérêts de ses propres biens ? Quitte à persuader par la force ceux qui douteraient de ses bonnes intentions ; quitte à vouer chez lui les récalcitrants à l'exil... Et l'Étranger a mordu à l'hameçon.

« N'attendez pas de moi que je me lamente sur l'aveuglement de mes concitoyens. Je n'ignore pas que leur responsabilité historique est immense, elle est celle d'une puissance qui n'a plus de comptes à rendre qu'à elle-même. Je crains seulement que leur logique d'empire – elle est propre à toute puissance, qu'elle se barde ou non de bonnes intentions – ne nous entraîne dans un drame dont les acteurs, vous et nous, ne contrôlerions plus l'action. Dois-je me sentir coupable d'être né là-bas ? »

Le Scribe s'est empressé de laver l'Étranger d'un pareil soupçon. Ses malheurs ne l'en disculpent-ils pas? D'ailleurs, où chercher les coupables d'un modèle de développement répondant aux désirs de l'immense majorité de l'humanité, sinon dans ces désirs mêmes? Et que penser de leur contestation par deux hurluberlus vieillissants attablés devant les agréables nourritures terrestres que ce développement leur offre? «Connaissez-vous les films de Tarkovski? Il n'est pas né chez vous, et pourtant ses films préfigurent l'effondrement dont vous parlez. Sans aubépines, votre Chemin traverse désormais la planète. Ce ne sont pas seulement elles qu'on déracine, mais nous avec, tous tacitement consentants parce que l'avenir qu'on nous propose passe par ces nourritures agréablement terrestres.»

Consolations trop culturelles pour être honnêtes, l'Étranger les a-t-il seulement entendues? «Une maxime des Indiens de l'ère préhispanique dit à peu près ceci: *nous sommes redevables à nos enfants de la terre qu'ils nous ont prêtée*. Notre temps aborde ce paradoxe, il l'étend au monde entier. Mais quelle conscience est prête à se mouvoir à cette échelle? A dépasser l'horizon de ses intérêts, à se réveiller des songes d'une liberté toute à soi, à entrer sans frustration ni rancœur dans cet espace de responsabilité partagée que serait l'humanité? Mes concitoyens, comme les vôtres, je les vois errer sans repères entre les fantasmes de leur liberté, ce sont ceux du philosophe dans son boudoir, et d'approximatives notions du Bien et du Mal telles que les manipulent les démagogues de tout poil. Où trouver cette Loi que les limites d'un monde fini imposent, une Loi intériorisée, acceptée de tous comme allant de soi, sans qu'il soit nécessaire de la barder d'interdits, de lois mineures et de règlements grâce auxquels un informe Léviathan, démocratique ou non, applique ses carcans sur chacune de nos libertés particulières?»

Et le Scribe de surenchérir, parce que cette Loi intériorisée, il en rêve aussi, et combien de catastrophes seront-elles encore nécessaires pour que l'humanité qu'elle postule se donne une

forme... Pour l'heure et pour les concitoyens de l'Étranger, elle se résume à eux, ils en sont l'avenir et la fin, et qui les en dissuadera puisqu'ils ont le pouvoir d'en décider? Un modèle de société peut-il être dépassé autrement que par la violence d'un autre? C'est le moment que le Scribe a choisi pour frapper un grand coup, et sauver le sténogramme de considérations si générales qu'il finirait par n'être plus qu'un catalogue de propos de table dignes du Café du Commerce. Il a avoué à l'Étranger qu'il s'était immiscé dans ses conversations avec le Journaliste, et ceci dès leur première rencontre; qu'il avait retenu par écrit ce qui s'y était dit; que seul l'intérêt qu'il y avait pris avait motivé une aussi inexcusable indiscretion. Plus encore, dans les questions de l'Étranger il avait reconnu les siennes, et maintenant il osait lui demander si, ensemble, ils ne pourraient pas tenter de leur apporter des embryons de réponses.

L'Étranger a éclaté de rire. Il a levé son verre: « Avec votre permission, à ta santé, camarade! Si je te comprends, tu voudrais donner un corps à nos illusions! Soit! Tu connais j'imagine l'histoire du père tombé avec son fils en plein milieu de l'Atlantique? Le gosse demande: Papa, c'est loin, l'Amérique? Et le père lui répond: Tais-toi, et nage! Alors, nageons, puisque nous n'avons rien d'autre à faire! »

Chapitre 17

Un tutoiement, puis un impératif... Du coup voilà le Scribe contraint à renoncer définitivement à son statut d'observateur. Il a ri lui aussi, et déclamé :

*« Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita. »*³

Comme si l'Étranger devait parler cet italien-là. Et le Scribe a poursuivi : « Et ce n'est pas dans l'Atlantique que je nage avec toi, et ce n'est pas une moitié de vie que j'ai encore à parcourir, seulement un bout de chemin. J'y compte sur toi comme Dante sur Virgile pour me le rendre plus facile. Dans la forêt de mes contradictions, je suis resté le spectateur de ma propre vie. Toi, si tu as la gentillesse de te considérer paumé autant que moi, ce n'est pas au terme d'un même parcours. Le mien n'a rencontré que les emmerdes d'une vie quotidienne ordinaire. Le tien t'a affronté à l'Histoire, à ses forces, et elles t'ont vaincu, dis-tu. Elles ont subjugué ton pays. Elles sont en passe de subjuguer le monde, comme si les dieux avaient programmé sa perte. S'ils rendent aveugles ceux qu'ils veulent perdre, tentons au moins, nous, de ne pas nous fracasser idiots contre des murs que nous hallucinerions. Pour ne pas faire la fin de tes camarades terroristes. » Après coup, le Scribe juge son intervention ridiculement emphatique, mais comment ramener l'Étranger à son sujet ? Plus efficacement, il a rempli les verres trop haut, l'excès du geste a appelé l'Étranger « à pousser plus loin son analyse des conditions subjectives nécessaires pour qu'un individu doué de raison passe à l'acte, et recherche dans sa mort la justification de sa vie. À quel moment ces conditions nécessaires deviennent-elles suffisantes pour lui ? Peut-il se contenter de penser, comme Netchaïev au

3 Premier vers du Chant I de *L'Enfer*, première partie de *La Divine Comédie* de Dante.
*Au milieu du chemin de notre vie
Je me retrouvai dans une forêt obscure
Car la route droite était perdue.*

milieu du XIX^e siècle, que la destruction de l'ordre existant constitue une tâche assez lourde en soi pour qu'on soit dispensé de se demander à quoi elle mènera ? Pour Netchaïev, l'existence de l'autocratie tsariste fournissait cette cause suffisante. L'autocratie apparemment démocratique de la marchandise en serait-elle un avatar contemporain à abattre de la même façon ? Ne devrait-on pas glisser ici l'hypothèse d'une désillusion toute personnelle chez des individus dont la démocratie aurait magnifié les droits sans que leur liberté y ait trouvé son compte ? »

L'Étranger a regardé curieusement le Scribe à travers son verre. « Décidément, tu veux me faire parler, et me faire croire que tu n'es pas payé pour ça... Dis-toi que j'ai plus envie de te connaître que de me souvenir. Tu en sais assez sur moi, puisque tu as écouté mes conversations avec le Journaliste. Attends-tu que je continue à me lamenter sur l'inutilité de mon action politique ? Que je condamne une énième fois l'usage que mon pays fait de sa force en s'instituant missionnaire du Bien dans un monde qui aurait ignoré jusque-là la distinction du Bien et du Mal ? Je me ressasserais, et nous tomberions vite dans des propos de Café du Commerce, comme on dit chez vous. N'attendrais-tu pas de moi autre chose ? A toi de me répondre ! Et à ta santé, mon cher ! Ton petit vin de pays est vraiment excellent ! »

Moyennement bon. L'excellence n'entre pas dans le budget du Scribe. Ce que lui, Scribe, attendrait encore de l'Étranger ? A sa grande honte, il n'a pas eu le courage de répondre à cette question, toute réponse en aurait soulevé trop d'autres. Il s'est souvenu du sténogramme, grâce à lui il allait tenir une histoire, elle ne serait pas la sienne, mais son écoute lui donnerait une existence, avec un commencement et une fin. Il s'est ressaisi. Il avait été frappé de la coexistence, chez l'Étranger, de son réel respect des procédures démocratiques et d'une non moins réelle tentation d'envoyer ces procédures en l'air, et lui avec. Faut-il voir là quelque conflit intérieur entre la voix d'un père et celle – comment l'appeler ? – de sa propre révolte ? Il résume : de son

père, l'Étranger tiendrait qu'on ne porte pas plus la main sur la démocratie que sur sa mère. Que l'une et l'autre ne peuvent être meurtrières que par un accident contre-nature. Soit, pour la démocratie, par l'accident de forces la manipulant pour faire triompher leurs intérêts. Jusqu'où l'Étranger a-t-il compté naguère sur la loi pour canaliser ces forces? Sa révolte n'a-t-elle éclaté que quand il s'est aperçu que ces forces font et défont les lois? Alors pourquoi la démocratie reste-t-elle néanmoins parfaite pour lui, malgré les imperfections de sa pratique? Que, d'illustration sans doute perfectible d'une éthique sociale à validité universelle, il en parle maintenant comme d'un cache-sexe couvrant d'une apparence de décence l'éternel écrasement des faibles et des pauvres par les forts et les riches? Qu'est-ce donc qui le retient encore de passer à l'acte, puisqu'il ne semble plus trop tenir à la vie? Une mitraille de questions pour reprendre l'avantage, en somme...

«Santé, camarade! Faut-il te remercier de me remettre le nez dans le caca de mes hésitations? Pour reprendre ton image, je ne m'autoriserais pas à porter la main sur notre mère à tous, la République. Même quand je la vois se putasser avec ceux qui y mettent le prix. La Loi du père me l'interdit, et renoncer à son utopie me détruirait. Oui, et c'est ici que s'enracine mon ambivalence: et si ma foi dans la démocratie était plus destructrice de son utopie que le passage à l'acte n'est destructeur de ses trahisons? Plus bassement: et si le passage à l'acte n'était que l'expression de ma rage devant ses échecs répétés? Tu comprends pourquoi je me demande quelles conditions subjectives sont nécessaires pour qu'on accepte des conditions objectives, elles sont celles de l'Histoire dit-on, l'idée de sa propre mort. Cette question-là, elle me rattrape par tes soins. Elle est grosse de beaucoup d'autres, ne penses-tu pas?»

Chapitre 18

Sans doute, sans doute... En toute spontanéité, le Scribe a pris note des propos précédents sur un bout de papier, sous l'œil indifférent de l'Étranger. Et ces autres questions? Le Scribe en a bredouillé quelques-unes, avec une volubilité vraiment gênante pour qui s'était voulu jusque-là oreille, et oreille seulement. Il a discoursu sur l'extension du vocable «terrorisme» épinglé d'office sur toute violence exercée contre autrui ou contre des biens. Dans sa généralisation, et surtout dans le jugement qu'aussitôt on lui accole, il a dit reconnaître une peur croissante de l'autre, de sa propre violence projetée sur cet autre pour s'en cacher l'origine: que des banalités, il en a honte après coup. Et pour s'en dépêtrer, pêle-mêle il a aligné des exemples récents de ce qu'il avançait: dans ce type qui venait de se faire sauter dans une école, n'avait-on pas diagnostiqué une crise de paranoïa aiguë? Cette école n'aurait pas reconnu ses mérites jadis! Et celui qui avait dynamité la tombe du soldat inconnu? Il rêvait d'une performance esthétique, il souffrait du complexe d'Erosstrate? Pourquoi ce besoin de trouver une explication à l'inacceptable sinon pour que l'acte renvoyé à son sujet y épuise sa signification? Et quand l'acte s'accompagne d'un commentaire du genre: contre l'armée, et à la mémoire de tous ceux qu'elle a tués; contre une sélection scolaire productrice des inégalités sociales, etc., que se passe-t-il? Pour détourner l'acte de sa signification, on lit dans l'atteinte à son objet celle que porte à la société un pauvre type, un désespéré à soigner, au mieux, un sujet dangereux à livrer à la vindicte populaire, au pire. Un terroriste en fin de compte, dont le seul contact rend infréquentables ceux qui l'ont approché. N'était-ce pas ce qui était arrivé à l'Étranger quand, pour avoir discuté avec les extrémistes de son parti, il s'était mis à diffuser un parfum de terrorisme chez ses propres amis... à tort vraiment? Ne subodoraient-ils pas en lui cette tentation du passage à l'acte? De franchir le fossé entre la liberté de penser et la liberté d'agir, ce fossé que le terroriste ignore en sautant d'une liberté à l'autre sans solution de continuité?

Alors, et pour prendre un peu de hauteur, à moins de voir dans le passage à l'acte le seul vertige d'une *Schadenfreude*⁴ narcissique, ne faut-il pas voir chez le terroriste la confusion entre sa conscience tout individuelle et une hypothétique conscience universelle, à laquelle par son acte il donnerait une voix, la sienne? D'où la large gamme d'interprétation que l'acte reçoit, à un bout la foi salvatrice offrant par l'acte un sens à l'existence individuelle – c'est le martyr –, à l'autre bout le court-circuit d'une mégalomanie infantile confondant pensée et acte dans un fantasme – et c'est le fou dangereux. Et entre les deux bouts? Un vaste espace sans contours, où raison et passion se déchirent, s'accordent, s'utilisent et s'entr'utilisent dans l'obscurité des consciences «en s'appuyant sur le flou des conditions objectives et subjectives dont tu parles pour légitimer ou interdire le passage à l'acte. Autant dire que si la réunion de ces conditions affecte une collectivité tout entière, la décision de passer à l'acte est chaque fois singulière quand, propriétaire de sa vie, on se sent libre de choisir sa mort. Pour toi, et pardonne-moi d'être brutal, là où le terroriste pense donner par sa mort un sens à sa vie, le suicide de ton père a dénié tout sens à la sienne. Et ça, tu ne le supportes pas.»

4 Joie malsaine qu'on éprouve devant le malheur d'autrui. Littéralement : *joie (du) dommage*.

Chapitre 19

Pause, dans l'immédiateté de l'écriture. Longuette, cette conversation, et son souvenir pénible. Tant qu'il était retranché derrière sa fonction sténographiante, le Scribe pouvait se justifier de n'en être que le médium. Elle était ce qu'elle était, lui n'y était pour rien. Maintenant qu'il est scribe de sa mémoire, il est responsable de son écriture. Il a beau garantir la fiabilité de sa mémoire, elle n'excuse pas l'ennui d'une conversation répétitive, même si l'ennui serait la meilleure garantie de sa véracité. Mais, à de rares moments près, ceux que retiennent les romans, l'ennui n'est-il pas consubstantiel à la réalité?

Pour revenir aux faits, l'abondance de sa parole libérée a laissé à l'Étranger le loisir de goûter le contenu de son assiette. «Ton repas va être froid! Il est fameux, le canard que tu m'as proposé là! Et parfait le vin robuste qui l'accompagne!» Soit, cause toujours, mon vieux. «Mais je n'oublie pas que j'ai à répondre au bombardement de tes questions. As-tu jamais été tenté par le vide d'une décision hasardeuse, celle qui fait basculer la vie dans le vertige de sa perte? Nous appartenons à la même génération, et trop de souvenirs obstruent de passé le peu d'avenir qui nous reste. Ce sont de petits souvenirs souvent, ils tisonnent sous la cendre d'autres, ils sont toujours prêts à allumer des incendies au premier courant d'air venu. Ma vie te paraît lisse, son interprétation facile puisque tu penses la lire dans les vicissitudes de l'Histoire, celle qu'orne l'immense capitale dont toi et moi nous l'affublons. Pourquoi? Pour en faire l'héritière de l'antique Destin, et nous décharger sur elle de notre impuissance à en faire quelque chose? J'ai cru avoir prise sur elle, je n'ai connu que les accrocs de la mienne, avec un tout petit h. Tu y trouverais de longs passages à vide, et tant d'hésitations au bord de décisions aux enjeux devenus obsolètes. Ces enjeux m'ont obsédé le temps que j'ai passé sur le divan de la psychanalyse. Je crois avoir fait allusion à cet épisode devant toi, à moins que ce ne soit devant le Journaliste: de toute façon, tu étais là...

Ils étaient déviés de leur objet réel pour mon analyste, c'est ce que j'ai déduit de ses silences. Pourquoi ce souvenir ? C'est que j'ai l'impression que notre conversation serait prête à s'engager dans une semblable impasse, si tu veux m'y faire dire ce que je ne tiens pas à connaître. Bien sûr, tu n'as pas tort de voir derrière le sacrifice des terroristes l'ombre suicidée de mon père. Il m'est plus facile d'en aborder la mémoire en parlant de sa foi dans la démocratie plutôt que de sa fragilité. Cette foi, l'avait-il perdue ? Le tesson me dit que non, qu'une fois réuni à ses frères la perfection de l'amphore dont chacun garde le souvenir sera recomposée. J'ai besoin de penser que c'est le message de mon père, pour ne pas avoir à percer l'intimité de sa souffrance. Et peut-être pour préserver, avec sa foi, la mienne et celle de mon pays. Pourtant c'est ce même pays qui a corrompu de doutes la mémoire de mon père en trompant mon zèle missionnaire mis au service de ses intérêts. Ces doutes m'ont desservi devant le Journaliste. Avec toi, je fais le pari de l'amitié. C'est précieux l'amitié, son écoute, quand je vérifie à tes réactions la validité de mes réflexions, pour savoir si je les dois au seul désordre de mon esprit, ou si tu les partages, et pas seulement par amitié. Tu as compris qu'elles butent chaque fois contre le même obstacle. Que par quelque bout que j'attaque mon histoire, j'aboutis à un même noyau de principes intouchables, mais ils sont des plis de pensée dans mon pays, ressassés sans cesse par ceux qui tirent de ce ressassement la légitimité de leur pouvoir. L'interprétation que leur donnent l'école, les médias, repasse soigneusement sur ces plis et les amidonne de bonne conscience. Moi, je me suis senti coupable de mettre en doute des principes qu'elle enrobait du miel de notre foi, quand je me suis demandé si on n'avait pas fait de cette démocratie une vache sacrée, qu'on respecte et laisse mourir de faim. Je ne voudrais pas que tu me suspectes de lui préférer d'autres formes de gouvernement – aristocratique, oligarchique ou, sous une étiquette contemporaine, technocratique. Mais j'ai appris que la volonté populaire peut être porteuse de désastres, et qu'on ne l'absout pas en imputant ces désastres à quelque accident pervers, en se gardant

bien de l'imputer à elle-même ! J'ai relu Aristote pour cerner la zone d'ombre où la démocratie se perd et nous perd. Peut-être te souviens-tu qu'il n'oppose pas la démocratie à l'aristocratie ou à l'oligarchie comme on le fait communément, mais à la ponérocراطية : au gouvernement des plus mauvais. Une dérobade sans doute, qui le dispensait de se prononcer explicitement sur la forme d'un gouvernement des meilleurs. Simplement il tend à la politique le miroir de l'éthique. Mais quel est le système qui donne le pouvoir aux meilleurs et, surtout, en interdit l'accès aux plus mauvais ? Je n'ai pas de réponse. J'ai seulement appris que, si dans ce miroir le sujet se vérifie dans son objet, c'est cet objet qui le constitue en bon ou mauvais citoyen. Prends l'exemple de mon barrage. Mon pays l'offre à des pauvres pour qu'ils le soient moins, et j'entre avec enthousiasme dans ce projet. Puis il retire son offre parce que les pauvres ne rampent pas de reconnaissance devant lui. Quand j'ai montré aux miens que notre générosité était calcul pour quelques-uns, je me les suis aliénés. Pour renverser le mur d'hostilité ou d'indifférence qu'ils ont dressé autour de moi, comment n'aurais-je pas été séduit par les pratiques plus radicales de mes camarades terroristes ? Je ne peux t'en dire davantage, et peut-être est-ce déjà trop pour alimenter ta déception. »

À tout hasard, le Scribe a alors demandé si on le percevait chez lui comme un terroriste, en puissance sinon en acte. L'Étranger a vidé son verre d'un trait. « Quelle différence entre ces deux étiquettes, puisque seul le mot terroriste compte ? Je pourrais te répondre en multipliant les exemples. Pour faire court, je te répète qu'il a suffi que mon nom apparaisse plusieurs fois sur l'agenda de terroristes pour que je sois devenu suspect. Aucune preuve ne délivre d'un soupçon de collusion, ce soupçon empoisonne jusqu'à l'air que tu respirez, il sue dans les propos compatissants de tes amis et dans les indignations de tes ennemis. Entre les expressions de sympathie des uns et les condoléances des autres, j'ai compris le geste de mon père. Il m'était interdit. Il aurait été interprété comme une auto-accusation. Tu

m'as dit avoir bénéficié de l'enseignement des humanités. Elles m'ont poursuivi d'une citation : *Paete, non dolet*. Ce « Paetus, cela ne fait pas mal » de la courageuse Arria⁵, tendant à son mari le poignard qu'elle vient de s'arracher de la poitrine. Arria et Paetus ne signifiaient par leur geste que l'échec d'une ambition. Pour moi, il aurait marqué la fin de mon espoir de remettre de ses égarements Rome dans Rome. C'eût été tuer mon père une seconde fois. »

L'Étranger hume le vin, il boit à petites gorgées. Le Scribe a attendu. Puis, l'Étranger : « Ma psychanalyse a été une expérience trop brève. Le contexte incertain de ma vie en faussait le jeu par de trop rapides va-et-vient entre ce que je vivais et la viscosité de l'être. Je ne veux plus y penser. Ma petite histoire d'exilé, je la partage désormais avec des milliers d'autres. Je m'y demande sans cesse quelle relation un homme prétendument libre a entretenue avec un pouvoir, qu'on lui a dit être le sien, pour qu'il soit amené à en souhaiter la destruction. Là non plus je n'ai pas de réponse. »

Heureusement le serveur, attentif au silence soudain de ses clients, s'est précipité pour demander si ces Messieurs voulaient du dessert. Oui, bien sûr ! D'où un échange sur la qualité des desserts proposés, et du temps laissé au Scribe pour trouver une diversion. Par le hasard d'une obscure association, il s'est mis à raconter que le matin même, depuis son lit, il avait aperçu à une distance d'environ un kilomètre une embarcation tracer un sillage sur le lac. Puis, dressé sur ce sillage, un frêle bâtonnet aussitôt assimilé à un skieur nautique. Mais, très vite aussi, la distance entre ce sportif matinal et l'embarcation a crû démesurément sauf quand, par un léger mouvement de tête, l'observateur la réduisait à néant. L'angle choisi par son œil avait animé

5 Épouse de Caecina Paetus, Arria est une dame de la Rome antique, célèbre par son courage. Lorsque l'empereur Claude commande à Paetus de se suicider, celui-ci ne peut s'y résoudre jusqu'à ce qu'Arria lui prenne le couteau des mains et se poignarde elle-même. Elle lui redonne alors l'instrument en lui disant que ça ne fait pas mal : *Paete, non dolet*. Cf. Pline le Jeune, *Correspondances*, III, XVI, 6 – Ans 97-107.

une tache, ou un insecte immobile sur la baie vitrée, à trois mètres de lui. D'où l'immédiate réflexion que, en remplaçant l'espace par le temps et la lointaine embarcation par un souvenir, la tache avait réveillé en lui un désir de liberté, celle de surfer sur l'espace du temps. Mais pourquoi cette anecdote au moment de choisir un dessert? Sinon parce qu'il voit l'Étranger glissant sur la vague d'un temps tantôt proche, tantôt s'éloignant vers ses variables profondeurs à la poursuite d'un objet qu'un mouvement de tête, un changement de perspective approcherait ou éloignerait, et toujours insaisissable. «Mais pourquoi est-ce que je te raconte ça?»

L'Étranger était trop absorbé à savourer des profiteroles pour se demander, oui, pourquoi me raconte-t-il ça? «Ma mère réussissait assez bien ce dessert. Elle avait établi sa réputation de pâtissière auprès de nos amis. Tu me ramènes au temps de la nostalgie, mon cher! Un temps immobile au milieu du tohu-bohu de l'existence que tu me prêtes – et je m'y suis immobilisé comme cet insecte avant que ton œil ne l'ait inscrit dans le sillage du temps. Mais que l'embarcation sorte du champ de ta vision, et tu me trouves là d'où je n'ai jamais bougé.» Ceci prononcé d'une voix égale, dans une indifférence arrondie par la chaleur enveloppante d'un sauternes. «Oui, *Paete, non dolet...* As-tu jamais approché la vertigineuse douceur de la mort, quand elle tend ses bras à ton désir de t'abîmer entre eux? Quand l'image d'un père te chuchote: *Suis-moi, je suis ta paix, ne perds pas ton temps à remâcher nos malheurs, à les imputer à l'Histoire qui s'en fout, ou à Moloch que nous avons cru fléchir et domestiquer. Ne me réponds pas! Que tout ceci demeure entre nous, loin de tous, loin d'ici, dans l'intimité de notre tête-à-tête.* Et sa voix me reconforte plus que je ne saurais le dire.»

Loin d'ici... Le Scribe a été aspiré par la solitude de l'Étranger, l'air lui a manqué, il a ouvert une fenêtre. Le bruit de la jungle urbaine est entré avec ses senteurs de gaz d'échappement. L'Étranger a haussé le ton. «Mais quelles circonstances m'ont

amené ici ? Je te dois cette explication. Un jour, nous avons organisé une grande manifestation de protestation dans la capitale. Nous, c'est-à-dire comme d'habitude une confédération hétéroclite de mouvements auxquels l'espace démocratique ne donne pas la possibilité d'être entendus. Les objets variés de cette protestation comptaient moins que l'occasion de leur cristallisation : une réunion de chefs d'État, de pays dits riches – le vôtre en était. Ils discutaient des mesures à prendre pour lutter contre l'insécurité croissante du monde, en particulier dans les pays pauvres qu'ils s'efforçaient de sortir de leur sous-développement, disaient-ils. Aides contre sécurité, soit un thème assez élastique pour enrober d'une sauce humanitaire le contrôle des riches sur les pauvres. Nous qui manifestions, nous avons chacun une opinion différente sur ce qu'il fallait entendre par insécurité. Nous étions très nombreux, la police très nerveuse. Les pierres ont volé, les coups de matraque aussi. On aurait entendu des coups de feu. La police a chargé. Il y a eu des tas de blessés. La télévision vous aura montré les scènes d'une violence habituelle, toutes interchangeables, les mêmes sous des couleurs et dans des décors différents. Le spectacle commun d'un ordre écrasant sa contestation pour la dissuader de s'exprimer. Les couleurs étaient grises ce jour-là, le sang s'y est dilué dans les flaques d'une ondée rageuse. Je me suis trouvé parmi les blessés. Qu'est-ce que je faisais là ? J'avais engagé mon parti, ou ce qui en restait, dans cette manifestation. On m'a considéré comme un de ses responsables. Il y a eu procès – une dernière occasion de me faire entendre. Le procès a donc été bref. J'ai été condamné à une légère peine de prison, avec sursis, pour atteinte à l'ordre public. Je me suis donné le plaisir de remercier le tribunal pour sa mansuétude. Mes remerciements n'ont pas été appréciés. Ils ont été jugés offensants, ils l'étaient. C'est au terme de cette sinistre comédie fictivement démocratique que j'ai pensé pour la première fois à l'exil. Et même rêvé de recommencer ailleurs une vie nouvelle, en laissant derrière moi l'échec de la mienne. J'ai appris depuis que le passé est une tunique de Nessus. Elle ronge, elle brûle la conscience dès qu'on veut s'en débarrasser. »

L'Étranger a vidé d'un coup son verre à peine rempli, le Scribe a hésité à le remplir à nouveau. Mais l'Étranger a eu un sourire si malheureux... «L'exil pour me protéger de moi. Pour m'interdire des fantasmes destructeurs, ravivés à chaque rejet. Les derniers travaux promis à mon bureau ont été annulés. On m'a rendu à la liberté, à la liberté de la rue. Si je n'avais pas gardé à l'esprit l'intérêt des miens, j'ignore de quoi j'aurais été capable. Ma seule existence rendait déjà la leur précaire. Je les délivrais de mon angoisse en partant. Ils sont persuadés qu'un retournement des circonstances me ramènera au pays. Les mois ont passé. Deux années bien sonnées, et puis quoi? Rien! Chaque jour m'éloigne de ce retour. Ce que j'ai raconté au Journaliste appartient déjà à l'Histoire, à la curiosité d'un autre temps.»

Le Scribe a vidé la bouteille dans le verre de l'Étranger, et signifié discrètement au serveur d'en apporter une demie du même. Que le sténogramme se noie dans l'alcool, il s'en est foutu alors. Cette béquille à son propre ennui ne valait pas l'amitié d'un homme s'ouvrant à lui. «D'ailleurs, si les faits me donnaient raison, qu'aurais-je de plus qu'une satisfaction d'amour-propre? Tu me vois bombant le torse pour recevoir des mains d'un individu qui aurait pu m'envoyer devant un peloton d'exécution un bout de ruban, en réparation d'une vie gâchée? Tu m'imagines heureux d'être payé de mots par ceux qui ont usé de tant d'autres pour me salir? J'essaye de gagner ma liberté en me détachant d'un passé auquel je me veux désormais étranger. Grâce à quoi j'apprécie le vin que tu me verses. En passant, si tu entends parler de petits boulots, souviens-toi que je suis preneur. Histoire de mettre un peu de beurre sur mes maigres épinards. Je dois songer à ce qui me reste d'avenir. L'exil distille l'oubli, tu y tombes hors de la vie des autres. Ils suivent leur chemin, et leur chemin s'éloigne du tien. Plus il s'éloigne, et plus ton souvenir tremblote dans leur mémoire, jusqu'à s'y effacer si ça les arrange. J'ai rencontré par hasard ici un ami de jadis reconverti dans les affaires. «Tiens! Je te croyais mort!» J'ai aimé sa franchise, j'ai ri. Il n'a pas pris la peine de me deman-

der comment je me débrouillais, ni même proposé de prendre un verre pour réchauffer nos souvenirs. Son attitude était au moins claire, elle ne s'embarrassait pas de ces petites gênes coupables dont d'autres m'offrent le spectacle. Tout le monde n'a pas la chance de mourir au bon moment, celui qui permet de les figer dans un souvenir compatissant. Imagine qu'au lieu du premier pauvre diable venu tombant sous les coups d'autres pauvres diables en uniforme, c'eût été moi : quelle force symbolique aurait eue cette mort concluant le combat d'une vie ! J'aurais peut-être continué à exister quelques années encore sur les T-shirts de jeunes gens révoltés contre papa-maman, et peut-être à surexister quelques années de plus dans des mémoires ignorant tout des combats que j'avais menés. Icône, une de plus, dans la saga des vies sacrifiées à des causes d'autant plus justes qu'elles ont été perdues ! Mais voilà, je mourrai par lassitude de vivre, comme tout le monde, et la lassitude ne fait pas recette. Contre elle, je te propose de boire à notre santé d'hommes libres ; pour rien. Tiens, que penses-tu de la maxime qui m'est venue l'autre jour à l'esprit (je crois l'avoir glanée dans un de vos journaux) : *la liberté ne s'use que si l'on s'en sert ?* » Et comme à ce moment le serveur s'était approché avec la demi-bouteille : « Jeune homme, que pensez-vous de ma maxime, *la liberté ne s'use que si l'on s'en sert ?* Vous qui nous dispensez avec un délicieux breuvage l'oubli de notre liberté ? »

Le serveur connaît son métier. Sa liberté commence quand il a terminé son service, il la consacre alors à sa famille. Monsieur a sans doute ses raisons de penser ce qu'il pense, mais lui n'a ni le loisir ni les moyens de s'interroger sur ce qui le dépasse. Il n'a pas fait les études que Monsieur apparemment a faites, comme l'autre Monsieur, et Monsieur voudra bien l'excuser de ne pas allonger, les obligations de son service l'appelant ailleurs. Et comme le serveur s'éloignait, la forte voix de l'Étranger l'a suivi, dans le restaurant vidé de ses clients il a répété très haut « la liberté ne s'use que si l'on s'en sert, pas vrai ? »

«La ferme!» Ce *la ferme* beuglé d'une voix avinée provenait d'un angle obscur et d'un individu affalé devant un alcool blanc, probablement précédé de quelques autres. L'Étranger a vidé d'un trait son sauternes, qui méritait un meilleur traitement. «Tu as raison, mon brave! Parce qu'en l'ouvrant, je me suis abreuvé d'illusions! Je ne connais pas les tiennes, mais je vois que tu cherches à en éteindre les feux avec de semblables liquides! Sans succès, pas vrai? Alors, à ta santé!» Et comme son verre était vide, il l'a rempli d'autorité.

L'individu réveillé de sa somnolence s'est tortillé sur son siège, il a levé son verre tremblotant et grommelé quelques borborygmes avant de se renfoncer dans le silence. Heureusement. Un esclandre dans un lieu public n'aurait pas fait l'affaire de l'Étranger. Le Scribe pense avoir assez bien repris la situation en main en riant des réactions suscitées par l'aphorisme de l'Étranger, il l'a complété d'un «la liberté survit-elle à son ivresse, à celle de ton terroriste, par exemple...?» L'Étranger s'est figé, il a posé sur le Scribe le regard buté, rusé, d'un animal traqué hésitant entre l'attaque et la fuite. «Même si tu n'es pas mon psy, je te pardonne de me remettre le nez dans ce que tu penses. Lui, je le payais pour ça, aussi bien j'ai cessé un jour de le payer. Tu m'as offert un repas délicieux pour que je parle, non? L'homme qui nous verse à boire et le poivrot là-bas, ils ont raison de rejeter mon propos, et moi avec. Tu ne me vois pas leur expliquer que ce rejet, ils le payent du prix de leur vie perdue? A qui la faute si nous ne parlons que pour être écoutés de nous-mêmes? Rien ne me lamine tant que de n'avoir pas trouvé un langage commun à eux et à moi. Mon psy prétendait qu'entre amour et déception j'avais quelque chance d'entrevoir ma réalité et d'y trouver mon langage. Admettons, et buvons à sa santé, au prix de la mienne!»

Conclusion partagée par le poivrot, soudain debout et électrisé par elle, bafouillant une incompréhensible jaculation avant de se rasseoir dans le silence. Et moment difficile pour le Scribe,

contraint à faire acte d'autorité en rappelant à l'Étranger que le restaurant s'apprêtait à fermer. L'Étranger s'est raidi. Son ivresse est tombée, à moins qu'il ne faille encore lui attribuer la larme qui a coulé sur sa joue. Il a balbutié merci. Puis, à voix si basse qu'elle confinait au monologue intérieur, il s'est remis à parler sans se soucier du papier et du stylo que le Scribe avait tirés de sa poche. «Merci de me renvoyer à mon théâtre d'images, où l'exil joue leur fiction contre ma réalité. Chemin, père, démocratie, liberté – mon ombre erre entre elles, mes mots cherchent à en conjurer le pouvoir. L'enfance est sans fin dans l'adolescent qui apprend des premières blessures reçues que le monde existe hors de lui sans qu'il ait à répondre à son désir. Et cet enfant dans l'homme ne saurait juger son père, ni l'attachement de ce père au chemin de sa propre enfance, à la maison construite auparavant par son père à lui dans un temps où construire au bord d'un chemin fleuri d'aubépines, c'était déjà choisir un re-trait privilégié d'un monde déjà trop agressif pour une mère-grand trop fragile, nourrissant ses rêves de mélodies romantiques, devant un piano pieusement conservé. Tous ces cahiers dépareillés traînant au fond des armoires quand nous les avons vidées! Schubert, Schumann, toutes les sonates de Beethoven, un peu de Chopin et jusqu'aux *Intermezzi* de Brahms dans des éditions allemandes ornées d'amples caractères gothiques. Moi, avec mes disques de jazz, j'avais déjà détruit la maison sans le savoir, et rasé les aubépines. Frappé d'obsolescence l'univers dans lequel je grandissais. J'ignorais que j'appartenais à une génération de transition, un pied posé sur le socle d'un passé religieusement conservé, l'autre glissant sur une banquise fondant au soleil de l'atome. Le grand écart, quoi, entre le bonheur d'un passé imaginaire et l'aventure de sa déconstruction sans autre projet que celui d'un bonheur nécessairement lié au cours inéluctable des choses. Moi, le cul entre deux chaises, sans la conscience de l'inconfort de cette situation, et par conséquent sans moyen d'en sortir. Nos échecs politiques, à mes amis et à moi, n'ont pas d'autre origine que le déni de cet inconfort. Moi encore, calé dans le fauteuil de papa et de grand-papa, je ne me

suis pas aperçu à temps que ce fauteuil n'était plus que virtuel. Qu'il n'existait plus que pour moi. Que, si j'y étais destiné à remplir une même fonction, c'était dans un autre système de représentation. J'ai compris trop tard que tout système de représentation est régi par la violence qui l'impose, celle des forts sur les faibles, et que de fort j'étais devenu le faible dont on avait rasé la haie d'aubépines. En le dédommageant confortablement, pour qu'il ne crie pas trop fort qu'on le payait en monnaie de singe. De quoi se plaindrait-il? De rester un privilégié? Qu'on aurait changé sans lui demander son avis son système de représentation, alors qu'en le changeant on lui gardait ses privilèges? Oublierait-il qu'il devait leur conservation à l'argent de papa et de grand-papa? On ne lui demandait que de rendre à l'argent ce qu'il devait à l'argent, au prix de quelques petites violences faites à sa subjectivité, elle qui devait à cet argent les fleurs de son jardin secret. Tout cela est insupportablement vrai. Ce que je dis de moi, tu peux le projeter sur la société qui a nourri ma subjectivité blessée – ces deux siècles de pouvoir bourgeois dont une bombe me débarrasserait sans nous en débarrasser. Plutôt que les valeurs auxquelles tu as fait allusion, ce qui m'a retenu de rejoindre mes dangereux amis, c'est le sentiment d'impureté d'un passage à l'acte où ma subjectivité se penserait justifiée par la destruction d'un ordre injuste, oubliant que c'est celui auquel elle doit d'être. Ce sentiment, tu me diras qu'il me vient justement de l'enseignement des valeurs reçues. Mais les camarades qui n'ont pas eu mes scrupules ont reçu le même, ils appartenaient à mon milieu. Il faudrait creuser plus profond. Trop profond pour que je m'y risque.»

Le Scribe a levé un sourcil et son stylo, étonné du surgissement de cette notion d'impureté – l'Étranger se sentirait-il coupable devant les valeurs qui la fondent? L'Étranger hésite. Oui... Mais les valeurs se vérifient à l'épreuve du concret, là où leur application se frotte à l'ambivalence de leur interprétation. «Songe à nos gesticulations autour du Chemin. La soupe sentimentale qui l'entourait s'est fort bien accommodée qu'un

amour vertueux de la nature recouvre les intérêts plus troubles de quelques privilégiés. Espères-tu d'un habitant des bidonvilles qu'il partage leurs valeurs ? Il n'en connaît que le bruit des mots ! Moi, j'ai été façonné par ces mots. Que je le veuille ou non, je défends les privilèges qu'ils m'ont concédés quand je refuse que la nature de mon enfance se métamorphose en parc d'attractions pour l'habitant des bidonvilles, quand je lui refuse l'auto-route qu'il emprunterait pour mener ses enfants voir s'envoler leurs rêves, quand je couvre de mépris le ghetto qui le fait rêver. Je suis resté paralysé au cœur de ces contradictions. Tous mes camarades ne l'étaient pas. L'homme du monument des Pères Fondateurs les a résolues en s'attaquant à leur cause, pour que sa mort n'apparaisse pas comme un suicide ; j'aurai à t'en parler. Pense aussi à ma naïveté, ou à ma complice hypocrisie dans l'affaire du barrage. Moi, sujet heureux des bienfaits que je croyais apporter – mais ils étaient enveloppés dans les plis d'un drapeau que j'ai vu piétiné, brûlé par des foules en fureur. Je ne suis pas parvenu à faire entendre à mes amis, au-delà d'un hochement de tête à peine poli, que notre drapeau méritait ce traitement. L'accepter eût été mettre en cause des convictions viscéralement partagées par eux tous, et l'humiliation d'un pouvoir qui nous donnait raison. J'ai assisté alors à la chimie d'une curieuse réaction, où l'angoisse cumulée des individus se précipite en ferveur autour d'un emblème, prête à se rassurer derrière celui qui le brandit le plus haut. Comme des moutons. Pour reprendre ta réflexion, j'ai vu mes amis glisser des coordonnées du vrai et du faux vers celles du Bien et du Mal, se retourner contre ces pauvres diables qui avaient le culot de nous refuser la reconnaissance du ventre, à nous qui leur offrons à la fois la recette de notre succès et nos surplus, pour qu'ils ne meurent pas de faim ! Mon exil a commencé parmi les miens, je le répète, dans le silence des mots que j'ai dû taire, sans autre évasion que l'espace sans contours du rêve. Cet espace, je pense le partager avec toi ce soir. Imagines-tu que d'autres nous y rejoindront un jour en nombre suffisant pour détourner mon pays, et d'autres, d'abuser de leur force ? J'aimerais le croire... Mais tout pouvoir se fascine

au jeu de la vie et de la mort aussi longtemps que cette mort n'est pas pour lui. À ce jeu, mon pays a la certitude d'être gagnant pour l'heure; ce qui lui permet le luxe de laisser parler la conscience de ses enfants égarés quand ils crient, mais pas trop fort, qu'on ne saurait vaincre. Mais vaincre sans convaincre. Je suis un de ces enfants-là, qui porte la culpabilité refoulée de ses frères ivres de leur puissance. Et je sais que l'Histoire ne fera pas de différence entre eux et moi le jour où la violence qu'ils sèment nous précipitera tous dans le chaos. »

Chapitre 20

A quoi ressemble ce chaos ? Le Scribe a levé l'œil sur l'Étranger, les traits défaits, le regard sombre concentré sur le verre qu'il vide à petits coups. Le Scribe s'est entendu crier soudain *Viva la muerte!* Le poivrot a sursauté, le torchon passé sur les tables par le serveur s'est arrêté de tourner avant de reprendre son mouvement circulaire. L'Étranger n'a pas vacillé d'un cil, il a souri, et le stylo s'est remis au travail. « Elle gagne toujours. Tu voles au secours de sa victoire. L'homme qui a fait sauter les effigies des Pères Fondateurs m'avait confié son projet. Et l'heure et la date de son exécution. Et qu'il sauterait avec pour maculer le marbre blanc du rouge de son sang. Il savait me mouiller, que j'informe ou non la police. Je me suis tu. Je partage donc la responsabilité d'un acte que je n'aurais pas eu le courage d'accomplir. La lâcheté est fille du scrupule, qu'elle se recouvre ou non du manteau des valeurs dont tu parlais. Figées dans le marbre, elles ont explosé ce jour-là pour moi. L'acte était-il nécessaire ? Oui, jusque dans son inutilité. La conscience de mes concitoyens n'en a pas été éclairée. Au contraire. Ils ont recouvert avec d'autant plus de ferveur du manteau de nos valeurs mutilées nos intérêts glacés comme le marbre de leur représentation. Je viens de m'alléger sur toi du plus lourd de mes secrets. Tu le partageras avec moi. J'en garde seul la honte. »

Ceci chuchoté très bas, et puis d'une voix plus assurée : « Nous longions la rivière, ma rivière. Sagement contrôlée, entre des amas de pierres pour donner à l'intervention des hommes le négligé de la nature. Nous marchions sur le sentier balisé revendiqué par notre mouvement. On n'y rencontrait que de rares pêcheurs s'obstinant à tirer de l'eau trouble les rares poissons s'obstinant à y vivre. Loin de l'œil des sbires, dont cet ami prétendait être épié en permanence. Il avait pris soin de s'orner d'une fausse barbe. J'en ai ri, j'aurais dû lui savoir gré de me protéger, et son projet bien sûr aussi. Il n'attendait pas que je l'en dissuade, et je ne l'ai pas fait. Nous en avons exploré les moti-

vations, les conséquences. L'analyse de mon compagnon était évidemment plus radicale que la mienne quand elle l'amenait à la conclusion qu'il n'y avait plus de place pour lui dans un monde où il ne se reconnaissait pas, et qu'il m'a démonté pièce par pièce. Tu l'auras compris, j'avais affaire à un intellectuel forcené, que notre agitation autour du Chemin avait toujours fait sourire. Comment protester quand il me faisait remarquer sans méchanceté que j'avais perdu ma vie à soigner des symptômes plutôt que de m'attaquer aux causes du mal ? – Et ce discours, je l'avais tenu à mes camarades. Comment ne pas reconnaître mes propres doutes dans les siens, quand il se demandait si ce mal n'était pas déjà niché à l'état embryonnaire dans le corpus de ces valeurs que je voulais universelles, et qui ne l'étaient devenues que pour nous permettre le saccage du monde ? Celui du Chemin n'en avait été qu'un premier et négligeable épiphénomène. Il se reconnaissait comme moi enfant des Lumières. Mais qu'avaient-elles éclairé, laissant quoi dans l'ombre ? Sous la recherche du bonheur, sous la justification de sa poursuite au nom des droits d'un homme universel, elles avaient introduit la confusion entre les droits de tous et les intérêts particuliers de chacun – et je te passe sa petite dissertation sur la trouble intelligence du langage quand, dans le rapprochement du singulier et du pluriel du mot *bien*, le droit d'actionnaires concrets pouvait tout naturellement s'identifier aux droits de l'homme abstrait. Quel pays s'était-il empâté plus que le sien, le nôtre dans ce genre de confusion ? Sa puissance aveuglant sa conscience, sa conscience aveuglée légitimant sa puissance pour que l'une et l'autre puissent se dire bonnes. En frappant le symbole de cette bonne conscience, mon compagnon prétendait ouvrir les yeux de nos concitoyens sur l'aveuglement de leur puissance ; plus exactement, contribuer à les ouvrir. Il plaçait son acte solitaire en tête d'une liste encore longue, à charge pour d'autres de reprendre le flambeau tombé de sa main jusqu'à ce que la multiplication des incendies ainsi allumés arrache la communauté à ses somnolentes certitudes. Il admettait qu'en s'attaquant à l'ordre symbolique, il fallait s'attendre à une

exaspération de la répression. Il l'espérait même. Par le recours à la répression, l'ordre symbolique révélerait et son impuissance et sa nature de simulacre, d'idole de pierre, de veau d'or d'une religion trop honteuse pour parler sa propre langue. Comme la détermination de mon compagnon rendait illusoire toute tentative de le détourner de son projet, je lui ai serré la main. Non sans lui faire part de mes doutes. Qu'à vouloir dessiller les yeux de nos compatriotes, son acte allait les aveugler davantage encore ; que ses amis allaient le payer cher ; que la répression... etc. L'habituel bla-bla-bla de circonstance, le discours de la réalité, celui qu'on nous assène avec l'impudeur de la lâcheté. Après cet attentat, j'ai renoncé à attirer l'attention de mes camarades sur le divorce croissant entre notre foi dans des libertés statufiées et leur pratique quotidienne. À quoi bon ? Pour me protéger, j'ai condamné moi aussi un acte que mon silence avait approuvé. Double trahison, envers celui qui l'avait commis, envers mon pays qui l'a subi. Je vois que tu notes mes paroles. Fais-en ce que tu voudras. Je ne te demande pas de me donner raison, tu ne me départageras pas, moi, de moi-même. Surtout, merci de m'avoir écouté avec tant de patience. Merci d'avoir accompagné cette patience d'un tel repas. Voilà longtemps que je n'ai pas mangé pour obéir à la seule obligation de me nourrir.»

L'Étranger voulait-il conclure ? L'information exclusive sur l'affaire du monument a relancé l'intérêt du sténogramme. Quelle belle matière à roman ! Tout ce qu'il faut pour que démarre l'histoire qui ne voulait pas commencer ! Elle ne serait pas le fruit d'un fantasme de scribouillard en mal d'histoire, elle deviendrait, convenablement apprêtée, un épisode de l'Histoire, de la grande, dont la fortune aurait fait du Scribe un témoin ! Le pied, pour ses scrupules ! Mais le serveur était en train de pousser le poivrot vers la sortie, eux aussi allaient devoir abandonner les lieux, et il lui restait tant de questions à poser à l'Étranger ! Il a suggéré une promenade digestive. Elle pourrait se terminer chez lui. Vu l'heure tardive, l'Étranger y trouverait au besoin un lit. Sinon, leur séparation ne serait-elle pas trop abrupte ?

L'Étranger a suivi le Scribe. Dégrisé apparemment, pour s'être libéré d'un secret trop longtemps contenu. En traversant la ville, le Scribe s'est senti intensément coupable de vouloir déposséder de son histoire l'homme qui s'était confié à lui. Et pourquoi? Pour se donner à lui la sensation d'exister, il aurait habillé sa vie médiocre du costume trop grand d'un autre. Il s'est juré de ne pas trahir une amitié naissante par un tel détournement. Il a parlé d'abondance. Cette promenade en ville lui en rappelait une autre, dans une autre ville, avec un inconnu, ou presque. Ils avaient passé deux jours ensemble dans un comité. Chacun y représentait son pays. Un dîner concluait la réunion, l'inconnu y avait été son voisin à table. Ils avaient un peu parlé ensemble, et décidé de rentrer à l'hôtel à pied. Lui était Allemand, il disait mal maîtriser le français. Le Scribe, malgré les dénégations de son compagnon, parlait encore plus mal l'allemand. Et soudain, sur le chemin de l'hôtel qu'ils ont mis long à atteindre à force d'inventer des détours, l'Allemand s'est mis à parler. De sa jeunesse perdue sur les champs de bataille, en France, en Lybie, en Russie, ailleurs encore. Pourquoi avait-il survécu à ses camarades? Des dizaines y avaient laissé leur vie. Pourquoi cette guerre, dont la folie l'avait balayé ici et là avant que le désastre final ne le réveille? Le Scribe n'avait pas eu de réponses à lui donner. Il n'en a pas davantage aux questions de l'Étranger. Avec ou sans culpabilité, on est volontairement ou involontairement, individuellement ou collectivement, complice du malheur qu'on subit ou qu'on fait subir. Alors, reconnaître qu'on s'est trompé pour avoir été trompé? L'Étranger a payé cher ce pauvre savoir, il en partage désormais la commune impuissance avec lui, son scribe. Et ce scribe conservera de ce rare moment d'amitié un sténogramme inabouti, qui le restera. Il sera sa mémoire. De l'avoir reçue de l'Étranger, il lui en sait gré infiniment. Tout ceci en substance. On pense mieux dans l'après-coup ce qu'on aurait aimé s'entendre dire.

Rarement son appartement aura paru aussi médiocre au Scribe. Parfois il s'est demandé s'il l'aurait été moins si son

mariage avait tenu. Ou si une de ses amies s'y était installée. Le délabrement des meubles, leur distribution chaotique, ces parois qu'année après année il se promet de rafraîchir; l'entassement des journaux, des livres, d'objets épaves de séductions exotiques, de tableaux déposés par des amis plus ou moins talentueux, tout cet univers de choses a livré à l'Étranger son portrait de petit-bourgeois cultivé accroché aux petites différences d'une indifférente singularité. A-t-il eu honte de cette image? Mais «Je me sens bien chez toi. Ça me rappelle ma chambre d'adolescent dans la maison du Chemin. Au milieu des livres, avec mes amis, j'y ai fait et défait le monde comme s'il n'était pas capable de se défaire tout seul. C'était il y a...»

L'Étranger n'a pas articulé le nombre d'années écoulées depuis. «On reste contemporain de ses rêves d'hier. Les livres que je vois ici ne sont guère différents de ceux qui ont accompagné ma vie, sais-tu!»

Et ils se sont engagés dans le discours de leurs vingt ans, quand ils se croyaient libres devant un avenir à faire. Ils étaient banalement généreux, leurs rêves, ils les dessinaient sur un horizon encombré d'images de femmes, les grandes idées s'exaltant du frou-frou des jupons. Ça se portait encore, alors... «Libre, moi? Quand j'obéissais au double déterminisme du père et du sexe, quand j'étais inscrit dans le temps d'une lignée, entre ses choix que je croyais choisir? Choix politique, en tenues de droite-gauche, progressisme-conservatisme – ces couples d'opposition retrouvés par la suite partout et dans chaque camp à travers l'infinie fragmentation des opinions, dans l'indécision propre à ce ventre mou de la démocratie, ce centre indéfinissable dont le pouvoir quel qu'il soit s'ingénie à manipuler les inquiétudes. Les limites de la démocratie, de notre vache sacrée, elles ne se situent pas sur ses bords extrêmes mais vers ce centre, où les poussées primaires d'une angoisse tapie attendent de se décharger sur les ennemis qu'on lui désigne. Et ils sont légion, et ils se multiplient de leur fantasme. À qui profite-t-elle, cette

angoisse, quand pour s'en soulager on se débarrasse d'un gêneur par l'ostracisme à défaut de ciguë? Tiens, j'ai encore quelque chose à te raconter. Un jour, je venais de sortir de ma voiture quand une explosion m'a jeté à terre. Ma voiture avait sauté. J'ai dû la vie à une autre, qui se trouvait entre elle et moi. Une des hypothèses de la police, immédiatement relayée par les médias, c'est que j'aurais transporté, moi, des explosifs! Qui d'autre en aurait dissimulé dans le coffre d'une voiture régulièrement entreposée dans un garage fermé? Ces explosifs auraient été de même nature que ceux utilisés par un groupuscule, et on savait que j'en connaissais quelques membres. L'enquête s'est enlisée quand l'attentat a été revendiqué par une organisation jusque-là inconnue, mais affublée d'une dénomination si outrageusement patriotique que son idéologie ne permettait pas le doute. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai obtenu l'asile politique ici. Tu l'ignoris? C'est vrai que je n'ai pas eu à le rappeler au Journaliste, et peut-être attendait-il de moi des informations à ce sujet. J'aurais dû lui lâcher quelques miens soupçons pour chatouiller sa curiosité et provoquer, qui sait, des réactions de la police chez moi. Je ne doute pas qu'elle en sache long dans cette affaire. S'il s'agissait de se débarrasser de moi, c'est fait, et proprement, sans tacher mon éviction de sang. Mon fils vient de m'écrire que l'enquête suit son cours, il veut croire qu'elle aboutira. Mais les efforts qu'on dit faire pour circonscrire les débordements de patriotisme auront surtout servi à inquiéter les «vrais criminels». Lis notre presse. Tu la verras répéter que le peuple ne les laissera pas menacer nos valeurs fondatrices, identifiées à cette patrie justement, elle-même identifiée au pouvoir qui la représente. Dis-moi comment moi, marginalisé chaque jour davantage, je saurais faire entendre à mes concitoyens que leur pouvoir, aussi démocratique qu'il soit, est d'abord pouvoir, et par là tenté par sa propre ivresse? J'ai commencé à rédiger un essai sur ce thème. Peut-être pourrais-tu m'aider?»

À une heure du matin, même une tête bien faite et penchée sur un verre d'armagnac serait prise de vertige devant l'ampleur

d'un tel projet. Le Scribe a remercié l'Étranger de penser l'y associer. Non sans réserve. En quoi lui serait utile un homme que sa vie végétative a tenu loin de tout, dans une sorte d'ataraxie épicurienne négatrice du temps et du monde extérieur? Que peut-il lui offrir d'autre que sa reconnaissante amitié? Le Scribe aurait aimé boire la larme qui alors a coulé sur la joue de l'Étranger. Elle lui a donné un instant le sentiment que sa vie n'aurait pas été entièrement inutile.

Chapitre 21

Puis il y a eu beaucoup de bavardage, si les confidences en sont. Le visage de l'Étranger s'est défait au fil des heures. Pareil au sien informe le matin dans le miroir, sous le gris de la barbe. Devant ses yeux maintenant sa mémoire passe le film de deux vieux combattants hallucinés de souvenirs se renvoyant dans les cordes de leurs limites, s'épuisant, mais pas assez pour ne pas rebondir. À un moment, le Scribe s'est levé de son siège, il s'est dirigé vers le piano, il a attaqué les premières mesures des *Variations Goldberg*. « Par temps de cafard, j'ai recours à ces touches, et à celui qui les fait chanter pour moi. Sans que je partage son espérance. J'y ai vu une drogue, je me la suis donc interdite pendant quelques années. J'y ai perdu ma technique. »

Cette drogue, elle résonnait dans la maison du Chemin. Elle y était nourriture quotidienne. « Je grandissais par elle et grâce à elle. Elle venait d'un autre temps, elle en assurait la permanence. Depuis, on l'appelle culture. La politique était sa forme éthique, pour mon père la démocratie représentait son aboutissement le plus pur. Une idée parfaite, qu'il révérait jusque dans les éclatantes imperfections de son terreau grec avant qu'elle mûrisse sous le soleil des Lumières et reçoive enfin tout son éclat des millénarismes sociaux du XIX^e siècle. Le bonheur au bout de l'Histoire, quoi, et dans le temps des hommes. Rien à voir avec quelque au-delà, avec ce Grand Temps des historiens des religions, ou avec ses succédanés laïcs ! Sur les rayons de sa bibliothèque, Tocqueville et Marx voisinaient avec Héraclite et Empédocle et cette culture, sa culture, appartenait nécessairement au peuple, elle lui avait été soustraite, elle devait lui faire retour. Les livres entassés ici me font penser que tu partages ce credo. À moins qu'ils ne te consolent d'autres nostalgies ? Je ne serai pas assez indiscret pour t'interroger sur elles : santé, camarade ! »

Et le Scribe n'a pas su quoi répondre à ce qui n'était pas une question, et cette non-question l'a renvoyé à lui-même, à sa vie perdue dans des livres et se perdant dans le projet d'en tirer un, un de plus, du récit sténographié de l'Étranger. Il a éprouvé le besoin de se justifier. Ces livres ? Il a à rendre compte de diverses parutions récentes. Pour se désintoxiquer de leur répétition, il se plonge souvent dans les aubes d'une littérature avant sa lettre, quand elle était encore vierge de toute répétition. Des livres et des expositions dont on lui demande de parler, il sort régulièrement avec le sentiment d'un effondrement de la forme, d'un retour à quelque chaos initial où chacun chercherait à cristalliser sa propre forme d'un sauve-qui-peut général. Au mieux, cette forme ne renvoie qu'à elle-même. Au pire, sa singularité fétichisée est offerte à la consommation religieuse de ses fidèles ou des masses. « À nous. À notre faim qu'elle trompe. Je pourrais ici reprendre ton discours dans un autre registre. L'un et l'autre se retrouveraient jumeaux dans un même miroir. Ce n'est pas de nostalgie que nous souffrons toi et moi, mais d'avoir perdu nos repères ; de n'avoir plus foi en eux, sans en avoir perdu le désir.

La nuit dernière, j'ai fait un rêve... »

Chapitre 22

Mais avant de décrypter ce rêve et son sténogramme, le Scribe revient sur ce que ce sténogramme signifie pour lui, maintenant qu'il le transcrit. Ce sténogramme a meublé son ennui, soit. Rien de tel qu'une activité mécanique pour distraire un esprit s'harassant dans ses cercles vicieux. Puis cet esprit a été réveillé par des propos qu'il enregistrerait, même s'il n'y apprendrait rien qu'il ne sût déjà. L'Étranger y racontait son histoire. Il a pensé à s'y glisser, à y meubler quelques interstices de ce qu'il y mettrait de lui, en toute fausse innocence. Et quoi? Cela ne donnerait-il pas un livre de plus, semblable à ceux qui lui tombent des mains? Et il en prendrait le risque?

A trois heures du matin, la donne avait changé, l'ivresse des mots lessivé les esprits. Deux hommes d'âge mûr se sont rencontrés au fond d'un trou. Ils s'efforcent d'en sortir, l'effort fait dévaler sur eux des mots, et encore des mots. Comme deux bousiers s'épuisent à patiner de leurs petites pattes sur une pente trop raide, ils sont prisonniers de leur trou, sans autre horizon que la banale indifférence de son bord. Dans le silence qui a précédé le «la nuit dernière j'ai fait un rêve», le Scribe a été secoué par un rire compulsif assez contagieux pour que l'Étranger s'y associe. Ils ont ri jusqu'aux larmes du rire de Démocrite frappant d'inanité l'apparence des choses. «*La parole est l'ombre de l'acte*», et ils ont pris l'ombre pour l'acte. Le sténogramme est l'ombre de cette ombre. Mais que le Scribe la poursuive sans se poser d'autres questions. Qu'a-t-il de mieux à faire?

Chapitre 23

«La nuit dernière, j'ai fait un rêve. Pourquoi j'y pense maintenant, je préfère l'ignorer. Je m'étais égaré sur un chemin creux, infiniment rectiligne, noyé de brumes d'arrière-automne. Un décor en noir et blanc, où de creux le chemin s'est surélevé pour devenir digue. De chaque côté, une plaine à perte de vue. J'ai pensé qu'elle devait être fréquemment inondée, et aussitôt que je n'en étais pas responsable. Il me fallait néanmoins quitter cet endroit au plus vite, et impérativement en direction du nord. Mais où situer le nord ? L'axe du chemin ne l'indiquait pas. C'est alors que j'ai entendu surgir de la brume des champs un grincement et, à son origine, j'ai deviné une silhouette misérablement humaine gesticulant et pédalant sur ce qui m'a semblé être une noria. J'ai hélé la silhouette, elle s'est arrêtée de pédaler. Au grincement de la noria a succédé un flot de paroles incompréhensibles, celles d'une langue que j'aurais parlée jadis, mais que j'aurais perdue. Puis la silhouette s'est fondue dans la brume, le grincement de la noria s'est fait de plus en plus fort, il a rempli les moindres recoins de l'espace. Et j'ai commencé à tourner sur moi-même, en chantonnant les paroles que je n'avais pas comprises. J'ai senti l'aile de la folie m'envelopper. J'ai crié. Mon cri m'a réveillé, j'étais en sueur. J'ai pensé aussitôt : c'est ton destin. Tu tournes en rond avec la noria, le temps d'un nord perdu moude ton histoire, il la répète sans autre fin que ton cri. J'ai su alors que j'avais cessé d'en vouloir à mon père. Plus exactement, j'ai su que je lui en avais infiniment voulu de ne répondre à mes questions que par un geste fatal. Je ne me vois pas, c'est vrai, leur donner une autre réponse que notre éclat de rire. C'est celui de deux dinosaures contemplant le désastre de leur espèce, et l'extinction des conditions de sa survie. Que dire de plus ? »

Les deux dinosaures sont fatigués de se raconter des histoires de dinosaures. À la distance de leur ancienneté, ils ont considéré de leurs yeux désabusés l'agitation de nouveaux prédateurs ignorant que leur jeunesse répète ce qu'elle ignore d'une

course semblable au pouvoir et à la mort. «Aurions-nous été plus heureux si nos vies avaient suivi le cours de leurs premières illusions? Je crains que non. Je crains que nous en aurions sauvé les formes, pour conserver nos illusions, et les rouleaux compresseurs auraient passé plus précautionneusement sur les aubépines, comme en s'excusant. La maison serait restée telle quelle, en symbole vide du passé au-dessus d'une autoroute qu'on aurait coûteusement enfouie. Sous ou sur cette autoroute on aurait aménagé de petits tunnels ou de vrais ponts pour ne pas troubler la migration millénaire des grenouilles et le passage des chevreuils, au nom du respect de la biodiversité et pour l'édification des générations futures. Qui, de toute façon, s'en foutaient... Et nous aurions continué à discuter sans fin des réquisits d'un développement durable, parce que nous n'aurions pas été assez irresponsables pour nier les bienfaits du développement en soi. La noria des bons sentiments, quoi! Sans compter que nous nous serions désolés de constater que le coût élevé de ces bienfaits continuait inexorablement à creuser le fossé entre ceux qui en bénéficiaient et ceux qu'une inexplicable nécessité condamnait à n'en goûter que les images. Notre conscience toujours aussi impuissante se serait soulagée en accroissant notre aide aux plus démunis, et peut-être auraient-ils appris à prendre patience. Nous aurions vêtu de nos nippes de moins en moins usagées ceux qui sont nus, nous leur aurions donné du travail en leur en faisant confectionner de plus neuves pour nous. Toujours en nourrissant de nos surplus ceux qui ont faim, nous les aurions dispensés de produire eux-mêmes leur nourriture. Ces surplus, ils les auraient conservés dans nos frigos fatigués, ce qui nous aurait dispensés de leur coûteuse élimination. Les plus riches d'entre les pauvres y auraient entreposé nos produits surgelés: l'amitié entre les peuples ne commence-t-elle pas par l'estomac dans la grâce communicante d'une bouffe universelle? Mais voilà, toi et moi nous nous serions probablement aperçus que notre généreuse intention de partage n'avait de chance auprès de nos concitoyens que si elle s'appliquait à ce qui leur manquait et dont, par conséquent, ils acceptaient de

partager l'espoir avec autrui. Que sans la peur de tout perdre, à vouloir tout garder, prêcher le renoncement au nom de la solidarité, c'est prêcher dans le désert. Que le développement ignore la marche arrière, qu'il s'aveugle de sa conviction que, allant de l'avant, il résorbera les inégalités à l'horizon de l'Histoire, là où on nous a appris que les parallèles se rejoignent. Alors, rapprocher cet horizon pour faire entrer l'infini dans ce monde fini? Même deux dinosaures inspirés par l'armagnac ne sauraient en caresser le rêve sans rire... jaune! »

Chose faite, dans la fatigue et dans l'alcool. Les deux dinosaures y tiennent bon. Ils ne jouent plus leur vie, juste l'image qu'elle leur renvoie d'eux. Le Scribe a rompu le silence: « Te souviens-tu de ce tableau de Poussin? Quelques bergers sont rassemblés autour d'une stèle, l'un d'eux en déchiffre l'inscription: *Et in Arcadia ego*. N'avons-nous vécu que dans sa nostalgie, et son espérance valait-elle la déception de sa perte? » L'Étranger n'a pas répondu. Son regard s'est perdu dans l'ambre profond de son verre, comme si s'en diffusait un parfum oraculaire: « *Et in Arcadia ego...* Oui, je vois le tableau. Qui a un avenir autre que son passé? J'ai vu se faner les aubépines d'un chemin, j'ai poursuivi ce chemin jusqu'au bout d'un désert où, sans toi, je serais seul aujourd'hui. J'imagine que dans quelques milliers d'années des archéologues y surviennent. Ils y creusent leurs trous. Ils prêtent aux pierres qu'ils trouvent l'ordre qu'ils veulent y reconnaître. L'archéologie est fille naturelle de la nostalgie. Ils recueillent quelques éclats des verres que nous buvons dans la poussière oxydée du béton. Y liront-ils notre capacité de destruction, qui aurait éparpillé ces éclats? Imagine en cet instant l'éruption simultanée de tous les vésuves potentiels que notre savoir a répandus à la surface du globe. Plus qu'improbable, me dit-on, voire impossible. Mais ça se laisse penser et, d'être pensable, ça lâche la bride à l'imagination, ça donne la figure du possible à l'impensable, ça met en scène des terreurs primitives, ça en nomme les acteurs, ces terroristes en chair et en os diaboliquement plus intelligents que nos calculateurs de probabilités

rassurantes. Tu as connu comme moi cette peur du début de l'ère de l'atome, celle d'une prétendue réaction en chaîne. Les unes après les autres les marmites où mijotent les énergies de notre prospérité étaient censées entrer en ébullition, et soudain l'impensable prenait forme. Aujourd'hui, l'impensable n'investit plus que d'effets très spéciaux les films catastrophe, et pas seulement ceux conçus par deux des derniers dinosaures sifflant ensemble une dernière bouteille d'armagnac. Sauf que le spectacle qu'ils se donnent, quand sera tombé le mot FIN, ne fera pas recette. Mais mon scénario n'est pas si innocent qu'il paraît. Il dit que la peur, cette peur-là ou une autre, pourrait être l'ultime ciment d'une cohésion sociale qui se délite. La peur d'être au bout du fusil de l'inconnu assis à côté de toi dans l'autobus, dans l'église où tu pries qu'il t'épargne, au bureau, à l'usine où il travaille avec toi ? Partout ton double assassin t'accompagne, il t'isole de ceux qui partagent ta peur d'une mort prête à frapper ta différence, dans l'anonymat. Et cette peur partagée te fait entrer avec eux dans le moule unique d'un système que ton consentement a armé pour qu'il te protège. Toi, tu crois que ce moule garantit la sécurité de ton corps, mais que ta tête en sort, que ta pensée n'est pas aliénée à ses contraintes soupçonneuses. Sauf que ton corps donne ses ordres à la tête par estomac interposé, et que c'est tellement rassurant pour une tête de se savoir nourrie par un estomac rempli ! Que parfois la honte te gagne à l'idée que d'autres l'ont creux, c'est juste le temps d'un remords, qu'un chèque soulagera vite. Adolescent, pendant la petite formation religieuse que j'ai reçue, j'ai été frappé par un passage des Évangiles, et ce passage deux mille ans après n'est pas marqué d'une ride. Un jeune homme riche s'approche de Jésus, ses états d'âme ressemblent aux nôtres. La parole du Maître l'a atteint, il aimerait savoir quoi faire pour la suivre. « Va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres. » Et Matthieu nous apprend que le jeune homme s'en est allé tristement « car il avait de grands biens. » À sa place, qu'aurions-nous fait ? Quand l'autre est un reproche vivant par sa seule existence, n'est-il pas plus simple de l'effacer du regard ? Mon ghetto le rendait invisible.

Encore faut-il le rendre silencieux. Alors, s'il crie trop fort à la famine et à l'injustice, de disposer de bonnes petites bombes, atomiques ou non, à agiter au-dessus de sa tête, ça peut servir. Je viens de te raconter mon pays – quelques autres aussi qui le craignent et lui font la cour – et les excellentes intentions qui pavent leur enfer: c'est le nôtre. Une fois encore, et grâce à toi, à ta santé, camarade!»

Chapitre 24

Et l'Étranger a vidé son verre d'armagnac d'un coup de menton décidé, regardé le Scribe peinant à rattraper ses derniers propos. Le Scribe s'est senti ridicule. Sans répondre, il s'est levé, il a rassemblé sur sa table de travail une liasse de papier, il l'a placée entre son verre plein et le verre vide de l'Étranger. «Tiens, voilà ton histoire, comme tu l'as racontée. Je voulais t'en dépouiller, je te la rends. Si tu veux en effacer la trace, il y a derrière toi une cheminée et des allumettes.»

L'Étranger a contemplé la liasse, il l'a prise entre les mains. «Tu as été pesé, et tu as été trouvé trop léger... Histoire de papier, elle et moi nous sommes combustibles. Donc, mon histoire n'a que la valeur de ton papier. Retenue par tes soins, une parmi les millions et les milliards d'histoires volant là où le vent les pousse, elle est l'histoire de ce vent. Nous deux ici, le doigt mouillé d'un alcool volatil, nous cherchons à en deviner la direction. Mais pour nous deux, elle n'a plus d'autre direction que celle de notre fin. En verrais-tu d'autres?»

Le Scribe s'est senti ramené à l'instant où son stylo était resté suspendu devant son intention de commencer une histoire sans se mouiller dans une histoire, et il se retrouve devant la sienne, et obligé d'en décider la fin. L'Étranger a soulevé la bouteille d'armagnac: «Tu ne me diras pas qu'elle était pleine quand on l'a commencée? Mais pourquoi tiens-tu tant à ce que je me souvienne de ce que je veux oublier?»

Le Scribe n'a pas eu le courage d'avouer que son existence sans projet avait rêvé vampiriser l'histoire de l'Étranger pour y trouver un espace, vierge, ouvert au perpétuel recommencement des mots. Et que ce serait raté si le sténogramme ne décollait pas de son anecdote d'un homme s'oubliant dans les aubépines de son enfance et passant avec elles sous le rouleau compresseur des faits divers, dans la rubrique des chiens et des hommes écrasés.

Comment faire dire à ce sténogramme le droit d'un homme à rester là où un rouleau compresseur prétend ouvrir le chemin du bonheur pour tous, dans ce monde et nulle part ailleurs? Comment n'y pas voir la chronique d'une protestation appelée à s'éteindre avec son protestataire? « Ton père a choisi le silence, la mort. Elle dit ce qu'on lui fera dire. Ton terroriste a rendu sa mort parlante, et détruit l'objet qui le contraignait au silence. Toi, tu as cherché et tu cherches encore à le sauver du silence, cet objet; et moi, et notre génération avec toi, après une guerre que nous voulions oublier, nous avons été nombreux à partager son espérance, celle d'un monde plus juste, plus fraternel. Parce que moi aussi j'ai des souvenirs. Très loin du havre de paix de ton pays, j'ai vu des hordes faméliques chassées par la barbarie s'échouer devant la porte de mes parents, arrivées on ne sait d'où, chassées de profondes campagnes et poussées vers les fosses communes qui les attendaient. Impossible pour l'enfant que j'étais de s'identifier à des faces rendues anonymes par une angoisse où il aurait dû reconnaître la sienne. Alors, changer le monde? »

L'allusion volontairement vague du Scribe à un passé lointain n'a pas retenu l'attention de l'Étranger. Il n'a posé aucune question. Que venait faire d'ailleurs cette allusion, sinon réclamer par un *et moi et moi* un peu d'attention sur son propre désarroi? Le regard perdu dans l'hébétude du présent, l'Étranger s'absorbe dans le spectacle de la nuit pâlisant au-dessus des toits. « Il n'y a rien à comprendre d'une défaite. Cette nuit, j'ai vieilli de plus d'années que n'en compte ma vie, et les vies additionnées de mes père et grand-père. J'ai trop bricolé les solutions dont tu parles, l'échec de l'une aussitôt recouvert par l'espoir mis dans la suivante. J'ai appris qu'il y a pire que l'échec. Ces demi-succès, qui font chaque fois perdre pied devant les demi-échecs, et accepter d'eux que s'abaisse le seuil des exigences précédentes. L'art de transformer une retraite en victoire, cela ne te rappelle-t-il rien? Ces « nos troupes se sont repliées sur des positions préparées à l'avance » des communiqués eux aussi préparés à l'avance rendaient déjà perplexe mon enfance devant

le trompe-l'œil politique d'un « on gagne quoiqu'on recule ». Cette fuite en avant vers des lendemains déjà coupables de mensonge, elle est désormais celle de notre espèce autant que celle des individus singuliers que nous avons cru être. »

Des individus rendus singuliers par leur solitude. Le Scribe: « L'autre jour, après avoir parcouru quelques pages de ta conversation avec le Journaliste, je suis allé chercher dans ma bibliothèque un livre qui y dormait depuis bien quarante ans. *Les Souffrances du Jeune Werther*, dans une traduction aussi jolie qu'infidèle de 1809. J'ai relu la préface du traducteur, ses nombreuses notes en bas de page. Partout la même application à condamner chez Werther l'oubli des principes d'une saine raison. À comprendre: l'oubli des principes d'un ordre impérial, où les sujets ont le devoir d'être heureux. C'est désuet? Pas tant que ça. Parce que si nous sommes loin de la condamnation d'un désir adultère, nous ne le sommes pas de la mise en cause du sujet dans son désir. On lui demande toujours de s'identifier au rouleau compresseur qui l'écrase, sous peine d'y passer dessous. C'est ton histoire, celle de ton père. L'histoire des centaines de millions de crève-la-faim à qui ce choix n'est pas laissé, et nous leur crions qu'un autre monde est possible, alors que personne n'est prêt à en payer le prix? Toi et moi nous nous sommes pris au leurre d'un sujet rêvant d'en libérer d'autres de leur oppression. Ton terroriste en a fait sauter l'image pour nous débarrasser de la séduisante confusion entre liberté et désir qu'elle entretenait en nous. Mon traducteur de *Werther* nous rappelle, en l'arbin de l'ordre, que le désir menace l'ordre et qu'il n'y a pas d'autre espace pour lui que l'espace que cet ordre lui consent. Qu'un empire ait chassé l'autre depuis change seulement la forme du fait divers. Werther ne se ferait plus sauter la cervelle pour une Charlotte, qui ne mettrait pas tant de scrupules à coucher avec lui. Mais ton terroriste, en se sacrifiant avec l'image de cet ordre, fait-il autre chose que son malheur? Comme Werther? Ne toucherions-nous pas ici ce nœud où les conditions subjectives nécessaires et les conditions objectives

suffisantes s'intriquent pour rendre possible le passage à l'acte? Je ne pense pas que nous puissions aller plus loin. Mais ta question nous aura maintenus éveillés jusqu'au matin. Regarde-le se lever. C'est le meilleur moment de cette chambre, quand la lumière du jour monte de derrière les toits dans le dernier silence de la nuit. »

Ils sont restés longtemps silencieux devant l'aube naissante, décalés un jour de plus d'un temps qu'ils ont voulu circonscrire avec leurs mots d'hommes singuliers. Ces mots que le sténogramme cherche à sauver de leur évaporation, ils sont leurs vies. À cet instant, ils voudraient encore se refuser au Scribe, qui les consigne dans l'urgence de leur mémoire, presque à chaud après la fatigue d'une trop longue nuit. À deux, ils ont parlé de la défaite de leur singularité, de leur histoire désormais noyée dans celle de leur espèce désormais responsable de son histoire – les droits des hommes singuliers subsumés au seul droit d'une humanité plurielle à sa survie, dans la béance d'un temps délaissé par les dieux depuis que le pouvoir de détruire la Création leur a été ravi. « Quoi d'étonnant que dans ces conditions resurgissent les fantômes du Bien et du Mal, et que dans l'aveugle recommencement de l'Histoire l'œuvre du Malin soit rejetée sur l'Autre? À éliminer pour qu'advienne enfin le règne du Bien? Et pourquoi s'étonner que ce soit ton pays à décider du Bien, puisque le jugement de Dieu a toujours été celui du plus fort, à qui Dieu donne avec la force la mission de réaménager le monde pour le rendre plus habitable pour lui, et accessoirement moins inhabitable pour les autres? Nous deux, nous appartenons à un autre temps, dont les aubépines fleurissaient encore la culture. Mais ce temps a-t-il jamais eu lieu? Ce matin, avec toi, je me sens aussi exilé chez moi que toi venu d'ailleurs. À ceci près que, d'être ensemble, nous n'y sommes pas seuls. Et ça n'est pas indifférent, ne penses-tu pas? »

Chapitre 25

Les jours ont passé depuis les lignes précédentes. Somnolents, agités, confus, entre tâches répétitives et absence d'initiatives. Une nuit, cette nuit-là n'arrête pas de finir. Le Scribe s'est plongé souvent dans le sténogramme, dans ses notes. Tout ceci a-t-il une forme? Guère. Doit-il en donner une à ce qui n'en a pas, obliger sa paresse retranchée derrière le respect d'un document à tout reprendre à zéro pour l'habiller d'une forme? Plutôt que de paresse, il s'agit de lassitude. Il la tiendrait pourtant, son histoire! Mais aussitôt lui revient que *Tout est dit; et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent.*⁶ Sauf que, s'il y a plus de sept mille ans que les hommes pensent, il y a rarement eu pareille urgence de la pensée, rarement un tel besoin que son passé raffermisse le cœur devant l'impensable de l'Histoire. Et rarement encore un tel soupçon de son impuissance à réinventer d'autres mots pour ceux qui en ont trop entendu et ont été massacrés pour y avoir cru. Par millions, on n'a pas fait dans le détail. Alors illusion, ce mot de démocratie, nourrissant de son rêve l'avènement d'un monde pacifié? De ce rêve on ne comptera pas non plus les victimes. Mais peut-on dépouiller les mots des illusions qui les habillent, dissiper leur ombre portée sur les espoirs qu'ils éveillent autrement que par d'autres mots? Ceux dont l'Étranger a usé pour travailler la pâte du réel – ce serait ça, la politique – alors qu'à son insu le réel avait retravaillé le sens des siens? Le Scribe, lui, en a épuisé les jeux. Ils se sont refusés à lui quand il leur a demandé de lui raconter une histoire. Il va pourtant avoir recours à eux pour reconstituer la fin d'une longue nuit, ses mots et ceux de l'Étranger confondus dans un monologue à deux voix luttant contre le sommeil. Il revoit leurs deux têtes grises tendues vers l'horizon d'un jour autre et guère nouveau. Il ignore s'il reverra son compagnon de hasard. Ils se sont donné l'accolade en se séparant, avec une larme dans les yeux. Chacun a regagné sa propre histoire,

6 Cf. La Bruyère, « Des ouvrages de l'esprit » in *Les Caractères* (1696).

chacun avec et dans la mémoire de l'autre. Que lui dit-elle, sa mémoire à lui Scribe, pour que sa tâche ait une fin ?

Elle déborde de silence. Un merle l'a rompu. «Tiens! Il y a encore des merles, et ils chantent... Ils me réveillaient trop tôt à la saison de leurs amours, elle était celle de mon adolescence aussi. Ce bref moment d'émerveillement matinal devant le chant d'un merle! Il ignore le doute, il dit sa certitude d'être. Tu as parlé de tes retrouvailles avec le jeune Werther. Le vieux Goethe a additionné les temps de bonheur de sa longue vie, leur durée ne dépassait pas celle du chant d'un merle. J'en étais indigné jadis, lui qui avait tout reçu de cette vie. Je lui donne raison aujourd'hui.» Puis à nouveau un long silence et: «Repartir de l'exil, c'est sauter une fois encore par la fenêtre vers mes rêves d'enfant. Je les ai revêtus d'idéaux, et puis quoi? J'ai dansé sur leur corde, entre mes souvenirs d'hier et les espérances de demain. Ce n'est pas la lâcheté de la chair qui m'a retenu de tomber, après mon père. Le désespoir plonge ailleurs ses racines, j'ai voulu les ignorer pour ne pas découvrir dans quoi plongeait celui de mon père. Tiens, à cet instant, ma main serre dans ma poche son tesson, et sa main, et celle du berger grec. Et peut-être la tienne, et les mains innombrables de ceux qui désespèrent d'espérer dans l'éparpillement des tessons d'une illusion commune. Le voici, je te le donne.»

L'Étranger a sorti le tesson de sa poche. Il l'a posé entre eux deux, sur la petite table ronde, face à la fenêtre, face au jour. Depuis son bureau, le Scribe le voit. Le tesson le regarde. Il n'a pas encore osé le toucher. Il veut croire que l'Étranger viendra le récupérer, pour qu'il ne reste pas seul devant la responsabilité que le père de l'Étranger a transmise à son fils, et que ce fils lui aurait remise à lui. Et à un sténogramme en fin de compte, sa mémoire déposée dans celle d'un inconnu naguère tenté de se défausser sur l'histoire d'un autre du souci de la sienne. Ce tesson lui apprend ce qu'il cherchait à esquiver par une histoire: sa réalité de polygraphe à gages, chargé de proposer des rêves

périssables à la consommation d'autrui, et qu'on paye pour ça. Ici, son stylo est bien au service d'un autre, de l'Étranger, qui ne l'est plus. Il ne saurait en trahir la parole pour plaire, ni s'approprier son histoire pour en faire une œuvre – un bien grand mot ! Le Scribe retranscrira ses notes telles qu'elles sont. Ensuite seulement s'autorisera-t-il peut-être à prendre le tesson dans la main, pour le faire sien.

L'Étranger : « Platon raconte que Socrate, alors que les effets de la ciguë lui avaient déjà refroidi le corps, s'était adressé à Criton et à ses autres amis pour leur rappeler qu'il était redevable d'un coq à Esculape, et qu'il comptait sur eux pour acquitter sa dette. Aussitôt après, il est mort. Que penses-tu de son respect des institutions, quand bien même elles l'avaient condamné ? Je ne cesse d'opposer son ultime souci au droit à l'insurrection revendiqué par mon compagnon terroriste, et je me sens mal dans leurs deux positions. Mais en existe-t-il une troisième ? Moi aussi j'ai respecté la loi, et cherché à la réformer pour en sauver l'esprit. Qu'est-ce que ça a donné ? Des emplâtres sur une jambe de bois. D'où une question d'une autre gravité : quelle métamorphose aurait transformé une jambe jadis vivante en jambe de bois ? Puis un soupçon : et si dès l'origine cette jambe n'avait été que bois d'un simulacre, rendu vivant par l'utopie de sa représentation ? Le coq de Socrate dit son respect de cette représentation, pour en conserver l'utopie. Mon terroriste la ramène au mensonge de son simulacre. Mais une société peut-elle se passer de l'utopie ou du mensonge de son projet, qu'il soit transcendantal ou humainement historique ? Je n'arrive pas à trancher. Ma vie trop courte aura vu plus d'une utopie survivre à son projet mort, momifié faute d'une autre nouvelle. C'est ce qui m'a amené à m'interroger moins sur la démocratie que sur son fonctionnement, sans doute pour n'avoir pas à porter sur elle une main parricide. On ne change pas de père comme de chemise, et j'ai été un fils ravaudant inlassablement la chemise démocratique du père, raccommodant à coup de lois les trous faits à son utopie, rendant coupables ceux qui les faisaient. Pour quel résultat ?

Pour être condamné par ces mêmes lois ! J'aurai donné un coup de pouce à un processus où le droit à l'existence ne découlerait plus de l'existence même, mais des lois qui le limitent. Je prétends maintenant que mon statut d'exilé, je le partage avec tous ceux que ces lois emprisonnent. Sauf que la visibilité du mien, connoté de toutes petites différences, cache à chacun qu'il le partage avec moi. Surveillé, contrôlé, fiché, qu'est-ce qui distingue ma condition d'hier de celle d'aujourd'hui ? Tant que j'ai rempli un mandat politique, tant que j'ai été autorisé à surveiller et à contrôler ceux qui me fichaient, j'ai conservé l'illusion d'une liberté, dont mes concitoyens ne se savaient pas privés. Plutôt que de liberté, je devrais parler d'un surplus de tolérance dans l'exercice de ma liberté, pour tenir compte de ma capacité de nuisance. Jusqu'où ce surplus ne m'a-t-il pas rendu complice du système qui me l'accordait ? Un complice acheté à bon marché avec ici ou là un petit avantage social, et juste la quantité de travail nécessaire pour qu'il puisse mettre un peu plus de beurre sur les épinards de sa famille. Nos Pères Fondateurs débordaient d'intentions généreuses, mais ils appartenaient à la classe des nantis. Leur utopie n'appelait pas le partage, mais la généralisation de leurs privilèges à tous – à condition que tous obéissent aux lois rédigées par eux et pour eux. Mon pays, le tien aussi ne sont ni plus ni moins généreux quand ils font miroiter les bienfaits de la démocratie devant les yeux de ceux qui attendent déjà de recevoir quelque chose à se mettre sous la dent. Notre démocratie ne met en partage que des droits. Quelle part de l'humanité peut en faire usage ? Est-ce à dire que mes engagements ont été inutiles ? Selon l'humeur du jour, je réponds oui, je réponds non. Plus souvent oui le matin, en me réveillant devant une journée aussi grise que les précédentes, et que meubleront les seuls événements distillés par les médias. Du genre : la princesse X a-t-elle couché avec son jardinier ? Un siècle après Lady Chatterley, ça ne donne guère d'oxygène à mes convictions rongées de doutes. Alors, dis-moi ce que je peux encore attendre de la vie ? Dis-le-moi ! »

Le genre de question qui appelle l'esquive, par respect pour celui qui la pose ! Leur âge à eux deux ne laisse ni à l'un ni à l'autre assez de champ pour attendre que quelque chose y pousse. Alors, s'ils n'en attendent rien, ils sont d'autant plus libres d'en rêver un autre ! D'y inscrire leur passé pour en sauver les couleurs, et peut-être seront-elles assez séduisantes pour faire rêver ceux qui en auraient ignoré les séductions. Parce que lui aussi il cherche à organiser ses souvenirs, pour accepter d'eux sa vie ; sans que de telles pulsions épistémologiques l'aient fait décoller de ses rêves. Mais le pouvoir du rêve n'a-t-il pas fait bouger parfois le monde ? Il court à travers l'Histoire. Le Scribe : « Il lui a donné des formes, et ces formes nous ont permis d'appréhender le monde. Nous avons appris le ratage de ses recettes, nous souffrons des illusions qu'il nous a fait perdre. Et alors ? Je parie que subsistent en toi quelques espoirs en déshérence parmi tous ceux qui ont été déçus et que ton tesson n'est pas seulement pour toi l'argile d'un souvenir brisé. »

Et le Scribe de continuer : « Ton tesson dit que le coq dû à Esculape est demeuré dans la mémoire d'Athènes alors qu'Athènes n'est plus. Il rappelle que cette mémoire a tendu ses fils dans le temps et tissé une toile où l'Étranger et son Scribe sont restés pris. Que cette toile s'est étendue au monde, que le monde s'y débat, pris, pas pris, et repris quand il s'en déprend. Il dit que Socrate, avec ce coq, n'a pas sacrifié son songe à l'injustice d'Athènes : qu'en ne sauvant pas sa peau par la fuite, la prison ou l'amende, il n'a ni légitimé l'injustice, ni banalisé son songe ; qu'il a laissé l'injustice y rompre un fil, pour trouver la toile d'un remords à raccommoder sans fin. »

Et l'Étranger : « Peut-être as-tu raison, puisque seul ce songe me garde la tête hors du chaos, m'interdit de tirer ma révérence, d'abandonner à d'autres le souci de faire entendre sa voix à ceux qui se bouchent les oreilles. Je me dois de crier là où je suis, et jusque dans l'exil, que leur surdité rend ce monde invivable pour les hommes. Sans me préoccuper de savoir si ma voix

s'enflera suffisamment de celles des autres pour qu'on ne puisse plus l'étouffer. Toi, aujourd'hui, tu auras légitimé un instant ce songe en le partageant avec moi. Te dirais-je que ce matin, grâce à toi, je me sens allégé de mon passé? Tu m'as laissé croire que j'avais eu raison de sacrifier à un songe, sinon un coq, du moins ma vie. Même si elle ne compte pas plus que celle d'un coq pour ceux qui m'ont oublié.»

L'Étranger a trouvé encore une goutte au fond de son verre avant de donner la parole à son songe. D'une voix blême et détachée de lui, sans accent pour en trahir la passion. L'humanité devenue sujet d'elle-même prenait en main son destin. Elle ne se résignait pas à n'être que la vermine d'une terre qu'elle épuisait pour survivre. Elle avait renoncé aux rêves d'empire, elle ne concédait plus aux plus forts le droit de disposer des plus faibles, elle avait répudié de son histoire la guerre perpétuelle de chacun contre tous. Elle avait pris conscience de son unicité et elle gérait son univers fini dans l'intérêt de tous. Oui, mais à quel modèle allait-elle obéir? L'Histoire ne lui en enseignait aucun. Au bout de combien d'essais avortés allait-elle en réussir un? «Parce que l'Histoire est un horizon brouillé d'ombres et de fantômes que nos mots cherchent à conjurer, alors que ce sont les mots de nos songes qui les réveillent. Nous sommes notre mémoire qui nous paralyse, il nous faut l'interroger sans cesse pour éviter qu'elle se répète, et elle se répète. Tu vas penser que je saute du coq à l'âne. J'ai été un type jeune, assuré de son inaltérable santé. Un jour, un virus a eu raison de moi. Il est allé se promener dans le cerveau, me laissant peu de chance de sortir, sinon vivant, du moins indemne du coma. L'intérêt de cette anecdote ici, c'est qu'en sortant du coma j'avais perdu la mémoire, mes repères, et jusqu'aux réflexes fondamentaux qui m'auraient permis de les reconstituer. Mais non l'immédiat travail animal d'une conscience aussitôt à l'œuvre pour organiser l'espace étroit de sa perception avec des bribes d'un passé éclaté. Qui avait décidé que j'étais malade, alors que je ne me souvenais pas de l'avoir été? Qui me retenait dans un lit d'hôpital – et on me répétait qu'il était celui d'une ville où je

vivais, mais le nom de cette ville ne me disait rien ? Pourquoi ils, ces autres sans visage, greffaient-ils sur mon corps sans limites des tuyaux, pourquoi m'attachaient-ils les mains pour que je ne m'en libère pas, et pourquoi fallait-il que je ne m'en libère pas, sinon parce que j'étais leur prisonnier ? Mes jambes ne me portaient pas, me disaient-ils. Évidemment, puisqu'ils m'en avaient paralysé une en l'enrobant de plâtre, sous prétexte qu'ils mettaient ainsi le tuyau à l'abri de mes mains, à l'autre bout lointain de mon corps. Il ne m'est resté longtemps qu'une certitude, celle d'être prisonnier sans raison de souriantes silhouettes vêtues de blanc pour cacher ce qu'elles étaient en réalité : les soldats d'une armée ennemie. Et soudain une révélation : j'étais prisonnier dans un hôpital militaire italien ! Et tout aussi soudain, un nom : Caporetto ! La guerre mondiale de tous contre tous reliant un temps hors du temps à un souvenir scolaire erratique – j'ai su par la suite qu'on avait fait appel à de robustes infirmiers italiens pour me maîtriser. Eh bien, cette nébuleuse de jadis, elle est la mienne devant les petits matins de nos désarrois. Comme jadis j'y discerne des ombres, elles se dissipent entre mes doigts avant même que je leur aie donné un nom – avant que je puisse les circonscrire de mots justes comme des actes justes, des mots indiscutables assez pour qu'ils me convainquent qu'ils ont prise sur leurs ombres. Ces mots : liberté, égalité, fraternité ; solidarité, justice, paix, tous s'enchaînant dans la déclinaison du mot *bonheur*. Alors que la litanie de leurs antonymes, je l'ai récitée en me contorsionnant autour des figures ambivalentes du mot *développement*, diabolisé ou sanctifié selon les adjectifs que je lui accolais. Des mots, et encore des mots dans le discours de mes songes. Des songes pour habiter les mots, des mots pour donner corps aux songes. Mais cette violente espérance qui anime les mots et les songes, elle parcourt nos veines depuis le temps de nos ancêtres primates. Elle court, vivante, dans les veines de mes petits-enfants, elle ruisselle sur le pavé où on la massacre. Le sang de mon compagnon terroriste, il macule de son espérance déçue le marbre déchiqueté de ses songes. Mais il est aussi celui du coq de Socrate, sacrifié à un songe d'Athènes pour que ce songe survive à Athènes. »

Tout ceci se passait hier, il y a deux mille cinq cents ans. Dans l'écoulement d'un temps que le Scribe voulait suspendre par une histoire. Il est cette histoire même, il déborde de son sténogramme, de ce vestige d'un instant à ne pas extraire de la gangue où il s'est trouvé pris, à ne pas transformer en spectacle, avec un commencement et une fin. Alors, que de ce temps il reste un fossile, qu'un Scribe désœuvré aura ramassé au coin d'une table de bistrot ! Comme il a ramassé un jour au hasard d'une promenade, au bord d'un chemin, ce polypier pétrifié depuis des millions d'années et maintenant échoué devant lui sur la table où il écrit ; à côté d'une statuette mutilée que, dans l'atelier de son père, le jeune Socrate aurait pu extraire d'un déchet de marbre du Pentélique ; et à côté encore, à peine plus loin et tellement proche désormais, ce tesson de terre cuite racontant une histoire qui n'est pas la sienne, mais celle d'une conversation que lui, Scribe, a eue avec un étranger, son frère.

Mais lui encore ? Avec quelle peine voit-il cette histoire se détacher de lui et le renvoyer au train-train de ses tâches quotidiennes, à ce monde comme il va et comme il ne va pas. Il vient de prendre le tesson, il l'a serré dans la main. Il le fourre dans sa poche. L'Étranger a passé dans sa vie, il y reste inscrit comme un intermède. Le Scribe sait où il loge. L'Étranger connaît son adresse. Qui fera un premier pas vers l'autre ? Leur conversation ne connaîtrait plus de fin. Elle ne serait plus récupérable par une histoire. L'Étranger et son Scribe ne seraient plus des personnages, ils n'en porteraient plus les masques. Ils seraient rendus à eux-mêmes. Chacun exposé au miroir du regard de l'autre. Leur amitié saurait-elle résister à l'habitude qu'elle deviendrait ?

FIN

PROLÉGOMÈNES À UNE HISTOIRE

L'autre face d'*Exils*

Dans sa première version, *Exils* était précédé de *Prolégomènes à une histoire*. Les deux textes formaient pour ainsi dire l'avvers et le revers d'une même pièce. Faisons l'hypothèse suivante, qui ne tombera pas loin de ce qui s'est effectivement produit : l'éditeur qui a reçu le manuscrit entier l'a refusé, conseillant à son auteur de faire l'économie de ses *prolégomènes* trop indigestes. À contrecœur, l'auteur s'est résigné : *Exils* fut donc envoyé, seul, à un autre éditeur qui, à son tour, a rejeté un texte dont il voyait mal la portée, amputé qu'il était de ses marqueurs esthétiques. En effet, privé de son introduction, le récit dialogué ressemblait davantage à un morceau de sociologie ordinaire qu'à une œuvre d'art, comme si la littérature y avait perdu toutes ses illusions à l'instar du personnage de l'Étranger racontant lucidement ses déconvenues successives.

Tout l'enjeu tient au fait que *Prolégomènes à une histoire* est sans doute plus qu'une simple introduction à *Exils* ; c'est une réflexion sur ce qu'est toute histoire, sur son commencement, sur sa fin, sur sa raison d'être. En grec, *prolégomènes* signifie *l'avant-dire*. Dans son sens général, les prolégomènes sont les principes préliminaires à l'étude d'une question. Edgar Tripet en avait prévu pour *Exils*, le récit dialogué que vous venez de lire. Pourquoi alors les avons-nous mis en annexe au lieu de les laisser à leur place ? Sans doute pour ne pas décourager le lecteur confronté à un texte dense et érudit. Mais aussi pour l'inviter à une seconde lecture.

Si ces *prolégomènes* constituent plus qu'une préface ou qu'un avant-propos, c'est qu'en eux se génère, dans sa forme même, *l'histoire* qui sera rapportée. Oui, tout soudain, au dernier étage des *Prolégomènes à une histoire en douze tranches et une miette*, alors que le lecteur en est venu à désespérer de la notion même d'histoire, un « il » devient *scribe*. Un bien grand mot, il est vrai, quand on apprend que sa plume ne fait d'abord que noter une conversation de bistrot, captée ou capturée au vol.

Manque *naturellement* le début à cette histoire rédigée sur un coin de table à mesure que se tend une oreille. Les paroles entendues, imparfaites mais échangées, font tout de même récit (si on peut dire) à travers un dialogue inégal à trois (l'Étranger, le Journaliste, le Scribe) ou plutôt à quatre puisqu'un Narrateur discret se tient caché derrière eux. Le procédé paraît simple, efficace, mais chemin faisant, l'histoire – et le dialogue qu'elle instaure – met graduellement en scène ses propres limites et sa disparition.

Si *Exils* tient du récit postmoderne (apparemment dilué et lisse), *Prolégomènes à une histoire* se présente plutôt comme un manifeste moderniste très concentré (on y retrouvera Mallarmé, Valéry et bien d'autres entre les lignes). Mais, à leur manière, ces deux textes forment un tout ; et de leur rencontre insolite, Edgar Tripet élabore une histoire qui accorde une large place à l'aporie. Chez les Grecs déjà, l'*aporia* désignait ce qui était privé de chemin ou d'issue. Aujourd'hui, si on se refuse aux prophéties, rien n'est peut-être plus stimulant que de faire usage d'une parole lucide en déperdition pour interroger la mue d'un monde dans un autre, transition qui ne va pas sans clivages ni complications.

Pour sûr, pas à pas, nous-mêmes y avons déjà mis le pied sans retour possible : qui eût cru, par exemple, que la démocratie serait un système aporétique ? Mais vous qui avez lu *Exils* savez que la démonstration est difficilement réfutable. À l'évidence, c'est un de ces constats qu'on n'aime pas faire et que nul ne veut accepter. Quoi qu'il en soit, nous voici mis en demeure d'interroger les voies empruntées par l'humanité pour fabriquer une histoire qui aurait un *sens*. Entre la théologie, le marxisme, la psychanalyse, l'esthétique, l'économie, les méthodes sont diverses, mais le chemin (le fameux *hodos*) n'est jamais très droit, surtout quand il s'agit de déterminer qui est le garant du Sens : Dieu, l'Histoire, le Travail, le Sujet, L'Inconscient, la Forme, le Marché...

Jusqu'ici, en littérature, c'était la fin qui donnait forme, voire sens, à une histoire; pourtant celle qu'Edgar Tripet élabore à travers les dialogues d'*Exils* n'en a pas. En cela, elle se rapproche peut-être de l'Histoire avec un grand H, ou du moins d'une conception qu'il se ferait d'elle. Et c'est pourquoi, aussi, sa *malheureuse et futile petite histoire* se dissout dans un bonheur fragile: celui d'une amitié silencieuse, seule force capable de résister au destin quand il prend l'allure d'un pouvoir de plus en plus nocif, même si parfois ce dernier se nourrit de relativement bonnes intentions.

Pier-Angelo Vay

PROLÉGOMÈNES À UNE HISTOIRE

en douze tranches et une miette annexe

1

Ici songe à commencer une histoire. Plus exactement, celui qui tient ici la plume manifeste l'intention d'en commencer une. Pourquoi? Il espère l'apprendre de cette histoire, dont il ignore le commencement.

À la plume chargée d'effectuer cette intention, il exprime sa reconnaissance. Entraînée par l'automatisme de sa fonction, elle aurait pu tracer «Ici commence une histoire de...», et par les deux lettres d'une insignifiante préposition condamner celui qui la tient à passer à l'acte. Soit habiller de figures de rhétorique quelque sienne obsession pour se retrouver, avec le mot *fin*, devant une histoire, la même toujours, celle de ses fantasmes. Mais il ne s'abandonnera pas à leur lâche soulagement. Il ne se défaussera pas sur une plume de leur verbeuse évacuation. Aucune nécessité ne le presse de nourrir des siens les fantasmes d'autrui. Grâce au ciel, les séries télévisées, les romans de gare et ceux qui ne prennent pas le train remplissent cette estimable fonction mieux qu'il ne saurait le faire.

Reste l'intention. D'où surgit-elle, vers quoi tend-elle? Et pourquoi une histoire plutôt qu'un quelconque griffonnage polluant une feuille de papier vierge? Le respect de formes codifiées par la tradition littéraire suffit-il pour que le statut d'histoire soit accordé à un griffonnage plutôt qu'à un autre? Les questions se multiplient de la prolifération cancéreuse des mots, aucun n'est innocent. Statut, griffonnage, prolifération, cancer, chacun diffuse des relents de préjugés, et la plume les crache sans prendre la peine d'en justifier l'usage. Mais

devant quel tribunal celui qui la tient aurait-il à se disculper des irrptions de sa subjectivité?

2

Inutile d'évoquer un tribunal alors que le corps du délit n'est pas constitué! A ce stade de la réflexion, il serait souhaitable de définir, dans l'intention de commencer une histoire, le désir dont cette histoire serait l'objet. Et de s'interroger ensuite sur l'objet chargé de satisfaire ce désir, soit une histoire. Une histoire, ça raconte quelque chose. Le désir de raconter s'approprie cette chose, elle devient son objet. Si le sujet tenant ici la plume s'avisait de donner à cette chose des attributs féminins, sa mâle plume produirait vite, vraie ou fausse, l'histoire d'un désir de femme et, rédigée dans les formes de l'art, bonne ou mauvaise, de la littérature: le spectacle d'un désir abrégissant le désir par des images de cœur, de chair ou de cul. Il lui aurait suffi de concéder à la plume ce léger dérapage de la préposition «de» pour que s'affiche «Ici commence une histoire de cœur, de chair ou de cul» et que s'épanchent les troubles mouvements de sa subjectivité. Faut-il qu'il regrette cette facilité que l'absence d'une préposition de rien du tout lui a interdite?

3

D'entrée de jeu il a posé qu'une histoire a un commencement. Quelques livres sont entassés devant lui, chacun en raconte une qu'il s'est promis de lire. «Maman n'avait pas vingt ans quand...»; ou «Par moment X avait douté de l'utilité de...» Chacun de ces commencements indique aussi sûrement que le classique «La marquise sortit à cinq heures...» qu'on entre dans une histoire, dont la fin apprendrait qu'elle eût été autre si «Maman

était sortie à cinq heures», ou que «La marquise n'avait pas vingt ans quand elle se mit à douter de l'utilité de...» De sortir à cinq heures, par exemple. Mais, quel qu'en soit le commencement, apprêtées selon les recettes qui en détermineront le goût – sucrées, salées, épicées plus ou moins, aigres-douces ou douces-amères – ces histoires mènent à une fin, leurs premiers mots aux derniers, qu'ils préfigurent. C'est pourquoi la consternante sagesse populaire a conclu qu'il n'y a que le premier mot qui coûte, ce premier mot concédant aux histoires leur seul privilège sur l'Histoire, celui d'avoir une fin. Donc une forme. Et éventuellement un sens découlant de cette fin leur ayant donné forme.

4

Cette assertion mérite d'être illustrée. Soit : nouvelle plaie d'Égypte, des nuages d'insectes et de virus s'abattent sur les imprimés, les bandes magnétiques, les disques durs ou mous, les mémoires de toute nature, et en grignotent la fin. Leurs histoires ainsi amputées ne rejoindraient-elles pas l'Histoire et ses incertitudes ? Les Grecs mettent le siège devant Troie. Achille se retire sous sa tente, inconsolable de la perte de Briséis aux belles joues, son bouclier accroché à un clou. Laissons encore courir et mourir Patrocle. Et puis, plus rien, la suite appartient aux insectes et virus sans mémoire. Sans conclusion, la guerre de Troie verrait Ulysse errer sans raison entre Charybde et Scylla, il ne regagnerait plus Ithaque où Pénélope, en pure allégorie de l'Histoire, ne cesserait plus de faire et de défaire sa toile. La civilisation grecque ne s'écroulerait-elle pas sous nos yeux ? Plus près de nous, Jésus est amené devant Ponce Pilate hésitant. Et on en reste là. Sans crucifixion ni résurrection, le christianisme serait-il autre chose qu'une construction imaginaire aménageant le cauchemar de

l'existence terrestre par un jugement dernier chargé de lui délivrer quelque sens? L'Occident y perdrait du même coup ses repères et avec eux ses théologiens, ses philosophes, ses anthropologues, ses historiens, ses artistes et autres mythographes. Soit tous ceux qui ont drapé d'un manteau de généreuse universalité sa domination de la planète. Alors cette malheureuse et futile petite histoire à lui, quand elle renâcle à commencer, ne manifesterait-elle pas son refus d'ajouter une maille à ce manteau-là, en l'obligeant à interroger son intention prétendument innocente de donner une existence à un objet déambulant d'un commencement à une fin sans autre fin que lui-même? Pur objet-histoire de cail-lou, pou, chou, genou et, si ça se trouve, des passions humaines qui s'y fixent, sans qu'il soit nécessaire d'attendre de lui plus que la finitude de son être-là! Mais au-delà de sa fin? *Post coïtum animal triste*. Il faudra chaque fois remettre ça. S'engager dans une autre histoire de caillou, pou, chou, genou – de cœur, de chair ou de cul, toutes condamnées sans fin à une pauvre fin.

5

Une analyse comparative de la compulsion à raconter des histoires et de l'érotomanie ne manquerait pas de sel ici, surtout en ce début de millénaire où, délaissé un champ idéologique décidément obsolète, nombre d'histoires écrites d'une main laissent toute liberté à l'autre, la recette de leur succès se trouvant souvent dans cette autre. Mais, dans l'immédiat, celui qui ne tient ici que sa plume est préoccupé par l'accouplement de deux termes qu'elle vient de semer sur le papier: objet et sens. Objet-histoire fini dans sa forme accomplie, celle-ci censée effacer d'une histoire sa matérialité d'objet pour produire la pure épiphanie du sens. Si les choses se passaient ainsi, n'assisterait-on pas à ce glis-

sement que les théologiens nomment transsubstantiation? Dans ce cas, quel serait l'agent de ce glissement? La forme?

L'objet est têtue. Il n'est pas inutile de rappeler que d'être objet lui confère une valeur d'usage. On connaît la suite de la chanson: d'avoir une valeur d'usage l'introduit sur un marché. Il y répond ou non à un besoin, à moins qu'il ne l'induisse. Qu'il y réponde ou qu'il l'induisse, il y acquiert une valeur d'échange qui, si elle excède sa valeur d'usage, produit une plus-value, immatérielle sans doute, quoique pas pour tout le monde. Serait-ce alors la rareté d'une offre de sens ou l'excès de sa demande qui conférerait à l'objet-histoire sa valeur? Le marché reste muet sur ce point. Seul un besoin suspendu à une satisfaction sans cesse reportée lui permet de fonctionner sans qu'il ait à répondre de ce fonctionnement. D'être le dispense d'un sens devenu consubstantiel à son être. Et que l'objet-histoire s'accommode de son silence!

6

Encore faudrait-il s'entendre sur ce qui est entendu ici par sens, pour ne pas tourner sans fin dans le giratoire de ses sens possibles. Celui qui tient ici la plume reconnaît qu'il en use dans une acception rendue courante par la mort de Dieu et le déclin des idéologies. Ne ferait-il pas tant d'histoires avant d'en commencer une parce qu'il attend d'elle cette réponse que ni Dieu ni l'Histoire ne lui donnent désormais?

À ceci près que, là où le projet de Dieu était inscrit dans son éternité présumée et celui des idéologies dans leur futur transfiguré, même cristallisée dans une forme sans défauts, avec un commencement prometteur

et une fin bien torchée, une histoire n'offre à l'angoisse d'exister que le temps de sa consommation et de sa digestion : le temps d'une brève maîtrise du temps, quand s'évapore la conscience de sa perte. Ce serait cette maîtrise que la forme fixerait dans l'objet, l'objet devenant sujet de lui-même par la grâce de sa forme finie. Du coup l'histoire songeant à commencer saisit le risque de son premier mot tant qu'elle ignore ce qui la retient d'arrêter le temps avec son dernier.

Le risque, voilà encore un mot tombé de la plume. Il laisse entendre qu'elle craint de s'aventurer sur un chemin la menant vers une fin qu'elle ne souhaiterait pas. La marquise étant sortie à cinq heures, soit elle ne rentrera pas chez elle, et il faudra confier une enquête à la police. Soit elle y rentrera, et il s'agira de meubler le temps entre son départ et son retour de galipettes diverses, la façon dont il le sera conférant à l'histoire la moralité attendue de sa fable. Mais à défaut d'une esthétique transcendente justifiant par l'au-delà d'un dernier mot le premier de toute histoire, quelle autorité autre que celle du marché légitimera-t-elle la moralité d'une fable? Là où jadis comme naguère Dieu ou les idéologies donnaient forme à la demande de sens, le marché, on vient de le voir, se nourrit et prospère de son sempiternel questionnement. Pour que s'enclenchent des offres mimétisant des demandes soigneusement emballées des formes captatrices de leur désir, et ceci jusqu'à ce que la rentable illusion de leur emballage passe pour le contenu qu'il figure.

7

Qu'une plume ne s'avise pas d'entraîner celui qui la tient sur une pente où il n'a nulle envie de glisser! Et où son histoire songeant à commencer finirait par

se dissoudre dans le songe de son intention ! C'est à celle-ci qu'il lui faut retourner, sachant qu'à l'aube du troisième millénaire d'une ère chrétienne où se sont fructueusement vendus des lopins de multiples paradis, les histoires, toutes les histoires sont des objets de consommation sans autre sens que celui proposé par leur emballage à la satisfaction d'une demande. Mais, mises ainsi à leur juste et modeste place, les histoires et la littérature en général y épuisent-elles vraiment leur intention ?

Ne subsisterait-il pas en elles quelque chose de leur propre désir, un petit quelque chose irréductible à la séquence de l'offre et de la demande, des restes inassimilables de manque, d'écart entre des offres sans demande, des demandes sans offre – des restes que, même prompte à les accommoder, l'esthétique gourmande ne saurait réduire à son tour ?

8

Celui qui tient ici la plume semble se laisser gagner par la nostalgie d'un état de grâce défunt, sinon imaginaire, du langage et de sa littérature. Désir que la parole se suffise à elle-même, qu'étant son propre objet elle s'institue espace de liberté, et porteuse du sens de la tribu, et non véhicule des illusions que, bavarde, elle produirait pour oublier qu'elle est aussi, et déjà, marchandise. D'être à vendre et à acheter, son intention se trouverait-elle corrompue ?

Donnons-lui néanmoins une chance. Puisqu'une histoire est aussi marchandise, qu'est-ce qui se vend en elle ? Un songe. L'objet immatériel d'un désir sous un emballage de paroles fiduciaires. Sauf que, et pour filer la métaphore, si la monnaie fiduciaire est garantie par

la réalité des objets qu'elle permet d'acquérir, la foi mise dans la parole garantit moins la satisfaction d'un désir qu'elle ne l'entretient ou ne l'exalte par la forme qu'elle lui donne, quand elle ne crée pas ce désir de toute pièce. Du coup, voilà la parole offerte aux manipulations du marché. C'est ici que se situerait la responsabilité de l'esthétique. Sauf à enfermer celle-ci dans une autonomie académique, où elle n'aurait de comptes à rendre qu'au miroir qu'elle se tend, elle ne saurait rester aveugle devant le pouvoir d'aliénation de la parole, et oublier que le marché et le Pouvoir majuscule en ont besoin pour se rendre visibles à eux-mêmes. Comment ne seraient-ils pas fascinés par ce pouvoir autre, capable de détourner le désir de son objet réel vers un objet de satisfaction virtuel, au point de rendre l'image seule de son appropriation assez désirable pour qu'elle se paie de la vie ? La plume rêve : et si, par besoin de ses artifices, le Pouvoir demandeur lui concédait l'espace d'un marchandage où négocier sa liberté bavarde, ne s'épuiserait-elle pas avec le Pouvoir dans une commune tautologie ?

(9)⁷

On sait que, vêtu de transparence, le roi du conte ne tolérerait pas le scandale d'être dit nu, la façon dont la parole l'habille disant ou esquivant sa responsabilité. Mais, et on y revient, devant quoi et à qui aurait-elle à rendre des comptes ? Le bras séculier de Dieu est devenu trop court pour qu'elle le craigne. Et celui des démocraties ? Libérales, elles ont appris la tolérance d'un Ponce Pilate se lavant les mains devant un marché à qui elles laissent décider du moment où la parole ne serait plus récupérable par lui ! Mais quel est ce moment,

7 Sur la version tapuscrite corrigée à la main de *Prolégomènes*, l'auteur passe de la section 8 à la section 10. Il paraît évident qu'il a oublié de numéroter la neuvième tranche que nous rétablissons ici.

quand les films catastrophe ont préfiguré à l'intention des Erostrate d'occasion le passage à l'acte, et que la pénétration d'un couple de gratte-ciel par une paire de Boeing offre en boucle une jouissance esthétique qui, d'être ultime, ne s'épuiserait pas dans sa représentation ?

10

Pressentiment d'une impasse, où l'esthétique de la représentation mène une liberté en excès. Crainte de mal circonscrire la responsabilité d'une parole entraînée par la plume dans la confusion entre virtuel et réel, à travers le labyrinthe de prolégomènes d'où elle peine à sortir, et d'où il lui faut sortir pour qu'elle commence son histoire. Au lieu de cela, elle n'a cessé de lui compliquer la tâche. Elle l'a alourdie de concepts indigestes. Comme responsabilité justement, et liberté; liberté de la parole, faut-il ajouter, pour limiter l'extension de l'une et de l'autre, et laisser à celui qui la tient le droit fragile d'élever une voix, la sienne, dans le tintamarre des voix innombrables à la recherche d'oreilles qui entendent. Une voix parmi d'autres, consciente que son éventuelle discordance pourrait cautionner une liberté formelle, dont elle dispenserait d'autres de faire usage.

Et pourtant, si sans en avoir l'efficace, la parole habitait l'esprit au passage à l'acte ? Elle retrouverait alors son antique pouvoir devant l'Histoire. Ses histoires offriraient prise sur elle par la forme qu'elles lui dessineraient. Dans l'ambition d'en commencer une poindrait l'ambition de dégager de son chaos un ordre compatible avec le désir de celui qui la raconterait et qui se voit ramené à son point de départ : quels mots aligner, dans quel ordre de bataille, pour qu'ils réveillent des consciences assoupies par le ronron d'une communication sans silence ?

11

Car le langage n'appartient plus à ceux qui le cultivent après ceux qui l'ont illustré. Il se sait ressource exploitable parmi d'autres depuis que son divorce, et celui de la représentation, a été consommé avec le sacré; avec ce temps où le verbe fut Dieu, où de dire les dieux il les a créés. *Temporibus actis*: comment vivre, écrire, parler dans le temps d'une communication laissant le sujet solitaire dans la trompeuse liberté de se dire un plutôt que zéro? Langage désormais réduit à des codes, on lui suggère d'y choisir le sien. Pour être entendu, lui souffle-t-on. Langage qui ne se laisse plus tordre assez pour que s'en extraie l'oxygène d'une différence, où le sujet s'entendrait penser qu'il est indécodablement lui-même dans le moment de sa différence.

12

Cet oxygène s'est fait rare. Un passé s'estompant trop vite dans un présent trop court le mesure chichement à un futur étréci à la survie au quotidien. Que faire avec des mots dévalués par l'inflation de leur insignifiance, sinon dire encore avec eux les mythologies mortes qu'ils véhiculent? Pas plus que les précédentes, cette douzième tranche de prolégomènes à une histoire qui n'a pas commencé n'encourage à en commencer une. Il la rédige sur le coin d'une table de bistrot, dans le désœuvrement d'un maussade après-midi d'automne. Derrière lui, deux hommes parlent. Plus exactement, il écoute le long monologue que l'un destine à l'autre. Et s'il en prenait note? A défaut d'histoire, sa plume aurait l'occasion d'épuiser son ardeur dans une tâche compulsive. Et peut-être ça donnera une histoire! Lacunaire sans doute, il en ignore le commencement. Mais ni lui ni sa plume n'auraient à s'en sentir responsables!

Annexe

Depuis ces derniers mots, cette plume a beaucoup travaillé. Il a décidé d'abandonner la lourde périphrase qui la lui faisait tenir pour se nommer le Scribe. C'est d'ailleurs la fonction qu'il a remplie en prenant néanmoins ici ou là quelque liberté: celle de découper après coup en chapitres la longue conversation de deux inconnus pour y créer des aires de repos et se donner parfois la possibilité d'ajouter son grain de sel.

Remerciements

Nous adressons nos vifs remerciements :

à Lison et à Diane Tripet pour leurs encouragements constants et leur soutien financier déterminant à la présente édition,
à Ariane et Caroline, les petites-filles d'Edgar, pour leur collaboration,
à Annie Junod, Marie-Claire Vay, Jacques Ramseyer et Michel Robert-Tissot pour leur relecture approfondie et leurs conseils judicieux,
à Joanne Matthey qui a assuré avec compétence la mise en page du présent ouvrage,
à Daniel Musy, initiateur et animateur des Éditions Sur le Haut,
à M. et Mme Monney, imprimeurs, pour leur collaboration amicale.

Claude-Éric Hippenmeyer et Pier-Angelo Vay

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburgers, *L'illusion d'exister*, 2022
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *Ivresses poétiques*, 2022
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022

Ouvrage mis en page par
Joanne Matthey - codco.ch
La Chaux-de-Fonds

imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
juin 2022

ISBN 978-2-9701473-9-8



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

EXILS

C'est le récit de trois hommes qui dialoguent à mi-voix. Au fil de leur discussion se dessine le bilan d'une vie, d'une génération, d'un siècle. Cette histoire est aussi la nôtre: qu'avons-nous fait de nos utopies, de nos rêves? Comment en sommes-nous arrivés là? Par quel retournement, à la suite de quels renoncements ou de quelles compromissions, avons-nous pu devenir complices (et souvent victimes) de tant d'illusions idéologiques, politiques ou religieuses? *Exils* répond lucidement à ces questions et interroge sur ce qui reste à nos âmes en exil dans nos démocraties privées de boussole.



Edgar Tripet (1930-2019) a partagé sa vie entre ses engagements culturels, son enseignement de l'Histoire et l'écriture de plusieurs romans, récits et essais philosophiques.



ISBN 978-2-9701473-9-8

